



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

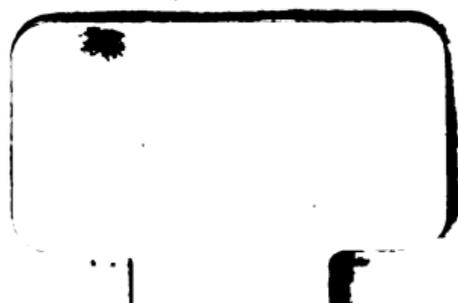
À propos du service Google Recherche de Livres

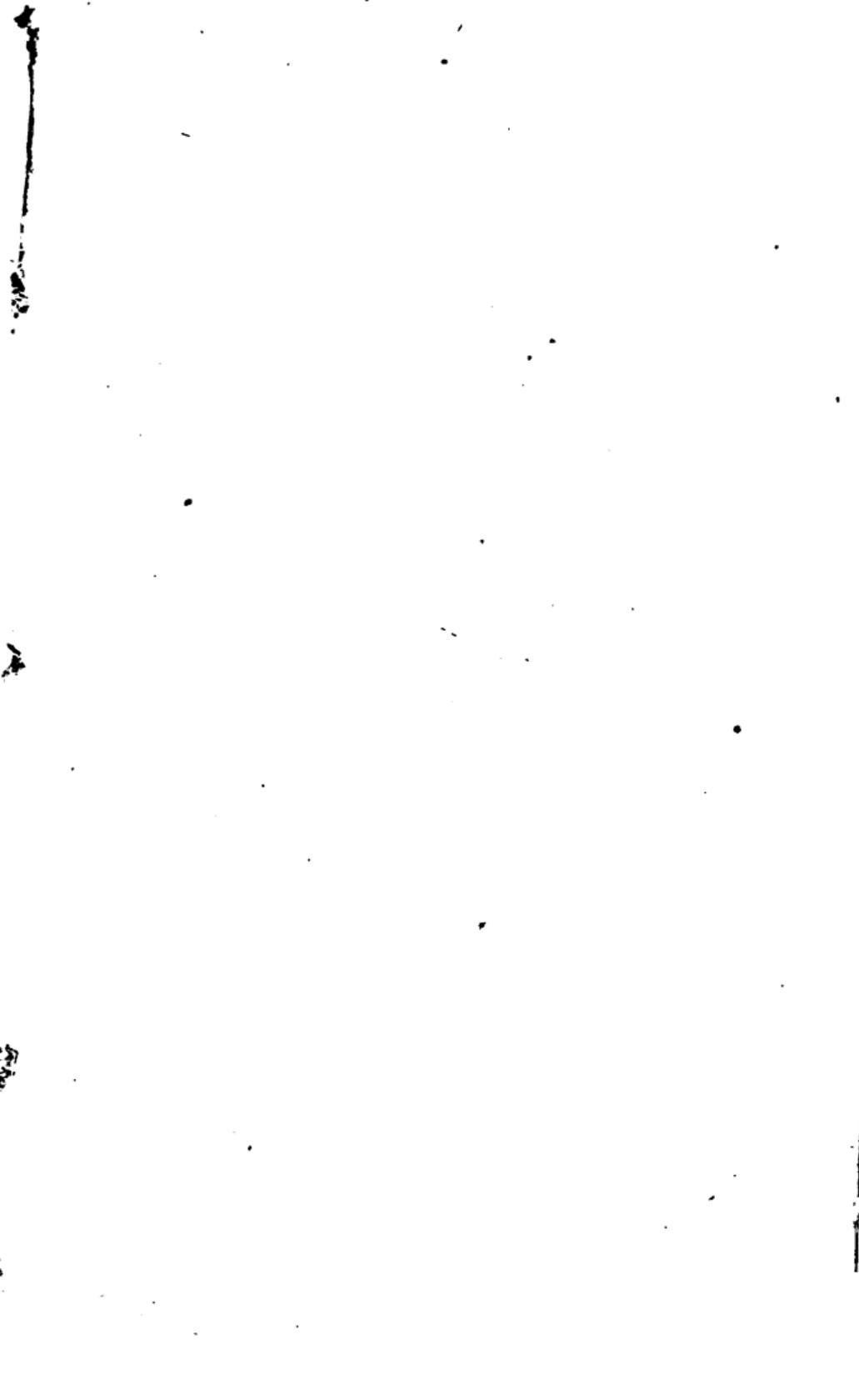
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

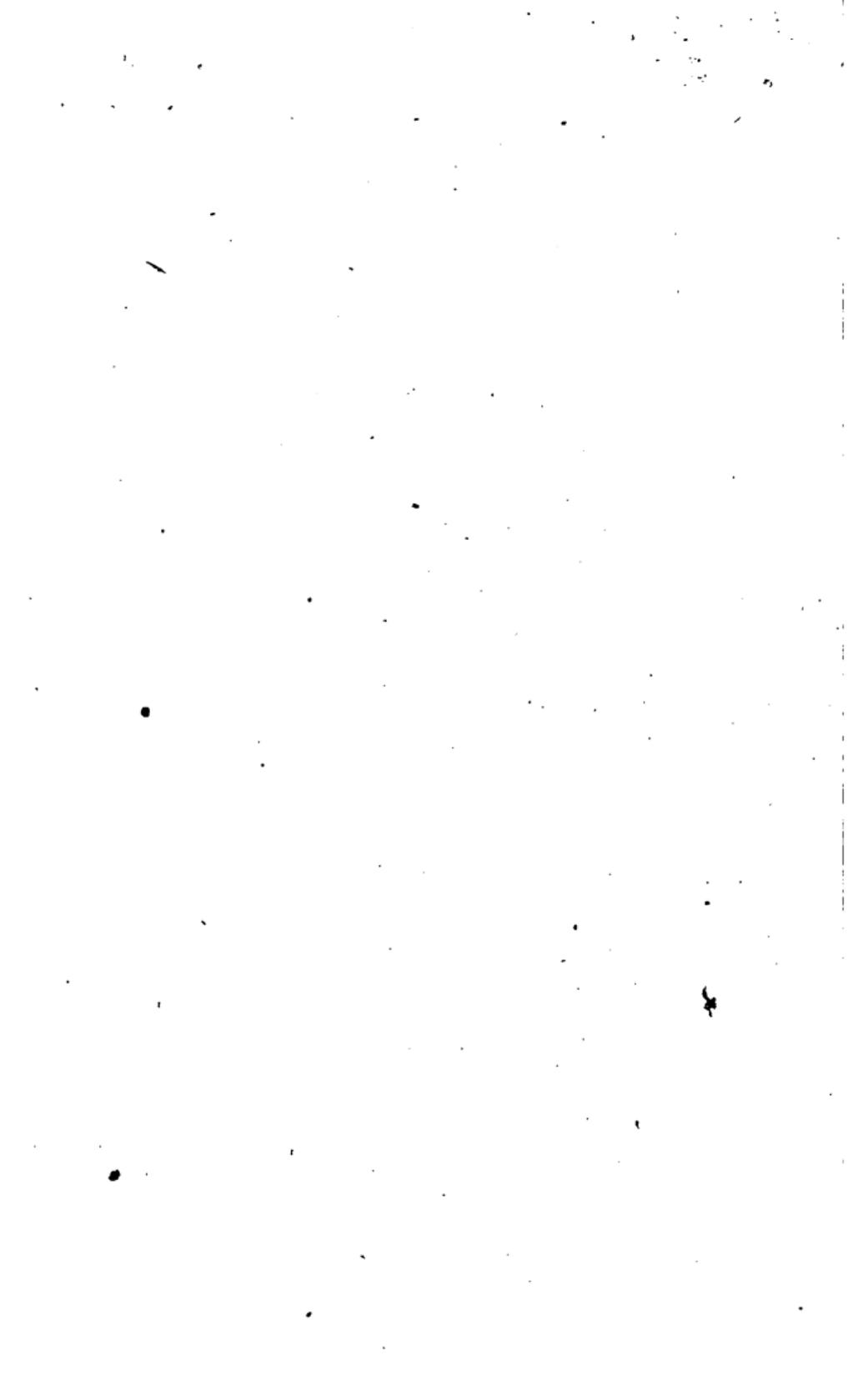




Vet. Engl. I A. 11







EVELINA.

TOME SECOND.

THE GREAT

BOOKS

EVELINA,

OU L'ENTRÉE D'UNE
JEUNE PERSONNE
DANS LE MONDE.

Ouvrage traduit de l'Anglois.

TOME SECOND.

SECONDE EDITION.



A P A R I S,

& se trouve

A A M S T E R D A M,

Chez D. J. CHANGUION.

M D C C L X X X.





EVELINA.

LETTRE XXXII.

EVELINA à M. VILLARS.

Howard-Grove, 10 Mai.

Il nous est venu une visite de Londres, qui, sans m'intéresser beaucoup, me fait cependant un certain plaisir dans ce moment-ci. Occupée sans relâche de ma situation présente, j'avois besoin d'être distraite, & l'arrivée d'un nouvel hôte sert du moins à répandre quelque variété sur le genre de vie uniforme que nous menons ici, & qui n'est que trop propre à nourrir les idées mélancoliques qui m'accablent.

J'étois ce matin à la promenade avec Miss Mirvan, & nous nous étions écartées d'une bonne lieue du château, lorsque nous entendîmes le trot d'un cheval : comme nous étions dans un chemin fort étroit, nous retournâmes au plus vite sur nos pas, mais nous fûmes arrêtées par une voix qui nous crioit de

Il Partis.

▲

nous rassurer & bientôt après nous reconnûmes Sir Clément Willoughby. Il mit d'abord pied à terre, & nous accosta, les rênes à la main : „ ciel ! ” nous dit-il avec sa vivacité ordinaire : „ n'est-ce pas Miss Anville „ que je vois ? — Et vous aussi, Miss Mirvan ? ” Après avoir remis son cheval à son domestique, il vint nous baiser les mains & nous dit mille jolies choses sur sa bonne fortune, sur les charmes d'une campagne habitée par de *telles* divinités. „ Londres languit, „ Mesdames, depuis votre absence, ou plutôt „ j'y languis moi-même ; tous ses plaisirs me „ sont devenus indifférens. Ici le zéphyr me „ rend la vie & des forces nouvelles ; mais il „ faut l'avouer, jamais je ne vis la campagne „ aussi belle.

„ La capitale est-elle donc déjà si déserte ? ” lui demanda Miss Mirvan.

„ Tant s'en faut, Madame ; elle est plus „ remplie que jamais, & on ne se retirera „ gueres qu'après la fête du Roi. Mais on „ vous y a vue si peu, qu'il n'y a qu'un petit „ nombre de personnes qui sachent la perte „ que la ville a faite. J'y ai été trop sensible „ pour avoir pu la supporter plus longtemps.

„ Y est-il resté quelques personnes de notre „ connoissance ? lui-dis-je.

„ Oui Madame ; ” & il me cita plusieurs de ceux que nous avions vus pendant notre

féjour à Londres, mais il ne nomma pas le Lord Orville, & je ne crus point devoir lui en demander des nouvelles pour ne pas avoir l'air d'être trop curieuse. Peut-être Sir Clément en parlera-t-il par hasard, s'il reste encore quelque temps avec nous.

Il continua dans ce style complimenteur jusqu'à ce que nous rencontrâmes le Capitaine Mirvan. Il fut extrêmement content de revoir son ami, & exprima sa joie en lui secouant cordialement la main, par un bon coup sur l'épaule, & par d'autres démonstrations également honnêtes. Il lui déclara entre autres que sa visite lui étoit aussi agréable que la nouvelle du naufrage d'un vaisseau français. Sir Clément répondit avec chaleur à tant de politesses, & il protesta que son empressement seul à rendre ses devoirs au Capitaine Mirvan, l'avoit pu engager à quitter Londres dans toute sa splendeur, & à manquer à quantité d'engagemens qu'il avoit pris.

„ Nous aurons beau jeu, reprit le Capitaine ; sachez que la vieille Française est
 „ ici. Jusqu'à présent, morbleu ! son séjour
 „ m'a été de peu d'utilité, car je n'ai eu per-
 „ sonne qui voulût se liguer avec moi pour
 „ lui faire pièce ; mais nous irons grand trait
 „ pour me dédommager.”

Sir Clément accepta la proposition & nous retournâmes au château. Notre hôte fut reçu assez froidement par Madame Mirvan, & Ma-

dame Duval fut également mécontente de son arrivée; elle me dit à l'oreille, que la présence du démon même ne l'effrayeroit pas plus que celle de ce personnage impertinent.

Le Capitaine est actuellement occupé à machiner quelque projet; *pour jouer piece*, comme il dit, *à la vieille veuve*, & cette idée le divertit tant, qu'il peut à peine cacher sa joie devant Madame Duval. Je souhaite qu'il ne me mette pas dans le secret, puisqu'il m'est défendu de prévenir celle qui doit être l'objet de ses plaisanteries.

L E T T R E X X X I I I .

Suite de la précédente.

13 Mai.

M. Mirvan a commencé ses opérations, & j'espère qu'il n'ira pas plus loin, car la pauvre Madame Duval a déjà assez de sujets d'être mécontente de la visite de Sir Clément.

Hier matin pendant le déjeuner, le Capitaine étant occupé à lire la gazette, Sir Clément lui demanda la permission de la parcourir, pour voir s'il y étoit question d'une affaire très-fâcheuse qui étoit arrivée à certain Français la veille de son départ: „ le cas est grave, „ ajouta-t-il, & même pendable, si je ne „ me trompe.”

Le Capitaine voulut savoir des détails : Sir Clément se mit alors à lui faire une longue histoire ; il lui conta qu'en passant près de la Tour, avec quelques amis, il avoit entendu la voix d'un homme qui crioit grace en français ; & s'étant informé de quoi il s'agissoit, il avoit appris que cet étranger venoit d'être arrêté pour crime de trahison.

„ Le pauvre diable, continua-t-il, ayant
 „ remarqué que je parlois sa langue, me
 „ supplia de l'écouter ; il me protesta qu'il
 „ étoit honnête homme, qu'il n'étoit en An-
 „ gleterre que depuis peu, & qu'il se propo-
 „ soit de repasser dans sa patrie, dès qu'une
 „ Dame de sa connoissance feroit de retour
 „ d'une course qu'elle étoit allé faire à la
 „ campagne.”

Madame Duval changea de visage & redoubla d'attention.

„ Quoique je n'aime pas trop cette foule
 „ d'étrangers qui viennent sans cesse fondre sur
 „ notre pays, je ne pus m'empêcher pourtant
 „ d'avoir pitié de ce malheureux, qui ne sa-
 „ voit pas assez l'Anglois pour se défendre ;
 „ mais il me fut impossible de le secourir ;
 „ la populace s'étoit déjà ameutée, & je
 „ crains qu'il n'en ait été rudement traité.

„ L'a-t-on un tant soit peu plongé ?” lui demanda le Capitaine.

„ Je crois qu'oui.



„ Tant mieux, répondit M. Mirvan; c'est
 „ tout ce que méritent ces faquins de Fran-
 „ çais. Je parie que celui-ci est un coquin.
 „ Puiffiez-vous avoir été à sa place! inter-
 „ rompit Madame Duval; mais de grace,
 „ Monsieur; ne favoit-on pas qui étoit cet
 „ homme?

(*Sir Clément.*) „ Si fait; & même on m'a
 „ dit son nom, mais il m'est échappé.

(*Madame Duval.*) „ Ce ne seroit pas, par
 „ hasard, Monsieur Dubois?

(*Sir Clément.*) „ Précisément, lui-même,
 „ je me le rappelle à présent très-distincte-
 „ ment.

(*Madame Duval.*) „ Dubois! Monsieur
 „ Dubois, dites-vous?” & sa tasse lui tomba
 „ des mains.

(*Le Capitaine.*) „ Dubois! hé, c'est mon
 „ ami, Monsieur croc-en-jambe! Eh bien,
 „ il aime les bains froids, & on les lui aura
 „ donnés, je gage, tout son faoul.

(*Madame Duval.*) „ Et moi je gage que
 „ vous êtes un.... Mais ne vous réjouifiez
 „ pas tant; je ne crois pas un mot de toute
 „ cette histoire: Monsieur Dubois n'est pas
 „ plus en prison que moi.

(*Sir Clément.*) „ Il me sembloit bien que
 „ j'avois vu cet homme quelque part, & je
 „ me souviens maintenant que c'étoit avec
 „ vous, Madame.

(*Madame Duval.*) „ Avec moi ?

(*Le Capitaine.*) „ Mais c'est donc lui,
„ rien n'est plus clair. Et que croyez-vous
„ qu'on lui fera ?

(*Sir Clément.*) „ Je n'en fais rien ; mais
„ s'il n'a pas de puissantes protections ; je
„ crains bien qu'il ne passe mal son temps :
„ on ne badine point avec ces sortes d'af-
„ faires.

(*Le Capitaine.*) „ Ne vous semble-t-il pas
„ que cela prend tout doucement le chemin
„ de la potence ?

Sir Clément secoua la tête, sans répondre.

Madame Duval ne fut plus la maîtresse de
cacher son trouble ; elle sauta en bas de
sa chaise en s'écriant d'une voix à moitié
étouffée : „ le pendre ! non , on ne le pourra !
„ on ne l'osera pas ! Qu'ils l'essayent , s'ils
„ en ont le courage ! — Mais , tout ce que
„ vous dites est faux ; je n'y ajoute pas la
„ moindre foi : de ce pas je vais à Londres
„ chercher Monsieur Dubois ; rien ne peut
„ me retenir.”

Madame Mirvan la pria de ne pas s'afflar-
mer , mais elle se précipita hors de la porte &
monta dans sa chambre. Lady Howard blâma
les deux Messieurs de s'y être pris si brusque-
ment & elle sortit pour suivre Madame Duval.
Je l'aurois accompagnée si M. Mirvan ne

m'avoit retenue; & après quelques éclats de rire, il me dit qu'il alloit lire ses instructions à l'équipage.

„ Quant à Lady Howard, poursuivit-il, je ne prétends pas l'enrôler, & elle restera libre de faire ce qui lui plaira; mais pour vous autres, j'en attends une parfaite soumission à mes ordres. Je me suis engagé dans une expédition hasardeuse; soyez sur vos gardes, & si quelqu'un avoit des avis à me donner qui pussent servir à avancer l'entreprise, qu'il parle, & je lui saurai gré de son zèle; mais si, d'un autre côté, l'un de vous s'avisoit de capituler, ou d'entretenir des intelligences avec l'ennemi, il sera considéré comme rebelle & chassé ignominieusement.”

Après cette harangue, qui fut entrelardée de plusieurs termes de marine, dont je ne me souviens plus, le Capitaine fit signe à Sir Clément, & ils sortirent tous deux.

Quoique j'aie essayé plusieurs fois de vous donner une idée des manières & du jargon de M. Mirvan, il faut pourtant vous imaginer, Monsieur, que vous n'en avez qu'une foible esquisse. Je passe une quantité de termes barbares que je ne comprends pas, & autant de juremens que je ne veux pas comprendre, & dont je serois fâchée de fouiller ma plume.

Madame Duval envoya de tout côté pour savoir si elle pourroit faire le voyage de Lon-

dres dans une voiture publique; mais le domestique du Capitaine lui rapporta que le coche ne passeroit que le lendemain à Howard-Grove. Elle fit demander une chaise de poste, & on lui dit qu'on manquoit de relais. Tous ces contre-temps l'impatienterent au point qu'elle voulut se mettre en route à pied, & Lady Howard eut les plus grandes peines à lui faire quitter ce projet insensé.

Ces messages avoient rempli toute la matinée. Madame Duval parut au dîné beaucoup plus tranquille, & elle déclara à diverses reprises, qu'elle ne croyoit rien de tout ce récit, du moins en tant qu'il intéressoit M. Dubois; qu'apparemment on se feroit trompé de personnage.

Le Capitaine employa tous ses efforts pour lui persuader qu'elle se faisoit illusion. Sir Clément joua son rôle avec plus d'adresse; il affecta de se rapprocher de l'avis de Madame Duval & il convint qu'il pourroit y avoir de l'erreur dans le nom; mais en même temps il eut soin d'augmenter son inquiétude en appuyant sur les dangers que couroit cet *inconnu* & en exagérant la situation critique où il se trouvoit.

Nous fîmes à peine levés de table qu'on vint rendre une lettre à Madame Duval. Elle n'y eut pas plutôt jeté les yeux qu'elle demanda de qui elle venoit? Le domestique lui

répondit qu'elle avoit été apportée par un garçon qui étoit reparti aussitôt.

„ Courez après, au plus vite, & ne manquez pas de me le ramener. Mon Dieu, quelle aventure !

„ Qu'y a-t-il donc ?” lui dit le Capitaine.

„ Rien, laissez-moi. Oh, mon Dieu ! que ferai-je ?” Elle se leva de sa chaise & se promena à grands pas dans la chambre.

„ Cette lettre, continua le Capitaine, est-elle *du* Monsieur ?

„ Non, & d'ailleurs cela ne vous regarde pas.

„ Oh ! dans ce cas, je suis sûr que j'ai deviné juste. Allons, Madame, ne soyez pas si retenue ; contez-nous de quoi il s'agit. Que vous dit votre ami ? a-t-il goûté le bain ? quel dommage, que vous ne fussiez pas avec lui !”

Le domestique revient, & rapporta qu'il n'y avoit pas eu moyen d'atteindre le messager. Madame Duval le gronda beaucoup & se mit dans une telle colere, que Lady Howard crut devoir se mettre de la partie ? Elle la pria de lui confier le sujet de son embarras, & de disposer d'elle, si elle pouvoit lui être utile.

Madame Duval lui répondit qu'elle souhaitoit de lui dire un mot en particulier.

„ Retirez-vous, Miss Anville, s'écria le Capitaine, & vous aussi, Marion, pour que

„ Madame Duval puisse nous ouvrir son cœur.
„ Choisissez mieux vos dupes, Monsieur,
„ répliqua-t-elle; vous ne m'attraperez pas,
„ soyez-en bien persuadé.

Lady Howard lui proposa de passer dans une autre chambre, & me dit de la suivre.

Dès que nous fûmes seules, Madame Duval se répandit en lamentations: „ oh! Milady,
„ s'écria-t-elle, quel affreux accident! Mais
„ je n'osois pas m'expliquer en présence de
„ ce brutal Capitaine; le récit de Sir Clément
„ n'est que trop vrai. Le pauvre Monsieur
„ Dubois est arrêté.”

Lady Howard tâcha de la tranquilliser, & lui représenta que si M. Dubois étoit innocent, il n'y avoit rien à craindre pour lui & qu'il réussiroit aisément à se justifier.

„ Oh! sans doute, Milady, il est innocent,
„ j'en réponds; mais croyez-vous
„ qu'on pourra le pendre? Ce seroit une méchanceté
„ inouïe.

„ Vous avez tort, répliqua Lady Howard,
„ de vous inquiéter. Nous sommes dans un
„ pays où l'on ne punit personne sans des
„ preuves convaincantes.

„ Soit, Milady; mais tout ce que je crains,
„ c'est que ce Capitaine ne pénétré le fond
„ de cette aventure; il en feroit des reproches
„ éternels à moi & au pauvre Monsieur
„ Dubois.

Lady Howard demanda à voir la lettre, & elle lui promit des conseils.

Madame Duval la lui montra; elle étoit signée du clerc d'un juge de paix, qui l'informoit qu'un prisonnier arrêté pour crime de trahison, disoit être connu de Madame Duval, & qu'avant de le transporter en prison, on avoit bien voulu lui en écrire préalablement, pour savoir si elle pouvoit rendre un témoignage favorable au caractère & à la famille d'un Français nommé Pierre Dubois.

Je ne comprends pas comment cette lettre a pu l'allarmer un moment. Est-il vraisemblable qu'un crime de cette nature puisse être du rapport d'un juge de paix de village? La fausseté de cette intrigue fautoit aux yeux; mais la pauvre Madame Duval, malgré son caractère violent, s'effraye de peu de chose; elle a un fond de poltronnerie qui contraste singulièrement avec sa vivacité, & elle est si peu capable de réfléchir sur les circonstances ou la probabilité d'un événement, qu'elle est toujours la dupe de sa simplicité; je tranche le mot, car je n'en connois pas d'autre pour exprimer la chose.

Je suppose que Lady Howard se doutoit déjà que toute cette histoire étoit une invention du Capitaine, & la lettre devoit confirmer ses soupçons. Elle désapprouvoit assurément une aussi mauvaise plaisanterie, mais elle ne

vouloit pas se compromettre en révélant le secret; j'en juge ainsi par l'air embarrassé qu'elle affectoit & par le silence qu'elle gardoit sur l'authenticité de la lettre pendant notre entrevue. Il est apparent qu'elle est convenue avec Monsieur Mirvan de ne pas contrecarrer ouvertement ses projets, & cette connivence est peut-être nécessaire pour éviter des querelles.

Madame Duval, sans attendre les conseils de Lady Howard, la supplia de lui accorder sa voiture, pour qu'elle pût incessamment aller au secours de son ami. Milady lui répondit poliment qu'il ne tiendrait qu'à elle d'en disposer. Madame Duval accepta cette offre avec empressement, & elle demanda pour toute faveur que le Capitaine ne fût point instruit de l'accident qui étoit arrivé à M. Dubois. Lady Howard lui promit qu'elle pouvoit compter sur sa discrétion. Il fut résolu que je serois du voyage: vous sentez, Monsieur, que j'aurois désiré d'en être dispensée.

Je sortis pour commander le carrosse, & je trouvai le Capitaine qui m'attendoit déjà au bas de l'escalier; il brûloit d'impatience de favoir l'issue de cette conférence. Sir Clément survint en même tems & ils m'accablèrent de leurs questions; je tâchai de les éluder autant que je pus. J'eus la plus grande peine à me débarrasser de ces deux importuns.

Le carrosse fut bientôt prêt, & Madame Duval qui avoit prié Lady Howard de la faire passer pour indisposée, se glissa hors de la maison sans être vue de personne. Nous sortîmes par la porte du jardin. Elle ordonna au cocher de nous mener chez le juge de paix Tyrell: c'étoit l'adresse que l'auteur de la lettre avoit indiquée. Je me flattois que ce seroit un nom supposé, mais, à ma grande surprise, on nous dit que M. Tyrell demouroit à neuf milles d'ici. Nous partîmes.

Notre course fut des plus ennuyantes. Madame Duval n'étoit occupée que de ses craintes pour la sûreté de M. Dubois. Elle se félicitoit d'avoir échappé au Capitaine, qu'elle croyoit même capable de prévenir le juge de paix contre son ami. Je rougissois d'être enveloppée dans cette ridicule affaire, & ne pensois qu'à la sotte figure que nous ferions chez M. Tyrell.

Nous étions déjà en chemin depuis près de deux heures, & nous attendions à tout moment d'être rendues à notre destination, lorsque j'observai que le domestique de Lady Howard qui nous avoit suivi à cheval prenoit les devants à perte de vue. Il revint bientôt sur ses pas & s'avancant au galop vers la portiere il remit à Madame Duval un billet, qu'il disoit tenir d'un messager que le clerc de M. Tyrell envoyoit justement à Howard-Grove. Il me

glissa en même temps un papier dans la main , sur lequel étoient écrits ces mots : „ ne vous „ allarmez pas , quoi qu'il puisse arriver ; vous „ êtes en pleine sureté , tandis que personne „ ne l'est avec vous.”

Je reconnus d'abord le style de Sir Clément, je me préparois à quelque aventure désagréable ; mais je n'eus guere le temps de prendre des précautions. Dès que Madame Duval eut achevé sa lecture , elle s'écria : „ que faire à „ présent ? ne voilà - t - il pas que nous avons „ fait tout ce chemin inutilement !

Elle me fit voir le billet : on l'y prévenoit qu'elle ne se donnât pas la peine d'aller chez M. Tyrrell , puisque le prisonnier avoit trouvé le moyen de s'évader. Je lui fis compliment de cette bonne nouvelle ; mais elle étoit trop en colere pour me répondre , & en pestant contre la peine inutile qu'elle avoit prise , elle donna ordre au cocher de retourner à Howard - Grove avec toute la diligence possible ; elle espéroit de regagner le château avant que le Capitaine se fût aperçu de son absence.

Nous cheminâmes fort tranquillement pendant une heure , & je commençois à croire que nous arriverions chez nous sans autre accident , quand tout - à - coup j'entendis le domestique qui dispuoit avec le cocher sur la route qu'il falloit prendre ; & après plu-

seurs contestations ils nous confirmerent qu'effectivement nous nous étions déjà égarés. Ce nouveau contre-temps ajouta encore aux frayeurs de Madame Duval, d'autant plus que ces deux drôles, suivant les instructions du Capitaine, firent semblant de ne pas pouvoir retrouver le chemin. Nous leur ordonnâmes de nous conduire jusqu'à la première auberge, où nous prendrions des informations. Bientôt après nous fîmes halte devant une petite métairie, où le domestique entra. Il revint nous dire, qu'il s'étoit procuré à la vérité les directions nécessaires, mais qu'on lui faisoit craindre que la route ne fût pas des plus sûres: qu'il croyoit même devoir nous conseiller de donner en garde nos bourses & nos montres au fermier, qui lui étoit connu comme un parfaitement honnête homme & l'un des tenanciers de Milady.

Madame Duval regarda autour d'elle d'un air farouche & s'écria dans son angoisse :
 „ Dieu nous assiste ! nous allons être assassinés
 „ tous ensemble.”

Le fermier se présenta à la portiere, & nous lui remîmes tout ce que nous avions sur nous. Les domestiques suivirent notre exemple. Dès ce moment la colere de Madame Duval s'apaisa au point, qu'elle pria nos gens dans les termes les plus honnêtes de faire diligence; elle promit de louer leur complaisance auprès

près de leur maitresse : elle faisoit arrêter la voiture à chaque pas pour s'informer s'il y avoit du danger ; enfin , elle succomba totalement sous le poids de ses craintes , & elle engagea le domestique d'attacher son cheval au carosse & de venir s'asseoir à côté d'elle. J'employai tous mes soins pour lui inspirer du courage ; mais tout fut inutile , elle ne quitta plus le bras du garçon & lui promit d'affurer sa fortune , pourvu qu'il lui sauvât la vie. Son inquiétude me faisoit une peine réelle , & je fus tentée plus d'une fois de lui avouer qu'on la jouoit ; mais la crainte de m'attirer des désagrémens inévitables de la part de M. Mirvan l'emporta sur mes bonnes intentions. Notre gardien mouroit d'envie de rire , & il lui en coûtoit visiblement de se contraindre.

Tout d'un coup nous entendîmes le cocher crier „ aux voleurs ! ”

Le domestique ouvrit la portiere , & mit pied à terre. Madame Duval poussa les hauts cris. Alors je ne pus me résoudre à garder plus longtemps le silence : „ au nom „ du ciel ! Madame , lui dis-je , tranquillisez „ vous , nous ne courons aucun risque , vous „ êtes en sûreté : tout ceci n'est qu'un..... ”

Dans ce même instant deux hommes masqués arrêterent le carosse , en exprimant par leurs gestes qu'ils demandoient nos bourfes. Madame Duval , tout hors d'elle-même ,

cria grace , & de mon côté je jetai un cri involontaire, quoique je fusse préparée à l'attaque: l'un des deux masques me retint par le bras, tandis que l'autre traîna Mme. Duval hors de la voiture, malgré ses menaces & sa résistance.

J'étois effrayée, & je tremblois comme la feuille. „ De quoi vous allarmez-vous ”, me dit l'homme qui s'étoit emparé de mon bras?

„ Ne me connoissez-vous pas? Je ne me pardonnerois jamais d'avoir eu le malheur de vous faire une peur réelle.

„ Certainement, lui répondis-je, Sir Clément, vous avez réussi à m'effrayer tout de bon; mais, au nom du ciel! où est Madame Duval? qu'a-t-on fait d'elle?

„ Elle est en pleine fureté, le Capitaine en prend soin; mais souffrez, mon adorable Miss, que je profite de ce moment précieux pour vous parler sur un sujet qui m'est infiniment plus cher & plus intéressant.”

Il entra malgré moi dans le carosse & s'assit à côté de moi. Il me fut impossible de lui échapper, quelque envie que j'en eusse.

„ Ne me refusez pas, continua-t-il, ô la plus aimable des femmes! ne me refusez pas la faveur de vous découvrir mon cœur; de vous dire combien je souffre de votre absence; combien je crains de vous déplaire; combien je suis pénétré de votre cruelle froideur!

„ Monsieur, vous choisissez mal votre tems
„ pour me tenir de pareils propos; — de
„ grace, laissez-moi; courez au secours de
„ Mde. Duval. Je ne saurois consentir
„ qu'on lui fasse éprouver des traitemens aussi
„ indignes.

„ Et pouvez-vous désirer, pouvez-vous
„ ordonner mon absence? Quand retrouverai-
„ je l'occasion de vous entretenir, si ce n'est
„ pas à présent? Ce Capitaine me laisse-t-il
„ un moment de repos? & ne suis-je pas en-
„ vironné sans cesse d'une foule d'importuns?

„ Sir Clément, je vous prie de changer de
„ langage, sans quoi je ne vous écouterai plus,
„ Ceux qu'il vous plait d'appeler *importuns*,
„ font du nombre de mes meilleurs amis, &
„ si effectivement vous me vouliez du bien,
„ vous parleriez d'eux avec plus d'égards.

„ Vous vouloir du bien! — ô Miss An-
„ ville, mettez-moi à l'épreuve; — montrez-
„ moi ce qu'il faut faire pour vous convain-
„ cre de l'ardeur de mon amour; — dites
„ quels sont les services que vous me permet-
„ tez de vous rendre, & vous me verrez prêt
„ à mettre ma fortune & ma vie à vos pieds.

„ Je n'ai nul besoin, Monsieur, de tout
„ ce que je pourrois tenir de vous. Le seul
„ service que j'attends de votre part, c'est de
„ m'épargner à l'avenir des conversations aussi
„ singulieres. Encore une fois, laissez-moi, &

„ croyez que c'est s'y prendre bien mal pour
 „ s'infinuer dans mon esprit, que de tremper
 „ dans des complots aussi effrayans pour Mde.
 „ Duval, que désagréables pour moi.

„ Ce projet est de l'invention du Capitaine ;
 „ je m'y suis même opposé, quoi qu'à dire
 „ vrai, je n'eusse pas la force de me refuser
 „ au bonheur de hâter l'instant si longtems dé-
 „ siré, où je pourrois vous parler encore une
 „ fois sans être épié de vos amis. Je m'étois
 „ flatté d'ailleurs que mon billet auroit prévenu
 „ toutes vos alarmes.

„ En voilà assez, je crois, Monsieur ; & si vous
 „ ne jugez pas à propos d'aller trouver Madame
 „ Duval, souffrez du moins que je descende
 „ moi-même pour voir où elle est restée.

„ Et quand oserai-je vous revoir ?

„ N'importe ! je n'en fais rien — peut-être...

„ Quand, ma chère, ce peut-être ?

„ Peut-être jamais, si vous me tourmentez
 „ de la sorte.

„ Jamais ! ô Mifs Anville, ce mot cruel,
 „ ce mot glacé me fend le cœur. — Je ne
 „ supporterai point une pareille disgrâce.

„ Vous ne pouvez l'éviter, qu'en vous re-
 „ tirant sur le champ.

„ J'obéis, Madame, mais du moins tenez-
 „ moi compte de ma soumission à vos ordres,
 „ & permettez-moi d'espérer que dans la suite
 „ vous aurez moins de répugnance à m'accor-
 „ der un tête-à-tête de quelques momens.”

Je fus choquée de la hardiesse de cette proposition & je me préparois à y répondre, lorsque l'autre masque s'avança vers la portiere en étouffant de rire, & en s'écriant: „ ah „ ça, j'ai fini ma besogne; notre vieille est „ en lieu de sûreté; mais il nous faut décamper au plus vite, sans quoi nous risquons „ d'être découverts.”

Sir Clément me quitta aussitôt, se jeta à cheval & partit: le Capitaine le suivit après avoir donné quelques ordres aux domestiques.

J'étois très-inquiete du sort de Madame Duval; je descendis d'abord du carrosse pour la chercher. Je demandai au domestique de me montrer le chemin qu'elle avoit pris; il me l'indiqua par signe. Je courus vers cet endroit, & bientôt je trouvai la pauvre femme assise dans un fossé. Un mouvement de pitié me fit voler à son secours. Elle sanglottoit, ou plutôt elle rugissoit de colere. Dès qu'elle m'apperçut elle redoubla ses cris, mais d'une voix si entrecoupée, qu'il n'y eut pas moyen de comprendre un mot de ce qu'elle disoit. Je sentis dans cet instant combien j'avois eu tort de favoriser par mon silence les projets du Capitaine & peu s'en fallut que je ne me récriasse contre sa barbarie. Je fis tout ce que je pus pour consoler Mde. Duval; je tâchai de la persuader que nous étions maintenant hors de danger, & je la suppliai de retourner avec moi au carrosse.



Elle ne me répondit rien, mais en écumant de rage & en frappant des deux mains contre terre, elle me fit signe de regarder ses jambes.

Je vis alors qu'on les lui avoit liées avec une grosse corde, qui étoit attachée à un arbre: je voulus défaire le nœud, mais je ne pus en venir à bout, & je fus obligée de recourir au domestique. Pour éviter cependant à Mde. Duval la confusion de paroître dans cet état devant un valet, je lui demandai un couteau, qui me servit à couper la corde & je réussis ainsi à la remettre sur pied. Mais quelle fut ma récompense! elle ne fut pas plutôt relevée, qu'elle m'appliqua un rude soufflet. Cet acte de violence fut suivi d'un torrent d'injures & de reproches, qu'elle débita d'un ton fort inintelligible; tout ce que je pus démêler, c'est qu'elle s'imaginait que je l'avois quittée de bon gré; elle paroissoit persuadée d'ailleurs que ceux qui nous avoient attaqués, étoient effectivement des voleurs.

J'étois toute étourdie du coup que j'avois reçu, & je résolus d'abandonner Madame Duval à sa fureur; mais son extrême agitation & ses souffrances réelles me rendirent bientôt ma pitié. Je lui protestai que j'avois été empêchée malgré moi de la suivre, & que j'étois vraiment affligée du traitement qu'elle avoit essuyé.

Elle commença à se calmer un peu, & je la priai de nouveau de retourner dans la voi-

ture, ou de permettre que je la fisse avancer. Elle n'y consentit qu'après que je lui eus fait sentir qu'un plus long séjour dans cet endroit nous exposeroit à de nouveaux dangers: frappée de cette idée, elle se détermina enfin à partir.

Elle étoit dans un état effroyable, & je tremblois de la faire paroître devant les domestiques, qui, à l'exemple de leur maître, se préparoient à rire à ses dépens. Imaginez-vous une femme sortant d'un fossé; les cheveux hérissés, sans mouchoir, sans souliers, la robe déchirée, les jupes à moitié arrachées, le visage couvert de rouge, de sueur & de poussière, & vous trouverez que cette figure bizarre ne ressembloit gueres à une créature humaine. Ce que j'avois prévu arriva; dès qu'elle parut, les domestiques pensèrent étouffer de rire; je la pressai de monter au plus vite en carrosse pour l'empêcher de se donner en spectacle; mais toutes mes remontrances ne furent d'aucun effet, elle ne lâcha prise qu'après avoir querellé tout le monde de n'être point venu à son secours. Le domestique essaya de se justifier, & sans oser la regarder en face, il lui conta que les voleurs l'avoient menacé de lui brûler la cervelle s'il s'avoit de faire un seul pas; que l'un d'eux avoit veillé de près la voiture, & que l'autre s'étoit apparemment porté à ces excès, parce qu'il s'étoit vu

trompé dans l'attente de faire une riche capture. Madame Duval fut assez crédule pour adopter cette idée.

Il me restoit à être sûr mes gardes pour ne rien laisser échapper qui pût faire soupçonner le fond de cette scandaleuse histoire ; une découverte de ce genre auroit amené une rupture ouverte avec le Capitaine & m'exposoit d'ailleurs à des désagrémens inévitables.

Un autre incident retarda encore notre départ. Madame Duval s'aperçut de la perte de ses boucles de cheveux ; cette découverte donna lieu à des recherches & de nouveaux emportemens.

Chemin faisant sa colere se convertit en tristesse ; elle lamenta sur son sort, & elle s'écria qu'elle étoit la plus malheureuse des créatures.

Dès que sa douleur fut un peu apaisée ; je risquai de lui demander les détails de cette fâcheuse aventure : j'essayerai de rendre ce récit dans ses propres termes.

„ Tout ce malheur ne seroit point arrivé si
 „ ce faquin de valet ne nous avoit point con-
 „ seillé de nous dépouiller de nos bourses ;
 „ car le voleur voyant que je n'avois pas de
 „ quoi lui graisser la main, m'a tirée hors de
 „ la voiture, peut-être dans le dessein de
 „ m'assassiner. Il avoit une force de lion.
 „ Jamais personne ne fut maltraité comme
 „ moi ; il m'a traînée tout le long du chemin

„ dans la pousfiere, en m'accablant de coups.
„ Que ne puis-je le voir tenailler & écar-
„ teler tout vif ! Mais patience ! il n'échap-
„ pera pas la potence. Dès qu'il m'eut me-
„ née à l'écart, il me battit comme plâtre,
„ fans qu'aucun de ces misérables valets
„ soit accouru à mes cris. Puis appuyant ses
„ deux mains sur mes épaules, il m'a secouée
„ de façon que j'en porterai les marques
„ toute ma vie ; tous mes os font démis. J'ai
„ eu beau faire du bruit & me débattre ; le
„ traître a continué à me secouer jusqu'à me
„ réduire en marmelade. Mais laissez faire,
„ dût-il m'en coûter mon dernier fol, j'au-
„ rai le plaisir de le voir pendre : je vien-
„ drai à bout de le découvrir, s'il reste en-
„ core une ombre de justice en Angleterre.
„ Quand il a été las de me traiter de la sor-
„ te, il m'a faisi à brasse-corps & m'a jetée
„ dans le fossé. Pour le coup je croyois que
„ c'en étoit fait de moi. Il a étendu ses mains
„ & m'a fait encore une fois signe de lui don-
„ ner de l'argent : le coquin étoit assez rusé
„ pour ne pas prononcer un seul mot, afin de
„ ne pas se trahir par la voix ; mais je le re-
„ trouverai bien sans cela. Quand il a vu que
„ je n'avois rien à lui donner, il a recom-
„ mencé à me sangler de rudes coups, & après
„ m'avoir appuyée contre un arbre, il a tiré
„ une grosse corde de sa poche. J'étois pré-

„ te à tomber en foiblesse, car je suis sûre
 „ que son intention étoit de m'étrangler. J'ai
 „ crié au meurtre, & je lui ai promis dans
 „ l'angoisse où j'étois que, pourvu qu'il é-
 „ pargnât ma vie, je ne le poursuivrois ja-
 „ mais & ne parlerois à personne de ce qu'il
 „ m'avoit fait souffrir: après avoir rêvé un
 „ moment à ce qui lui restoit à faire, il m'a
 „ forcée de m'asseoir dans le fossé & il m'a
 „ lié les pieds comme vous l'avez vu; en-
 „ fin, après m'avoir tirillé par les cheveux,
 „ il s'est remis à cheval, toujours sans dire
 „ mot, & s'en est allé, espérant sans doute que
 „ je périrois dans la situation où il me laissoit.”

J'étois trop indignée contre le Capitaine,
 pour faire attention à la partie comique de ce
 récit, & je détestois du fond de mon cœur
 les excès inhumains & inexcusables auxquels
 on avoit poussé cette barbare plaisanterie. Je
 fis de mon mieux pour consoler Madame Du-
 val, & je lui dis que puisque M. Dubois
 avoit eu le bonheur de s'échapper de sa pri-
 son, j'espérois que tout finiroit bien, quand
 elle seroit revenue de sa frayeur.

„ Frayeur! reprit-elle, c'est-là le moindre
 „ mal; je suis meurtrié depuis les pieds jus-
 „ qu'à la tête, & jamais ne rattraperai l'u-
 „ sage de mes jambes. La seule chose qui
 „ me réjouit, c'est que le traître n'a tiré aucun
 „ profit de ses cruautés.”

Les plaintes de Madame Duval durèrent jusqu'à la fin de notre course. Rendues au château, nous rencontrâmes de nouvelles difficultés; la pauvre femme étoit impatiente de voir Lady Howard & Mde. Mirvan pour leur faire le récit de son aventure, mais elle ne put point se résoudre de paroître dans l'état où elle étoit, en présence du Capitaine & de Sir Clément: elle étoit sûre que l'un & l'autre, loin d'avoir pitié de son sort, ne feroient que s'en divertir. Je fus chargée de prendre les devans pour épier le moment où elle pourroit gagner l'escalier sans être apperçue de ses persécuteurs; je réussis à m'acquitter de ma commission, ces Messieurs ne jugeant pas à propos de se montrer; mais ils voulurent du moins contempler encore une fois leur ouvrage, & ils se cachèrent pour avoir le plaisir de voir passer Madame Duval.

Elle se mit d'abord au lit, & prit quelques rafraichissemens. Lady Howard & Madame Mirvan eurent la complaisance de rester avec elle, pour écouter le récit de ses malheurs. Miss Mirvan & moi nous retirâmes dans notre chambre: ainsi finit cette fatale journée.

La satisfaction du Capitaine pendant le *Supper* étoit sans bornes; il s'applaudissoit du bon succès de son plan. J'en ai parlé cependant à Madame Mirvan avec toute la franchise à laquelle ses bontés m'autorisent, & je l'ai

priée de remontrer à son époux la dureté de ses procédés. Elle m'a promis de saisir la première occasion pour lui en faire des reproches, & elle s'en seroit acquittée sans délai si les dispositions actuelles du Capitaine avoient permis d'espérer le moindre effet de ses représentations. En attendant, si l'on machinoit encore quelque nouveau dessein pour tourmenter la pauvre Madame Duval, je ne demeurerai sûrement pas spectatrice indifférente. Si j'avois pu prévoir que l'on en viendrait à de telles extrémités, j'aurois parlé plutôt, aux risques de me brouiller avec le Capitaine.

Madame Duval a gardé le lit toute la journée; elle se dit froissée à mort.

Adieu, mon cher Monsieur; voilà une lettre d'une longueur digne de servir de pendant à celles que je vous ai écrites de Londres.

LETTRE XXXIV.

Continuation de la Lettre à EVELINA.

Howard-Grove, 15 Mai.

Le Capitaine est insatiable; si nous le laissons faire, il tourmenteroit la pauvre Mde. Duval à mort: il ne connoît d'autre plaisir que celui de l'effrayer & de la mettre en colere,

& il s'étudie nuit & jour à inventer quelque nouveau stratagème.

Madame Duval gardant encore le lit hier matin, ne descendit point pour déjeuner; le Capitaine profita de son absence pour nous donner à entendre qu'il la croyoit suffisamment remise & en état de soutenir les fatigues d'une nouvelle attaque.

Il étoit facile de deviner son intention & un coup-d'œil significatif jeté à Sir Clément aida encore à l'expliquer. Je résolus d'abord de prévenir de nouvelles entreprises de sa part, & je suivis Madame Mirvan dans une salle voisine pour la prier de s'employer en faveur de Mdme. Duval, sans perdre de temps, auprès du Capitaine: „ Ma chere, me répondit elle, je „ me suis déjà expliquée avec lui; mais tous „ mes efforts seront inutiles, tant qu'il sera en „ couragé par les conseils de son ami Clément. „ Dans ce cas, répliquai-je, permettez que „ j'aïlle parler à Sir Clément; je suis sûre qu'il „ se désistera de ses projets, si je l'en prie.

„ Prenez-y garde, ma chere, il est dangereux „ quelquefois de faire des prieres aux hommes.

„ Eh bien! Madame, souffrirez-vous donc „ que j'entrecede pour Mdme. Duval auprès „ du Capitaine?

„ Volontiers, & même j'irai le trouver „ avec vous.”

Je la remerciai & nous sortîmes ensemble

pour le chercher. Il se promenoit dans le jardin avec Sir Clément. Madame Mirvan eût la bonté de se charger des premières ouvertures : „voici,

„ lui dit-elle, une suppliante que je vous amène.

„ Et que me veut-elle ? de quoi s'agit-il ?”

Je tremblois de le fâcher, & tout en bégayant je lui dis que j'espérois qu'il n'étoit pas question d'un nouveau plan pour tourmenter encore M^{me}. Duval.

„ Un nouveau plan ! & croyez-vous que nous reprendrons encore une fois le premier ? non qu'il n'ait été excellent, mais je doute qu'elle y morde une seconde fois.

„ En effet, Monsieur, elle n'a que trop souffert déjà, & vous me pardonnerez si je vous avoue qu'il est de mon devoir de faire tout ce qui dépend de moi pour prévenir de pareilles scènes dans la suite.”

Un air sombre & irrité couvrit son front aussitôt ; il me tourna brusquement le dos & me dit que je pouvois faire ce qu'il me plairoit, mais qu'il m'affueroit que j'aurois lieu de me repentir de mon zèle, plutôt que de m'en applaudir.

Cet accueil me déconcerta trop pour être tentée de répondre au Capitaine : mais, comme je voyois que Sir Clément défendoit ma cause avec chaleur, je me retirai & je les laissai discuter l'affaire entr'eux.

Madame Mirvan, qui a toujours soin de fuir

son mari, lorsqu'il est de mauvaise humeur, me suivit d'abord, & me fit avec sa politesse ordinaire mille excuses du refus impoli que j'avois essuyé.

Je fis après cela une visite à Madame Duval, que je trouvai levée & occupée à examiner les débris de sa garde-robe. Elle passa en revue toutes les pièces qui avoient servi à son ajustement le jour de sa malheureuse aventure; chaque lambeau renouvela sa douleur, & lui fournit matière à de nouvelles lamentations. Elle est toujours très-fâchée contre le Capitaine, uniquement parce qu'il se plait à la tourner en ridicule.

Madame Mirvan est parvenue à lui faire renoncer au dessein de poursuivre en justice les prétendus voleurs. Une telle recherche n'auroit pu manquer de faire du bruit dans le voisinage & de compromettre le Capitaine. Madame Mirvan a représenté à Mde. Duval l'inutilité de ses perquisitions, à moins qu'elle ne fût en état de donner des indices plus sûrs; ce qui seroit d'autant plus difficile qu'elle n'a ni vu, ni entendu parler ceux qui l'ont attaquée.

Madame Duval, en me rapportant ces détails, se plaignit amèrement de la dureté de son sort, qui lui ôtoit même jusqu'au plaisir de se venger; elle protesta cependant qu'elle *n'empocheroit pas lâchement* l'affront qu'elle avoit reçu, mais qu'elle se consulteroit avec

M. Dubois sur les mesures qui lui restoit à prendre contre les coupables.

Pendant cette conversation elle acheva sa toilette ; jamais je ne vis une femme aussi difficile à contenter & d'une coquetterie aussi raffinée ; le soin de se parer semble être sa première occupation.

En la quittant je rencontrai Sir Clément, qui d'un air fort pressé me demanda un moment d'entretien ; il ajouta que les choses importantes qu'il avoit à me communiquer rendoient cette complaisance indispensable, & sans attendre ma réponse il me conduisit au jardin ; je refusai absolument de le suivre plus loin que jusqu'à la porte.

Il prit un visage sérieux, & me dit d'un ton de voix fort grave : „ enfin, Miss Anville, je „ me flatte d'avoir trouvé un moyen de vous „ obliger, & je vais le mettre en usage, quel- „ que peine qu'il m'en coûte.”

Je le priai de s'expliquer.

„ J'ai vu le zèle avec lequel vous vous êtes „ employée en faveur de M^{de} Duval & j'ai „ été sur le point de reprocher au Capitaine „ sa conduite barbare ; mais je dois éviter de „ me brouiller avec lui, de peur qu'il ne m'in- „ terdise l'entrée d'une maison que vous habi- „ tez : j'ai fait tous mes efforts pour l'engager „ à renoncer à un nouveau projet qu'il médi- „ te ; mes représentations ont été inutiles,

&

„ & même il m'a été impossible de lui arracher
 „ son secret; ainsi j'ai résolu de chercher un
 „ prétexte pour quitter incessamment ce châ-
 „ teau, qui m'est devenu si cher, qui ren-
 „ ferme tout ce que j'ai de plus précieux au
 „ monde; je retourne à Londres pour laisser au
 „ caractère impétueux du Capitaine le temps
 „ de se rallentir.”

Il s'arrêta, & je gardai le silence ne sachant
 que répondre. Il prit ma main & la baïsa :
 „ faut-il donc vous quitter, Miss, sacrifier
 „ volontairement le plus grand bonheur de ma
 „ vie, sans être honoré d'un seul mot, d'un
 „ seul regard d'approbation?”

Je retirai ma main, & je lui répondis en
 souriant : „ vous connoissez trop bien, Mon-
 „ sieur, le mérite de votre complaisance, pour
 „ qu'il soit nécessaire que je l'apprécie encore.
 „ Charmante créature! avec tant d'esprit,
 „ avec tant de perfections, suis-je le maître de
 „ vous quitter? n'y auroit-il pas un moyen?
 „ Comment, Monsieur, vous repentez-vous
 „ si vite du bien que vous prétendiez faire
 „ à Madame Duval?

„ A Madame Duval! cruelle, vous ne souf-
 „ frez donc pas seulement que je vous fasse hon-
 „ neur du sacrifice auquel je vais me résoudre?
 „ Monsieur, vous l'attribuerez à qui il vous
 „ plaira, mais je suis trop pressée pour demeu-
 „ rer plus longtemps avec vous?”

II Partie.

C

Je voulus m'en aller, mais il me retint de force: „ si je ne suis donc pas assez heureux „ pour obliger Miss Anville, elle ne fera „ pas surprise que je cherche à m'obliger moi- „ même, & si mon projet n'obtient pas l'ap- „ probation de celle pour qui il étoit formé, „ je l'abandonne, puisque de tout côté j'y „ trouve du désavantage.”

Nous gardâmes tous deux le silence pendant un moment; j'aurois été fâchée de voir échouer un plan qui rompoit si efficacement les mesures du Capitaine, & en même temps je ne voulus point désobliger Sir Clément. Peut-être, sans les remontrances de Madame Mirvan, aurois-je accepté sa proposition sur le champ. Cependant comme il insistoit sur une réponse, je lui dis d'un ton ironique: „ j'aurois cru, „ Monsieur, que la haute idée que vous attachez à vos services suffiroit pour vous dédommager; mais, puisque je me suis trompée, il „ faut bien que je vous en remercie moi-même. „ En voilà assez, j'espère, pour vous contenter. „ La plus aimable des femmes,” reprit-il... mais je ne lui laissai pas le temps d'achever, & je me retirai promptement.

Miss Mirvan ne tarda pas à m'informer que Sir Clément venoit de recevoir une lettre qui l'obligeoit à partir sans délai; que sa chaise étoit même déjà commandée. Je crus devoir la mettre au fait des raisons qui donnoient lieu

à ce prompt départ. Je n'ai point de secret pour cette aimable fille, & c'est de bien bon cœur que je l'ai choisie pour ma confidente.

Au dîné nous nous aperçûmes tous de l'absence de Sir Clément; car, malgré la légèreté de sa conduite à mon égard, je dois avouer qu'il est de bonne société & d'un commerce agréable. Le Capitaine surtout est désolé d'avoir perdu le compagnon de ses exploits; il ne dit plus le mot. Madame Duval, au contraire, qui commence à reparoître en public, est enchantée de ne plus voir un de ses plus puissans antagonistes.

On nous a rapporté l'argent que nous avions laissé en dépôt chez le fermier. Combien de peines & de soins il doit en avoir coûté au Capitaine pour tramer cette entreprise scandaleuse! Mais il court grand risque d'être découvert. Madame Duval a reçu ce matin une lettre de M. Dubois & elle est fort intriguée de ce qu'il ne parle pas de son emprisonnement. Jusqu'ici elle s'imagine que son ami a ménagé ce silence de peur que sa lettre ne fût interceptée.

Je n'ai pas trouvé une seule fois l'occasion de demander à Sir Clément des nouvelles de Milord Orville; il me semble qu'il en auroit bien pu dire un mot de son propre chef. Il est singulier aussi que Madame Mirvan n'ait pas pensé à s'informer de ce cavalier, auquel elle a fait cependant une attention particulière.

Maintenant toutes mes idées se tournent involontairement vers cette réponse que nous attendons de Paris. La visite de Sir Clément a du moins contribué à me distraire, dans un moment où j'avois besoin de dissiper mes chagrins ; je dois donc lui savoir gré de ce qu'il a si bien pris son temps. Adieu, mon cher Monsieur.

L E T T R E X X X V .

Sir JOHN BELMONT à Lady HOWARD.

Paris 11 Mai.

Madame,

Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & je ne perds pas un instant pour y répondre.

On peut passer pour saint & avoir bien des défauts ; on peut également être peint sous les couleurs les plus odieuses, sans être dépouillé de tout sentiment d'humanité. C'est, Madame, une vérité dont je me flatte de vous convaincre dans peu, relativement à M. Villars & à moi.

Quant à la jeune Demoiselle qu'il se propose de me présenter si obligeamment, je lui souhaite tout le bonheur auquel elle semble avoir des droits par la protection dont vous l'honorez, & pourvu seulement qu'elle ait une partie du mérite de la personne à laquelle vous

la comparez, Madame, je ne doute pas que M. Villars ne réussisse aisément à établir sa fortune dans la suite; mais je lui conseille de s'adresser autre part que chez moi; puisque je le dispense volontiers de la préférence dont il lui plait de me favoriser, &c.

JOHN BELMONT.

LETTRE XXXVI.

EVELINA à M. VILLARS.

Howard - Grove, 18 Mai.

Tout est dit, mon cher Monsieur! la lettre attendue avec tant d'impatience est enfin arrivée, & mon arrêt est prononcé. Je n'ai point de paroles pour vous décrire le poids de la douleur qui m'accable. Vous, qui connoissez mon cœur, qui l'avez formé, vous sentirez aisément quelle doit être ma situation dans ce moment décisif.

Rebutée, rejetée pour jamais par celui auquel j'appartiens de plein droit, vous demanderai-je encore votre protection? Non, Monsieur, je n'offenserai point votre générosité par une prière qui sembleroit impliquer des doutes; je fais que vos bras paternels me sont encore ouverts; je fais que votre premier souhait est d'adoucir mes chagrins; & puisque

vous me restez seul pour toute consolation, je suis plus sûre que jamais de vos bontés.

Je tâche de supporter ce coup avec résignation, & vos conseils me font déjà d'un grand secours, même avant que je les aie reçus; mais jusqu'ici cette secousse est trop forte pour mon pauvre cœur. Quelle lettre, Monsieur, de la part d'un pere! il faudroit que je fusse sourde à la voix de la nature si j'étois insensible à l'abandon auquel il me condamne. Je n'ose vous avouer, je n'ose m'avouer à moi-même, toutes les idées qui m'affiegent: quelquefois, & j'ai de la peine à m'en défendre, la dureté de ce procédé m'inspire des sentimens qui sont difficiles à concilier avec mon devoir. Qu'il me soit permis cependant de vous le demander, cette réponse ne pouvoit-elle pas être adoucie? ne suffisoit-il pas de me renoncer pour toujours, sans me traiter avec mépris, sans ajouter une si cruelle dérision?

Mais, tandis que je vous entretiens de l'impression que cet événement produit sur mon ame, je ne puis m'empêcher de faire un retour sur ce pere lui-même; hélas! comment pourra-t-il supporter les angoisses qu'il se prépare pour le tems? mon cœur saigne pour lui, toutes les fois que je fais cette réflexion.

Et dans quels termes il parle de vous, mon protecteur, mon ami, mon bienfaiteur! Juste ciel! quelle récompense pour tant de bontés!

En vain je cherche à détourner mes pensées d'un sujet aussi affligeant ; je prévois malheureusement que cette lettre ne terminera point la querelle, quoiqu'elle renverse d'un seul coup toutes mes espérances. Madame Duval est résolue de n'en pas demeurer-là ; elle est extrêmement irritée, & elle proteste que Sir Belmont *n'en sera pas quitte à si bon marché* : ce sont ses propres expressions ; elle regrette la facilité avec laquelle elle a abandonné la direction de cette affaire à *des gens qui ne s'y entendoient pas*, elle jure qu'elle ne prendra plus conseil que d'elle-même.

Je me suis recriée, comme de raison, contre ses projets violens, & je l'ai suppliée de nous épargner des poursuites, qui ne serviront qu'à aigrir les esprits ; je lui ai représenté que ce ménagement est d'autant plus convenable, que la lettre de Sir Belmont semble insinuer qu'il se propose de reprendre cette affaire dans la suite avec Lady Howard. Tous mes efforts ont été inutiles ; Madame Duval s'est attachée à un plan dont l'idée seule m'effraye déjà ; elle prétend me conduire à Paris, me présenter à mon pere, & me faire justice sur les lieux même. Je ne connois pas l'art d'appaïser cette femme ; mais pour tout au monde je ne souffrirai pas d'être traînée ainsi sous les yeux redoutables d'un pere que je n'ai jamais vu.

La tournure fâcheuse que cette négociation a prise, semble consterner Lady Howard & Madame Mirvan; elles redoublent d'attention pour moi: ma chere Marie, l'amie de mon cœur, fait tous ses efforts pour me consoler; quelquefois elle manque son but, mais alors elle partage mes peines.

Je suis fort aise de ce que le départ de Sir Clément Willoughby ait précédé l'arrivée de la lettre. La confusion générale qui regne dans la maison, n'auroit pas manqué de lui révéler un secret que je suis plus intéressée que jamais de voir ensevelir dans le plus profond oubli.

Lady Howard me conseille de ménager Madame Duval, mais elle désapprouve la démarche qu'elle médite. Je mourrois plutôt que ce l'accompagner dans ce voyage. Cependant elle est d'un caractère si violent qu'elle eût souhaité de partir sur l'heure avec moi, si Lady Howard ne lui avoit fait sentir que je ne pouvois pas quitter sa maison sans votre consentement.

Ce refus l'a beaucoup indisposée, & les ralleries que le Capitaine y a ajoutées l'ont poussée au point de déclarer que, si dans votre première lettre vous persistiez à lui disputer le droit de me diriger selon son bon plaisir, elle se rendroit incessamment à Berry-Hill, *pour vous apprendre à connoître qui elle est.*

Si effectivement Madame Duval pensoit à

réaliser cette menace, j'en aurois de l'inquiétude ; les emportemens de cette femme & la volubilité de sa langue ne sont pas faits pour vous.

Incapable d'agir par moi-même, ou de discerner la route qu'il me convient de suivre, que je suis heureuse d'avoir un ami tel que vous, duquel il m'est permis de prendre conseil ! Adieu, mon cher Monsieur ; dussé-je être rejetée & méprisée par tout le monde, vous me resterez du moins.

L E T T R E X X X V I I .

M. VILLARS à EVELINA.

Berry-Hill, 25 Mai.

Ne vous laissez point abattre, ma chere Evelina, par un coup du sort dont vous n'êtes pas responsable. Ce n'est point pour avoir manqué à vos devoirs, ni même par inconfidération, que vous vous êtes attiré la disgrâce qui vous afflige ; vous êtes à l'abri de tout reproche, cela doit vous suffire ; munissez-vous, mon enfant, du courage qu'inspire l'innocence, & laissez votre tristesse à celui qui en est l'auteur ; il ne sentira que trop un jour les remords de sa conscience.

Ce que Sir Belmont dit de moi dans sa lettre

m'est absolument inintelligible ; mon cœur, j'ose le dire, ne me reproche aucun vice ; mais ai-je jamais prétendu passer pour un homme *sans tache* ? Quoi qu'il en soit, il semble nous promettre dans la suite une explication plus précisée ; j'attendrai cette époque, & s'il paroïssoit alors que j'aie contribué par ma faute aux calamités que nous pleurons aujourd'hui, je serai tout aussi frappé de cette découverte que ceux de mes amis qui mettent le plus de confiance en ma probité.

Cette autre phrase où il est parlé *de la fortune que je pourrois vous trouver dans la suite* passe également mon intelligence. — Mais je m'abandonne à des réflexions qui naturellement doivent rouvrir les plaies de votre cœur. — Je finirai par vous faire remarquer qu'il regne dans toute cette lettre un air de mystère, que le temps seul peut expliquer.

Le projet de Madame Duval est tel qu'on devoit l'attendre d'une femme ennemie de toute contradiction & d'ailleurs entièrement incapable de sentir la délicatesse de votre position. J'approuve très-fort la répugnance que vous lui avez témoignée pour l'exécution de son plan, & votre façon de penser à cet égard est parfaitement d'accord avec la mienne. Que Madame Duval entreprenne seule ce voyage & personne ne s'y opposera. Ce seroit le plus sûr moyen de rendre à mon Evelina cette heu-

reuse tranquillité que sa présence a renversée. Quant à la visite qu'elle me destine, je l'en dispenserois volontiers sans doute ; mais si elle est décidée à ne pas se contenter du refus que je lui ferai par lettre, elle peut venir prendre celui que je lui prépare de bouche.

Les détails que vous me rapportez du séjour de Sir Clément Willoughby, me font souhaiter plus que jamais votre prompt retour. Je suis peu surpris de l'opiniâtreté qu'il met dans ses assiduités ; mais je suis choqué des familiarités dont il les accompagne. Vous ne sauriez, ma chère, être trop sur vos gardes ; cet homme est d'un caractère à tirer avantage de la moindre imprudence que vous pourriez commettre. Il ne vous suffit pas d'être réservée avec lui ; sa conduite exige du respect, & s'il s'avisait encore, comme il n'y manquera pas, de vous proposer des entrevues particulières, marquez-lui votre mépris & votre mécontentement, dans des termes qui soient capables de lui faire changer de manières. D'ailleurs, je vous prévins que si ses visites étoient répétées, votre séjour à Howard-Grove ne pourra plus être de longue durée ; Lady Howard fera la première à reconnoître que votre départ deviendroit nécessaire.

Adieu, mon cher enfant : n'oubliez pas de présenter mes devoirs à la famille respectable à laquelle nous avons tant d'obligations.

L E T T R E X X X V I I I .

M. VILLARS à Lady HOWARD.

Berry-Hill, 27 Mai.

Madame,

La visite de Mde. Duval que j'ai à vous annoncer aujourd'hui, ne sauroit être une nouvelle inattendue pour vous, elle n'aura pas manqué de vous informer de ses desseins avant son départ. J'aurois désiré d'être dispensé de cette entrevue, mais je n'ai pu l'éviter décemment; il n'étoit gueres possible de renvoyer cette Dame sans l'entendre.

Elle me dit qu'elle s'étoit déterminée à faire le voyage de Berry-Hill d'après la défense que j'ai faite à sa petite-fille de la suivre à Paris, & elle me demanda raison de l'autorité que je prétendois m'attribuer. Pour peu que j'eusse été disposé d'entrer en contestation avec elle, je l'aurois trouvée prête à disputer les titres valables que j'aurois pu alléguer; mais mon intention étant d'éviter des débats inutiles, je pris le parti de l'écouter tranquillement, & lorsque je remarquai qu'elle étoit lassée de parler, je la priai du plus grand sang froid de me mettre au fait du motif de sa visite.

Elle me répondit qu'elle venoit pour me démettre du pouvoir que je m'étois arrogé sur

sa petite-fille, & elle protesta qu'elle ne quitteroit point ma maison sans y avoir réussi.

Je m'abstiendrai de vous rapporter, Madame, les détails de cette conversation désagréable; je me bornerai à vous rendre compte du résultat de notre entrevue.

Madame Duval voyant que j'étois fermement résolu de m'opposer au départ de Miss Evelina pour Paris, insista sur ce que ma pupille demeurât du moins avec elle à Londres jusqu'au retour de Sir Belmont. Je combattis ce nouveau projet avec toute la force dont j'étois capable; mais mes représentations n'aboutirent à rien, je perdis mon temps & elle sa patience: elle finit par me déclarer que de ce pas elle iroit faire son testament pour léguer à des étrangers tout son bien, qu'elle laisseroit sans cela à sa petite-fille.

Cette menace auroit produit peu d'effet sur moi; je suis persuadé depuis longtems qu'avec le seul nécessaire, que je puis lui assurer, mon Evelina seroit aussi heureuse, que si elle étoit riche à millions; mais l'incertitude de son sort m'empêcha de suivre à la lettre le plan que je m'étois prescrit. Les liaisons qu'elle pourroit former dans la suite, le genre de vie pour lequel elle pourroit être réservée, la famille où elle pourroit entrer un jour, toutes ces raisons ajoutèrent du poids aux menaces de Madame Duval, & après des discussions

infiniment fatigantes, cette femme intraitable m'arracha enfin la promesse de lui céder ma pupille pour un mois.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais accordé une demande d'aussi mauvaise grace & avec plus de répugnance. Je n'avois que trop de raisons pour persister dans mon refus; le caractère emporté de la Duval, ses bassesses, sa grossière ignorance, ses liaisons de famille, les mauvaises sociétés qu'elle fréquente, voilà, je crois, des objections plus que suffisantes. Mais, d'un autre côté, avois-je le droit de frustrer mon Evelina d'un héritage immense qui dépendoit de mon consentement? Cette seule considération m'a décidé; & nous nous sommes quittés très-mécontents l'un de l'autre.

Il me reste à vous remercier, Madame, de toutes les bontés que vous avez eues pour ma pupille pendant son séjour à Howard-Grove & à vous prier de la laisser partir lorsque M^{me}. Duval jugera à propos de réclamer la promesse qu'elle m'a extorquée. Je suis, &c.

ARTHUR VILLARS.

L E T T R E X X X I X .

M. VILLARS à EVELINA.

Berry-Hill , 28 Mai.

Madame Duval a réussi à m'arracher un consentement qui me coûte bien des regrets. Vous quitterez , ma chere , la respectable Lady Howard , pour retourner dans une ville où je n'espérois pas de vous voir rentrer de fitôt. Hélas ! mon enfant , faut-il que nous soyons si souvent les esclaves du préjugé & des circonstances ! faut-il céder au torrent , lors même que la raison désapprouve notre conduite ! Vous sentez bien que cette résolution doit avoir été déterminée par de grands motifs , & puisque l'affaire est une fois conclue , tâchons du moins d'en tirer le meilleur parti possible.

Voici le moment de vous armer plus que jamais de prudence ; le mois que vous allez passer avec Madame Duval sera pour vous un temps d'épreuve. Quand même elle ne seroit pas capable de vous donner de mauvais conseils par méchanceté , vous devez pourtant être sur vos gardes & vous défier de son peu de jugement. Accoutumez - vous à juger & à agir par vous même ; & si l'on vous proposoit des démarches , ou des projets incompatibles

avec votre devoir, rejetez-les hardiment, & ne risquez point, par une trop grande facilité, d'encourir la censure du public & de vous préparer des regrets pour l'avenir.

Ayez des attentions pour M^dme. Duval, mais fuyez autant que vous pourrez ses sociétés; les personnes qu'elle fréquente ne sont ni d'un rang, ni d'une éducation à vous faire honneur. Souvenez - vous , mon Evelina , qu'une bonne réputation est ce qu'une femme a de plus cher au monde; mais aussi rien de plus délicat & de plus fragile! la moindre tache suffit pour la flétrir.

Adieu, mon enfant; je ne retrouverai le repos que dans un mois.

ARTHUR VILLARS.

L E T T R E X L.

EVELINA à M. VILLARS.

Londres, 6 Juin.

Je vous écris de nouveau, mon cher Monsieur, de cette grande ville. Hier matin j'ai eu la douleur de quitter nos amis de Howard-Grove, & il me tarde déjà de les revoir. Lady Howard & M^dme. Mirvan prirent congé de

de moi en me donnant les preuves les plus flatteuses de leur affection. Les adieux de Marie étoient déchirans; que cette séparation nous parut dure! J'ai promis à cette excellente fille de lui écrire régulièrement par chaque courrier; je mettrai dans cette correspondance la même franchise & la même confiance, dont vous me permettez de faire usage dans la nôtre.

Je n'ai pas à me plaindre du Capitaine; il m'a traité avec honnêteté, mais il n'a pas discontinué de se quereller avec M^{me}. Duval jusqu'à la dernière minute. Au moment où j'allois monter en voiture il me tira à part & me dit: „ écoutez, Miss Anville, j'ai une
 „ grace à vous demander; c'est de nous mar-
 „ quer mot à mot ce que la vieille Française
 „ dira lorsqu'elle saura que tout ceci n'a été
 „ qu'un jeu: n'oubliez pas non plus de nous
 „ donner des nouvelles de ce gros lourdaud
 „ de Dubois.”

Je lui répondis que je ferois mon possible pour le satisfaire; mais cette commission me déplait beaucoup, & je m'en acquitterai mal; je ne suis pas faite au métier de rapporteur, & je ne suis gueres tentée de me mêler des extravagances du Capitaine.

Dès que nous fûmes parties, M^{me}. Duval exprima son contentement dans un monologue que je vais vous transcrire: „ Dieu soit loué,
 „ m'en voici dehors! Quel séjour que ce Ho-

„ ward-Grove ! Non , jamais je n’y retournerai ! trop heureuse d’en être échappée
 „ saine & sauve ! car depuis le moment où
 „ j’ai mis les pieds dans cette maison , il n’y a
 „ sorte de guignon que je n’aie éprouvé.
 „ D’ailleurs , c’est bien l’endroit le plus triste
 „ qui puisse exister dans toute la Chrétienté ;
 „ nul divertissement , nuls plaisirs.”

A cette exclamation succéderent des plaintes amères sur le sort de M. Dubois ; & des conjectures sur l’accident qui lui étoit arrivé , occuperent M^{me}. Duval pendant tout le reste du voyage.

Je lui demandai dans quel quartier de Londres nous logerions ? Elle me répondit qu’elle avoit chargé M. Branghton de nous chercher des chambres , & qu’elle lui avoit donné rendez-vous dans l’auberge où nous descendrions. Le cocher nous mena donc dans le Bishopsgate-street , où nous trouvâmes M. Branghton. Il nous reçut poliment , mais il marqua quelque surprise de me voir arriver avec sa tante ; il ne savoit pas que je ferois du voyage. M^{me}. Duval ne tarda pas à s’expliquer à mon égard : „ Il faut que
 „ vous sachiez , dit-elle à M. Branghton , que
 „ je me propose d’emmener cette jeune fille à
 „ Paris , pour lui faire voir le monde , &
 „ pour la former un peu ; d’ailleurs j’ai encore
 „ d’autres desseins sur elle , dont je vous in-

„ struirai plus en détail. Mais vous imaginez-vous que ce vieux curé dont je vous ai parlé quelquefois, a voulu la retenir : je compte cependant qu'il me payra son refus, car je partirai avec elle sans dire le mot à personne."

J'étois stupéfaite d'une pareille ouverture ; mais toujours suis-je heureuse d'avoir découvert les sentimens de M^{de}. Duval ; je prendrai mes précautions en conséquence & je me garderai bien de la suivre hors de ville.

Après ces préliminaires elle fit à M. Branghton le récit d'une grande partie des événemens qui ont rendu son séjour à Howard-Grove si remarquable. L'aventure du vol, comme vous pensez, ne fut point oubliée. Elle donna lieu à une explication. M. Branghton assura sa tante, que depuis son départ M. Dubois n'avoit point quitté Londres ; qu'il étoit logé chez lui, & qu'il n'avoit point été en prison ; que même il ne lui étoit arrivé aucun accident de cette espèce.

Ces informations lui ouvrirent les yeux tout d'un coup, & elle commença à se persuader que toute cette aventure n'étoit qu'un jeu inventé par le Capitaine : là-dessus des emportemens horribles ; elle me fit un millier de questions l'une sur l'autre : mon embarras étoit visible, mais sa colere ne lui permit pas d'y faire attention. La vengeance fut son premier cri de

guerre, & elle réfolut de fe rendre dès le lendemain chez un juge de paix pour intenter procès au Capitaine.

M. Branghton ayant dit que fa famille & M. Dubois nous attendoient chez lui, on fit avancer un fiacre qui nous transporta à Snow-Hill.

La maifon de M. Branghton eft petite & incommode, à la boutique près qui eft vafte & belle. On nous conduifit au fecond, car les appartemens du premier étoient occupés, à ce qu'on nous difoit, par un nommé M. Smith. Nous trouvâmes la famille Branghton & un jeune homme que je ne connoiffois pas. L'accueil que je reçus, ne fut pas absolument gracieux, & on ne me cacha point que j'étois un hôte inattendu.

M. Dubois m'apperçut d'abord en entrant.
 „ ah ! mon Dieu, s'écria-t-il, vous voilà
 „ Mademoifelle.”

(*Le jeune Branghton*). „ Oh ! bonné, oui !
 „ c'eft Mifs elle-même.

(*Mifs Polly*). „ Je ne me ferois jamais
 „ douté de fa vifite.

(*Mifs Branghton*). „ Et moi non plus affu-
 „ rément, fans quoi je ne l'aurois point re-
 „ çue dans une chambre comme celle-ci ; j'en
 „ fuis vraiment honteufe, je n'attendois que
 „ ma tante feule. Après tout, c'eft votre

„ faite, Tom; vous savez que j'ai voulu de-
„ mander à M. Smith de nous céder son ap-
„ partement, vous m'en avez empêchée, &
„ voilà comme vous faites toujours, grogneur
„ que vous êtes.

(*Le jeune Branghton*). „ Eh! quel mal y
„ a-t-il? ne diroit on pas que Miss n'a jamais
„ monté à un second étage.”

Je les priai de ne point se déranger le moins
du monde pour l'amour de moi, & je les
assurai que toute chambre m'étoit égale.

(*Miss Polly*). „ Eh bien! la première fois
„ que vous reviendrez, Miss, nous vous re-
„ cevrons dans la chambre de M. Smith; elle
„ est au premier, très-jolie & très-bien
„ meublée.

(*Miss Branghton*). „ A dire vrai, je ne
„ m'imaginois pas que la cousine viendrait
„ nous voir en été; cela n'est pas du bon ton,
„ & vous ne pouvez nous quitter déceimment
„ qu'en Septembre, après l'ouverture des
„ théâtres.”

Telle fut la réception qu'on me fit, & je
suppose, Monsieur, que vous ne la trouvez
pas excessivement *cordiale*. Madame Duval
gronda sévèrement M. Dubois, de ce qu'il
avoit négligé de lui donner de ses nouvelles;
après quoi elle se mit à conter l'histoire de
ses malheurs, ce qui attira l'attention de toute
la compagnie.

Ce récit produisit des impressions très-différentes; M. Dubois l'écouta en frémissant, & il l'interrompit à tout moment par les gestes & les exclamations les plus lamentables. Les jeunes Demoiselles semblèrent s'intéresser véritablement à leur tante, mais le Sieur Branghton fils & l'étranger ne firent que s'en moquer. M^{me}. Duval étoit trop échauffée pour les observer, mais lorsqu'elle dit qu'elle avoit été liée & jetée dans un fossé, le jeune Branghton ne put se retenir plus longtemps & fit de grands éclats, en protestant que ce conte lui paroissoit des plus plaisans; son ami ne fut pas plus modéré que lui, & leur mauvais exemple entraîna également les Demoiselles Branghton; de sorte que la pauvre M^{me}. Duval fut entièrement décontenancée & étourdie par les démonstrations d'une joie aussi déplacée."

Il y eut un moment de rumeur; d'un côté M^{me}. Duval étoit en fureur; M. Dubois avoit un air tout ébahi; M. Branghton pere grondoit; de l'autre, ses filles ricanotent & les deux Messieurs qui avoient donné le ton à tout ceci continuoient hardiment leurs éclats; en un mot, cette scene étoit digne de Bedlam. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que M. Branghton parvint à rétablir l'ordre, moyennant quelques mauvaises excuses qu'il obligea les rieurs de faire à M^{me}. Duval.

Elle ne voulut les accepter, ni consentir à poursuivre son récit, qu'après qu'on l'eut assurée que ce n'étoit pas d'elle, mais du Capitaine seul, qu'on s'étoit moqué. Cette défaite l'appaîsa un peu, & elle reprit le fil de son histoire, qu'elle acheva tant bien que mal, non sans qu'il en coutât bien des efforts aux jeunes-gens pour l'écouter avec décence jusqu'au bout.

M. Branghton prenant la chose fort à cœur, prouva que le cas étoit de nature à être poursuivi en justice; & que puisque M^{me}. Duval avoit couru danger de mort, elle étoit en droit de réclamer les dommages qu'il lui plairoit. Il lui proposa le juge de paix Fielding pour conduire cette affaire.

M^{me}. Duval saisit cette idée avec beaucoup d'empressement & déclara qu'elle ne perdrait point de tems pour tirer vengeance du Capitaine, dût-il lui en coûter la moitié de son bien; „ car, ajouta-t-elle, quoique je n'estime „ point l'argent, dont Dieu merci je n'ai „ pas besoin, je ne souhaite rien de plus „ que de me venger de ce misérable; il a „ une dent contre moi, sans que je sache „ pourquoi, & depuis qu'il me connaît, il „ n'a cessé de me jouer toutes sortes de tours.”

Après le thé Miss Branghton me confia que l'inconnu que je voyois avec eux, étoit l'amant de sa sœur, qu'il se nommoit Brown,

& qu'il étoit chapelier de sa profession. Elle me mit au fait de plusieurs autres particularités à l'égard de sa personne & de sa famille, & ne cessa de déclamer contre un parti si peu sortable. Elle alla jusqu'à dire que sa sœur étoit absolument sans cœur & sans ambition; que de son côté elle auroit préféré cent fois de mourir fille, plutôt que d'épouser un homme qui ne fût pas de façon. „ Ce n'est „ pas, continua-t-elle, que ma sœur fasse „ grand cas de son amant; seulement elle „ s'est mis en tête d'être mariée avant moi, „ & voilà pourquoi elle se presse tant; mais „ qu'elle aille son train; je ne prétends pas „ me mettre dans son chemin, dussé-je n'être „ jamais mariée!

Je ne fus pas plutôt débarrassée de cette confidente, que Miss Polly eut son tour en me révélant les secrets de sa sœur. Elle m'assura avec un air de complaisance, que celle-ci étoit extrêmement jalouse de ce qu'elle lui enlevait son droit d'aînesse. „ C'est du moins, „ me dit-elle, ce que je lui fais accroire; „ car au fond je ne me soucie pas trop „ de M. Brown, que je ne trouve pas absolument de mon goût. Qu'en pensez-vous, „ Miss?”

Je lui fis sentir que je n'étois gueres capable de juger du mérite d'un homme que je ne connoissois pas.

- „ Mais encore, vous pouvez en dire quel-
„ que chose.
- „ Excusez, je n'aime point à juger sans
„ connoissance de cause.
- „ Vous paroît-il bel-homme du moins? Il
„ y a des gens qui soutiennent qu'il est d'une
„ figure agréable; mais quant à moi je l'ai
„ toujours trouvé fort laid, N'êtes-vous pas
„ de mon avis, Miss?
- „ Point du tout, il me semble, au con-
„ traire, qu'il n'est pas mal.
- „ *Pas mal!* & je l'espère, s'il vous plait;
„ en quoi donc auroit-il le malheur de vous
„ déplaire?
- „ En rien au monde; vous ne m'avez pas
„ comprise.
- „ Aussi, seriez-vous bien méchante si vous y
„ trouviez à redire. Bidy dit à la vérité que
„ M. Brown est un homme dont on ne dit
„ rien, mais c'est le dépit qui la fait parler.
- „ Il faut que vous sachiez qu'elle est furieuse
„ de me voir recherchée avant elle; mais elle
„ est d'une fierté qui chasse tous les amans,
„ & je lui ai prédit plus d'une fois qu'elle
„ mourra fille. Le fait est qu'elle s'est mis
„ de l'amour en tête pour un certain M,
„ Smith, qui loge chez nous; c'est un élé-
„ gant qui ne voudra jamais d'elle; j'en suis
„ d'autant plus sûre qu'il a dit l'autre jour à
„ M. Brown qu'il déteste le mariage.



„ Avez-vous communiqué cette découverte à votre sœur ?

„ Oui, sans doute ; mais elle n'y ajoute pas foi ; il faut la laisser faire ; si elle est dupe ensuite, tant pis pour elle.”

Je vis arriver avec plaisir le moment où il fallut nous retirer. M. Branghton nous prévint qu'il nous avoit choisi des chambres dans Holborn, pour avoir le plaisir de nous conserver dans le voisinage ; il eut la complaisance de nous y conduire.

Nous sommes logées assez commodément dans la maison d'un bonnetier. Quel bonheur que je sois si peu connue ! il s'en faut bien que ma situation ne soit digne d'envie ; tout ce que je souhaite c'est de ne rencontrer aucune des connoissances que M^{de}. Mirvan m'a fait faire précédemment à Londres.

Ce matin M^{de}. Duval, accompagnée de toute la famille des Branghton, s'est rendue chez un juge de paix, pour faire ses plaintes contre le Capitaine. On m'a pressée beaucoup d'être de la partie, & je ne l'ai échappé qu'avec peine. J'attendois avec inquiétude le résultat de cette démarche, car je prévoyois qu'elle pourroit susciter à l'excellente M^{de}. Mirvan des embarras fâcheux ; heureusement l'affaire n'a point réussi ; le juge a représenté à M^{de}. Duval, que puisqu'elle n'avoit ni vu le visage, ni entendu la voix de celui qui l'a attaquée,

elle étoit dépourvue entièrement de preuves & qu'il ne lui restoit gueres de probabilités pour obtenir gain de cause, à moins qu'elle ne pût produire des témoins. M. Branghton, de son côté, est d'avis que ce procès pourroit devenir long & coûteux, & que d'ailleurs le succès en seroit douteux. Ainsi il faut y renoncer. M^{me}. Duval a acquiescé à la décision de ces deux experts, mais non sans murmurer; elle se promet bien de prendre de meilleures précautions à l'avenir, s'il lui arrivoit encore d'être attaquée par des voleurs.

Voilà donc enfin cette ridicule affaire terminée, sans que nous en ayons des suites plus sérieuses à craindre.

Adieu, Monsieur; mon adresse est chez le Sr. *Damkins*, bonnetier dans le *Helborn*.

L E T T R E X L I.

E V E L I N A à *Miss* M I R V A N.

Holborn, 7 Juin.

Comment vous exprimer ma reconnoissance pour tant de marques d'affection dont vous m'avez comblée, vous, ma douce amie, votre respectable mere & l'excellente Lady Howard! Comment vous exprimer les regrets dont j'étois pénétrée en quittant des amies aussi

tendres & aussi généreuses , auxquelles j'ai trouvé des sentimens qui font autant d'éloge de leur cœur, qu'ils honorent celle qui a été l'objet de leur bonté ! Mais, pour ne pas tomber dans des redites, je vous renvoie à la lettre que je viens d'écrire à M^{de}. Mirvan ; elle contient une foible expression de mes remerciemens. Quant à vous, ma chere, je vous les épargnerai entierement, puisque vous me les avez défendus ; mais vous ne m'empêcherez point de conserver le souvenir de ce que je vous dois. Je passe à d'autres objets, pour ne pas blesser votre délicatesse en appuyant trop sur celui-ci.

O ma chere Marie ! Londres n'est plus cette ville où je goûtois tant de satisfaction lorsque j'y étois avec vous ; tout y a pris pour moi une face nouvelle ! ma position n'est plus la même ; je ne retrouve plus mes sociétés ; je ne suis plus logée avec une amie de cœur : tout a changé ; tout justifie le dégoût que j'ai eu pour ce voyage.

Londres est aujourd'hui un désert à mes yeux, cette apparence de gaieté & de grandeur que j'ai tant vantée, a disparu ; tout ce que je vois porte une empreinte lugubre & ennuyeuse : il n'y a pas jusqu'au climat que je ne trouve altéré ; un air grossier, des chaleurs excessives, beaucoup de poussiere, des habitans ignorans & mal élevés : tel est du

moins le tableau que m'offre la capitale dans le quartier où je réside.

Vous souvient-il encore, ma chere Marie, du temps que nous avons passé ensemble à Londres? Pour moi j'y pense souvent, très-souvent; mais je ne le rappelle que comme un songe, comme une vision passagere & chimérique. — Avoir connu Mylord Orville, — lui avoir parlé, — avoir dansé avec lui; — cela me paroît aujourd'hui une illusion de roman, & cette politesse élégante, ces attentions, cette délicatesse du grand monde qui le distinguoient si avantageusement entre tous les autres hommes & qui nous remplissoient d'estime & d'admiration pour lui, tout ce souvenir semble convenir à un être idéal créé par mon imagination; plutôt qu'à l'espece de gens avec laquelle je suis condamnée à vivre dans ce moment-ci.

Je n'ai aucune nouvelle à vous marquer; la lettre que j'ai écrite à M^{de}. Mirvan renferme déjà ce que j'avois à dire de M^{de}. Duval, & les aventures particuleres me manquent entierement à ma grande satisfaction; dans ma situation actuelle je n'ai point d'autre vœu à faire que de demeurer tranquille & inconnue.

Adieu, ma chere amie; excusez le sérieux de cette lettre, & croyez-moi toujours, &c.

EVELINA ANVILLE.

L E T T R E X L I I .

E V E L I N A à M. V I L L A R S .

Holborn, 9 Juin.

Hier matin nous fûmes invitées à dîner & à passer la journée chez les Branghton; M. Dubois, qui fut aussi de la partie, vint nous prendre, & nous accompagna à Snow-Hill.

Le jeune Branghton nous reçut à la porte, & m'annonça comme une grande nouvelle que ses sœurs n'étoient pas encore habillées.

„ Venez, Miss, il faut les surprendre; je parie que vous les trouverez devant le miroir.”

Il voulut m'introduire chez elles, mais je l'en remerciai, & je préférâi de rester avec M^{me}. Duval. M. Branghton pere, se chargea peu après de nous y conduire lui-même; il fallut le suivre & se résoudre à grimper les escaliers; mais il n'eut pas plutôt ouvert la porte que ses filles poussèrent de hauts cris. L'aînée surtout fut très-mécontente: „ à quoi

„ pensez-vous, papa, de nous amener du

„ monde, avant que nous soyons habillées?

(*M. Branghton.*) „ Ayez-en honte, paresseuses; voilà votre tante, la cousine, & M. Dubois, qui vous attendent; où voulez-vous que je les laisse!

(*Miss Branghton.*) „ Et qui leur a dit de

„ venir sitôt ? ” Je croyois que Miss se con-
„ formoit aux heures du grand monde, &
„ je ne l'attendois pas encore.

(*Miss Polly.*) „ Il n'y a qu'à les reconduire
„ dans la boutique ; nous ne ferons pas pré-
„ tes d'une demi-heure.”

M. Branghton se mit fort en colere, &
fit un tapage horrible. Nous n'en fûmes pas
moins obligés de redescendre, & de prendre
place dans la boutique. Le frere se divertit
beaucoup de ce que nous avions *attrapé* ses
sœurs ; il jugea à propos de m'entretenir lon-
guement de leur paresse & des querelles qu'ils
ont souvent ensemble :

Les Demoiselles Branghton ayant enfin
achevé leur toilette, vinrent nous joindre.
Elles eurent un démêlé assez desagréable avec
leur pere, & elles répondirent très impertin-
nement aux reproches justement mérités qu'il
leur faisoit. Cette scene amusa beaucoup le
frere ; ce qui engagea une seconde querelle :
„ & de quoi riez-vous, Monsieur Tom ! il
„ vous sied bien de vous moquer de nous,
„ quand papa nous gronde.

„ Qu'est-il besoin que vous passiez la moitié
„ de la journée à la toilette ? Vous n'êtes ja-
„ mais prêtes, vous autres.

„ En tout cas, cela ne vous regarde point ;
„ mêlez-vous de vos affaires, & laissez-nous
„ avoir soin des nôtres. Jeune drôle comme

„ vous êtes , savez-vous le temps qu'il faut
 „ à une femme pour finir sa toilette ?

„ Jeune drôle ! en effet , vous seriez bien
 „ aisés un jour d'être à mon âge , quand vous
 „ serez devenues vieilles filles .”

Ce dialogue amusant fut poussé jusqu'au moment où on servit le dîné. Nous remon- tâmes ; chemin faisant Miss Polly me confia que sa sœur avoit demandé la chambre de M. Smith , mais qu'il l'avoit refusée , en prétextant que dans une occasion pareille on y avoit répandu de la graisse ; que cependant nous y prendrions le thé , & que je devois m'attendre à voir un homme de bon ton mis avec élégance , qui fréquente les bals & les assemblées & tient un domestique en livrée.

Nous fîmes un très-mauvais repas. Des mets mal apprêtés , le service partagé entre une servante & les jeunes Branghton , des querelles sans fin ; tout cela ne contribua pas à nous égayer , & bien moins encore à faire ressortir l'air de prétention & de fête qu'on affecta d'attacher à ce régal.

A l'issue du dîné Miss Polly me proposa de descendre *pour voir les passans*.

„ (Le jeune Branghton.) Vous aimez fu-
 „ rieusement à faire les badaudes. Ce n'est
 „ pas votre beauté pourtant qui devoit vous
 „ y engager , car des visages comme les vô-
 „ tres feroient peur aux chevaux.”

Miss

(*Miss Polly*). „ Il appartient bien à un magot
 „ comme vous de parler de beauté. Mais je vous
 „ conseille de ne pas prendre ces airs, sans
 „ quoi je dirai à Miss ce que vous savez.

(*Le jeune Branghton*). „ Je m'en moque,
 „ dites-lui tout ce qu'il vous plaira.”

Je les priai de se tranquilliser, puisque je
 ne prétendois pas savoir leurs secrets.

(*Miss Polly*). „ Ah! vous les saurez cepen-
 „ dant. Pourquoi mon frere s'avise-t-il de faire
 „ l'impertinent. L'autre soir ———

(*Le jeune Branghton*). „ Halte-là, Polly, si
 „ vous ne voulez qu'à mon tour je raconte votre
 „ dernière aventure avec M. Brown. Nous
 „ serons bientôt quittes, je vous en avertis.”

Miss Polly rougit, & pour détourner la
 conversation elle me proposa une seconde fois
 de descendre dans la boutique, en attendant
 que nous pussions entrer chez M. Smith.

(*Miss Branghton*). „ C'est ce que nous pou-
 „ vons faire de mieux, cousine; notre rue est
 „ un grand passage, & vous verrez bien du
 „ beau monde. C'est notre amusement favori,
 „ quand nous sommes parées.

(*Le jeune Branghton*). „ Elles ne feroient
 „ que cela toute la journée, si mon pere les lais-
 „ soit faire; mais ce n'est pas tout-à fait la même
 „ chose quand vous les voyez le matin en né-
 „ gligé sale & en bonnet de nuit. Alors elles
 „ restent nichées en haut dans leur chambre.

„ Quelquefois je leur envoie le jeune Brown ;
 „ cela les déconcerte horriblement ; elles cou-
 „ rent, elles se cachent, elles orient comme
 „ des folles. Pour achever ensuite la pièce,
 „ je me mets à rosser les chats ; cela fait un
 „ chorus, un vacarme de tous les diables.”

Ce beau récit donna lieu à une nouvelle dis-
 pute, qui dura jusqu'à ce que nous fûmes
 convenus que nous descendrions tous dans
 la boutique.

En passant devant la chambre de M. Smith,
 Miss Branghton eut soin de dire assez haut
 pour être entendue, qu'elle étoit surprise de
 ce qu'on tardoit tant à nous ouvrir cet appa-
 rement. Ce fut autant de peine perdue ; M.
 Smith fit la sourde oreille, & nous laissa con-
 tinuer tranquillement notre chemin.

Nous trouvâmes dans la boutique un jeune
 homme habillé de noir, appuyé contre le mur,
 les mains jointes & les yeux fixés contre terre ;
 toute son attitude annonçoit un homme mélan-
 colique, absorbé dans une profonde rêverie. Il
 se retira dès qu'il nous aperçut, & comme je
 vis que personne ne faisoit attention à lui, je
 ne pus m'empêcher de m'informer qui il étoit.

(*Miss Branghton*). „ Ce n'est qu'un pauvre
 „ poète Ecossois.

(*Miss Polly*). „ Qui meurt de saim, je pen-
 „ se ; car Dieu fait de quoi il vit.

(*Le jeune Branghton*). „ De son savoir,

„ apparemment. N'est-ce pas tout ce qu'il
 „ faut à un poëte?

(*Miss Branghton*). „ Surtout à un poëte
 „ comme celui-là, fier & gueux.

(*Le jeune Branghton*). „ Mais avec tout cela
 „ il faut bien qu'il vive & qu'il mange : d'all-
 „ leurs il n'est pas Ecoissois pour rien ; ces gens
 „ ne viennent ici que pour vivre à nos dépens.”

La situation de cet étranger excita à la
 fois ma compassion & ma curiosité ; & je té-
 moignai quelque envie de savoir d'autres détails.

J'appris alors qu'il demuroit dans la mai-
 son depuis trois mois, que dans les premiers
 temps il s'étoit mis en pension chez les Brangh-
 ton ; mais que bientôt après il s'étoit retiré de
 leur table. „ Depuis cette époque, ajouta Miss
 Polly, on ne lui a vu prendre aucune nourri-
 ture, & Dieu fait s'il a de quoi mettre sous
 la dent. Il a toujours eu un air abattu ; mais
 pendant l'espace d'un mois, il nous a paru
 plus endormi que jamais ; il a pris le deuil
 tout d'un coup sans qu'on sache pour qui ni
 à quelle occasion : nous croyons que c'est
 uniquement par goût ; car personne ne se
 met en peine de lui, & nous doutons qu'il
 ait une famille. Ce qu'il y a de plus certain,
 c'est qu'il est en arriere de trois semaines de
 loyer, & ses fonds doivent être très-bas ;
 quelques pieces de vers que nous avons trou-
 vées de temps en temps dans sa chambre, nous

font juger qu'il est poëte, ou du moins qu'il a un coup de hache."

Ils me montrèrent quelques fragmens confus, écrits sur des feuilles volantes, sans ordre ni liaison; ils portent tous l'empreinte d'une humeur mélancolique. J'y ai distingué un morceau que je crois digne d'être conservé, j'en ai pris copie & je vous le transcris ici.

„ O vie humaine ! douloureux & pénible mélange singulier de tous les maux, de toutes les vicissitudes de la nature ! Tantôt tu flattes les malheureux mortels des plus belles espérances, & tantôt tu les accables du poids cruel du désespoir. O homme ! esclave de l'orgueil, tu ressembles à un enfant capricieux, qui, sans connoître ce qui lui est utile, ne trouve du plaisir que dans les choses qu'on lui refuse, & du dégoût que dans ce qui lui est accordé.

„ O toi, dont la durée est si précaire & si courte, en bute au vice & à la folie, toujours tourmentée par l'indigence, la honte & le remords ; ô vie ! à mesure que tu avances tes pas pénibles, tu sembles offrir à la jeunesse des couronnes & des fleurs, & tu réserves à la vieillesse des herbes venimeuses ; tu ne cesses de reproduire sous des formes nouvelles les maux les plus cruels."

Ce morceau pathétique annonce un cœur en proie à la plus vive douleur. L'auteur

m'intéresse; il doit lui être arrivé de grands malheurs: mais je ne conçois pas comment il peut se résoudre à rester avec des personnes aussi insensibles & qui le méprisent, tant à cause de sa pauvreté, que par préjugé national. Il faut qu'il ait de puissans motifs pour supporter leur dureté; peut-être, hélas! est-ce la nécessité seule qui lui fait la loi. Je le plains sincèrement, & je voudrois être en état de lui donner quelque secours.

Dans cet intervalle le domestique de M. Smith vint avertir Miss Branghton qu'elle pouvoit disposer actuellement de la chambre de son maître, parce qu'il alloit partir.

Ce message gracieux n'augmenta gueres ma curiosité de faire la connoissance de M. Smith; son offre fut cependant acceptée avec empressement par les Demoiselles Branghton, & elles m'inviterent d'en profiter; je les priai de souffrir que j'allasse tenir compagnie à Madame Duval en attendant le goûter.

Je retournai donc en haut, accompagnée du jeune Branghton, qui me fit l'honneur de me présenter sa main, & je demurai avec M^{me} Duval jusqu'à ce qu'on nous appela pour prendre le thé; alors nous descendîmes tous.

Les Demoiselles Branghton étoient assises dans l'une des croisées, & M. Smith étoit appuyé nonchalamment contre celle qui étoit à l'autre extrémité de la chambre. Ils se le-

verent tous dès que nous entrâmes, & M. Smith, pour montrer qu'il étoit le maître du logis, me conduisit fort obligeamment vers un fauteuil qui étoit placé au haut bout; il ne fit attention à Mme Duval qu'après que je me fus levée pour lui céder mon siege.

M. Smith se mit peu en peine du reste de la compagnie, & s'attachant à moi seule, il entama la conversation dans un style galant qui m'étoit également nouveau & désagréable. Il est vrai que Sir Clément Willoughby m'a assez accoutumée aux complimens & aux propos doucereux; mais son langage, quoique trop recherché, est du moins celui d'un homme comme il faut, & il y auroit de l'injustice à le mettre en comparaison avec les habitans de cette maison. M. Smith veut paroître gai & spirituel; mais sa vivacité est maussade, & toutes ses manieres me déplaisent au point que si j'avois à choisir entre sa *pétulance* & la *stupidité*, je me déciderois pour celle-ci, fût-elle même aussi hébétée que Pope nous la dépeint.

M. Smith me fit mille excuses de ce qu'il avoit refusé sa chambre pour le dîner, & il ajouta qu'il n'auroit assurément pas commis cette imposition, s'il avoit eu l'honneur de me voir plutôt; qu'il se croiroit trop heureux si dans la suite je voulois bien disposer de lui. Je lui répondis que tous les appartemens de

cette maison m'étoient également indifférens, & en cela j'accusois juste.

„ A vous dire vrai, Madame, les De-
 „ moiselles Branghton n'ont fait de rien ;
 „ sans quoi ma chambre seroit très fort à leur
 „ service. Je ne demande pas mieux que
 „ d'obliger le beau sexe ; c'est-là mon fort ;
 „ mais la dernière fois que je les reçus chez
 „ moi, elles ont mis la chambre dans un état
 „ à faire peur. Or, quand on aime la pro-
 „ preté, comme moi, vous sentez bien que
 „ cela ne fait pas plaisir. Quant à vous,
 „ Madame, ce n'est pas la même chose, &
 „ je vous proteste, dût-on ruiner tous mes
 „ meubles, je ne croirai pas avoir acheté trop
 „ cher le plaisir de vous être utile, trop heu-
 „ reux encore de ce que je possède une cham-
 „ bre qui soit digne de vous recevoir !”

Je ne vous citerai plus rien de notre con-
 versation ; il suffira de vous dire que je fus
 obsédée pendant toute la soirée de cet en-
 nuyant personnage ; il eut tout le temps d'ex-
 céder ma patience ; malgré les efforts qu'il fit
 pour paroître à son avantage.

Adieu, mon cher Monsieur, je suppose que
 vous serez las d'entendre parler de ces gens-
 ci ; mais il faut bien que je vous entretienne
 d'eux, car je ne vois pas d'autre société : heu-
 reux le moment où je pourrai les quitter &
 retourner à Berry-Hill !

L E T T R E X L I I I .

Continuation de la Lettre d'EVELINA.

M. Smith est venu ce matin m'offrir un billet pour l'assemblée de Hampstead. Je l'ai remercié de son attention, mais en le priant de m'en dispenser. Il ne se rebuta point de mon refus, & il insista avec chaleur; enfin voyant que je ne pouvois me débarrasser de lui, je lui déclarai net que mon parti étoit pris, & que je n'accepterois point son billet. Une réponse aussi ferme le décontenança, & il jugea à propos de me demander mes raisons.

Tout autre que lui les auroit aisément devinées, mais comme il ne parut pas s'en douter, je crus qu'il seroit déplacé d'en venir à des explications. Il me prévint d'ailleurs: „ mais, „ en vérité, Madame, vous êtes trop modeste; je vous assure que ce billet est entièrement à votre service, & je serai très-flatté d'avoir l'honneur de danser avec vous; „ plus de façons, je vous en prie.

„ Vous vous trompez, Monsieur, lui répondis-je; je ne suis pas capable de penser que vous m'avez offert une politesse, „ sans avoir l'intention de me la faire accepter; mais il seroit inutile de vous alléguer

„ les raisons de mon refus, puisque également
 „ il ne dépend pas de vous de lever mes
 „ difficultés.”

Cette réplique sembla le mortifier un peu, & je n'en fus pas fâchée, car je ne goûtois pas trop les libertés qu'il se donnoit. Persuadé enfin que toutes ses instances étoient inutiles, il se tourna vers M^{de} Duval & la pria d'intercéder pour lui; qu'il auroit soin de se procurer un second billet pour elle-même.

„ Monsieur, lui dit-elle avec humeur; vous
 „ eussiez pu tout aussi bien me demander la
 „ première; je ne suis pas accoutumée à ces
 „ sortes de grossièretés; gardez vos billets,
 „ nous n'en avons que faire.”

Cette sortie acheva de le déconcerter; il fit quelques excuses à M^{de} Duval, en ajoutant assez adroitement, qu'il n'auroit pas manqué de s'assurer d'avance de son agrément, s'il avoit pu prévoir le refus de la jeune Demoiselle; qu'il avoit espéré, au contraire, que celle-ci l'aideroit à la persuader elle-même.

Cette justification parut suffisante à M^{de} Duval, & M. Smith, à mon grand chagrin, emporta son consentement; elle lui promit pour elle & pour moi que nous le suivrions à Hampstead dès qu'il voudroit.

M. Smith, fier de ce succès, s'approcha de moi, pour me demander d'un air triomphant, si je comptois encore persister dans mon re-

fus? Je ne lui répondis rien; & il se retira. Il a entièrement réussi à captiver les bonnes grâces de M^{me} Duval, & elle dit, lorsqu'il fut parti, que c'étoit le plus aimable jeune homme qu'elle eût vu en Angleterre. J'ai saisi la première occasion pour essayer de prier M^{me} Duval avec toute la modération possible de me dispenser de cette partie. Je lui ai représenté de mon mieux combien il seroit indécent que j'acceptasse un cadeau de la part d'un jeune homme que je ne connois point; elle s'est moquée de mes scrupules, en m'appelant une sott^e petite campagnarde, qui a grand besoin d'apprendre l'usage du monde.

Le bal aura lieu la semaine prochaine. Je suis persuadée qu'il ne convient pas que j'y aille, & par cette raison je ferai tout ce qui dépendra de moi pour esquiver cette invitation. Miss Branghton pourroit m'être utile dans cette occasion, elle a des vues sur M. Smith, & elle désapprouvera vraisemblablement qu'il m'ait choisie pour sa moitié, de sorte qu'elle m'accordera volontiers ses bons offices

11 Juillet.

Oh! mon cher Monsieur, j'ai eu une frayeur mortelle, & en même temps un grand sujet de joie; j'ai sauvé un homme, qui sans moi étoit perdu.

M^{me} Duval m'annonça ce matin qu'elle se

proposoit d'inviter pour demain la famille Branghton, & ne jugeant pas à propos de se lever encore (elle passe ordinairement la matinée au lit) elle me chargea de ce message. M. Dubois qui arriva dans le même moment, m'accompagna.

Je trouvai M. Branghton dans sa boutique; il me dit que ses enfans étoient partis, mais qu'ils rentreroient incessamment: il me pria de prendre la peine de monter pour les attendre. C'est ce que je fis, pendant que M. Dubois resta en bas. J'entrai dans la chambre où nous avions dîné la veille, & par un hasard des plus singuliers je me plaçai le visage tourné contre l'escalier.

Dans moins d'un quart d'heure je vis passer l'Ecoffois dont je vous ai parlé dans ma dernière; il avoit les yeux égarés, & sa démarche étoit incertaine. En tournant le coin de l'escalier, qui est fort étroit, le pied lui glissa, & il tomba: dans le mouvement qu'il fit pour se relever, j'apperçus distinctement le bout d'un pistolet qui sortoit de sa poche.

Je fus saisie au-delà de toute expression; ce que j'avois entendu de la situation misérable de ce jeune homme me fit craindre qu'il ne méditât un mauvais coup; frappée de cette idée, les forces me manquèrent, je demurai immobile, incapable d'agir, glacée d'effroi.

L'étranger continua son chemin, & je le perdis bientôt de vue. Je tremblois comme une feuille; mais la réflexion que je pourrois peut-être prévenir un malheur, me rendit mes esprits, & je me remis, soutenue par l'espérance de sauver cet infortuné.

Je résolus d'abord de courir vers M. Branghton; mais tout pouvoit dépendre d'un seul instant. Je ne pris donc conseil que de mes craintes, & je montai au troisième étage.

Arrivée au haut de l'escalier, je m'arrêtai; la porte de la chambre étoit entr'ouverte, & je pus distinguer ce qui s'y passoit.

J'aperçus un pistolet qui étoit posé sur la table; l'étranger en tira un second de sa poche; il sortit quelque chose d'un petit sac de cuir; après quoi il prit un pistolet dans chaque main, se jeta à genoux & s'écria; „ pardonnez, ô mon Dieu!”

Dans ce moment mes forces & mon courage me revinrent comme par inspiration; je me précipitai dans la chambre, & je n'eus pas plutôt saisi son bras, qu'accablée de frayeur je tombai moi-même sans connoissance. Je ne fus pas longtemps à me remettre; cet infortuné étoit devant moi, & me regardoit d'un œil à la fois farouche & attendri. Je me relevai: les pistolets étoient sur le plancher. J'aurois voulu les ôter, mais j'étois trop foible pour m'y hasarder. L'homme étoit immobile

comme une statue , & sans proférer une parole il me fixa avec des yeux toujours également égarés. J'étois appuyée d'une main sur la table , & dans cette position nous passâmes plusieurs minutes.

Enfin ne sachant quel parti prendre, j'allois sortir. Il me laissa passer, & demeura toujours dans une attitude qui marquoit le dernier degré du désespoir.

Un mouvement de piété me fit revenir sur mes pas , & poussée par un sentiment que je n'eus pas la force de réprimer, je me déterminai à emporter les pistolets; mais le malheureux pour qui je m'exposois, me prévint & s'empara de nouveau des armes que je voulois lui arracher.

Jé ne savois plus ce que je faisois, mais par un heureux instinct je lui retins les bras, & je lui dis: „ Monsieur, ayez compassion de „ vous-même!”

A ces mots il laissa tomber les pistolets, & en joignant les mains il s'écria avec ferveur: „ Ô „ mon Dieu, est-ce un ange que tu m'envoies?

Encouragée par ces mots, j'essayai encore une fois de m'emparer de ses armes; mais ce furieux m'en empêcha, & s'écria: „ que pré- „ tendez-vous faire!

„ Vous réveiller,” repris-je avec une intrépidité que j'aurois de la peine à retrouver, „ vous ramener à la raison, vous sauver du précipice.”

Je pris les pistolets; l'homme ne dit pas un mot, il ne chercha pas non plus à me retenir; je me glissai hors de la chambre, & je descendis avant qu'il eût le temps de revenir de son extase.

De retour dans la chambre d'où j'avois observé le commencement de cette scène effrayante, je n'eus rien de plus pressé que de me jeter sur une chaise, pour m'y abandonner aux sentimens douloureux dont j'étois accablée; un ruisseau de larmes me soulagea fort à propos.

Je demeurai dans cette situation pour rêver à l'aventure dont je venois d'être témoin; le premier objet que je vis en levant les yeux, fut le malheureux jeune homme qui m'avoit causé tant d'allarmes; il se tenoit appuyé contre la porte, ses yeux égarés fixés sur moi.

Je voulus m'avancer vers lui, mais je n'eus pas la force de quitter mon siège. Alors il me dit d'une voix tremblante: „ qui que vous „ foyez, tirez-moi, je vous supplie, de l'in- „ certitude où je me trouve; ce qui vient „ de m'arriver, est-ce un songe?”

Je n'eus pas la présence d'esprit de répondre à cette question, qui me faisoit par le ton singulier & en même temps solennel dont elle fut prononcée: mais comme je remarquai que l'étranger cherchoit des yeux les pistolets, & qu'il faisoit mine de vouloir s'en rendre maître, je fus la première à les relever, & je lui criai: „ arrêtez! au nom du ciel.

„ Mes yeux ne me trompent-ils pas ? re-
„ prit-il ; suis-je bien au monde ? & vous-
„ même êtes-vous ? ”

Il fit quelques pas vers moi ; je me retirai
à mesure , en tenant toujours les pistolets :
„ non , lui dis-je , vous ne les aurez pas ; vous
„ ne les obtiendrez jamais de mes mains.

„ Et dans quelle vue prétendez-vous me les
„ retenir ?

„ Pour vous laisser le temps de réfléchir ,
„ pour vous sauver d'un malheur éternel.

„ Vous me surprenez ” , reprit-il , les yeux
& les mains levés vers le ciel : „ vous me
„ surprenez très-fort. ”

En disant ces mots il parut plongé dans la
plus profonde rêverie. Le bruit qui se fit
entendre au bas de l'escalier , annonça l'arri-
vée des Branghton : aussi-tôt cet infortuné se
réveilla comme en sursaut ; il s'approcha de
moi , mit un genou en terre , saisit ma robe
qu'il pressa de ses lèvres , & vola prompte-
ment hors de la chambre.

Une aventure aussi extraordinaire & aussi
touchante fit sur moi la plus forte impression ;
j'étois épuisée au point que je tombai évanouïe
avant que les Branghton fussent entrés.

Ma vue devoit les effrayer ; j'étois éten-
due par terre , les pistolets à côté de moi ; ce
coup d'œil sembloit leur annoncer une cata-
strophe tragique.

Je repris insensiblement mes esprits, graces aux cris, plutôt qu'aux soins qu'ils me donnerent; ils me supposoient morte, & personne ne pensoit à m'apporter du secours.

J'étois à peine un peu revenue, qu'ils m'éourdirent d'un torrent de questions; ils crioiént tous à pleine tête. Je satisfis leur curiosité aussi bien que je pus, & mon récit les remplit d'effroi; mais, comme je n'étois gueres en état de parler longtemps, je demandai une chaise à porteurs pour retourner au plus vite chez moi.

Avant que de quitter la maison, je leur recommandai instamment de veiller de près leur malheureux locataire, & d'écarter surtout soigneusement tout ce qui pourroit servir à exécuter le coup funeste qu'il méditoit.

M. Dubois parut fort en peine de mon indisposition; il suivit ma chaise, & me reconduisit chez Mme Duval.

Le sort de cet infortuné absorbe actuellement toute mon attention. Si malheureusement il persiste dans l'horrible dessein qu'il a formé, on l'en empêchera difficilement. Que ne puis-je approfondir la nature des maux auxquels il est livré! que ne puis-je apporter quelque soulagement à ses souffrances! Je suis sûre, Monsieur, que vous lui accorderez votre compassion. Que n'êtes-vous ici, vous trouveriez peut-être le moyen de le faire
re-

fevenir de l'erreur qui l'aveugle , & de verser dans son ame affligée un rayon de paix & de consolation.

L E T T R E X L I V .

Suite de la Lettre d'EVELINA.

Holborn , 13 Juin.

Hier les Branghton ont tous dîné ici. La conversation roula en grande partie sur l'aventure que je vous ai rapportée. M. Branghton exprima ses sentimens à l'égard du malheureux qui en fut l'objet, dans des termes qui méritent d'être cités. Voici sa harangue mot à mot; vous la trouverez marquée au coin de l'humanité la plus désintéressée:

„ Ma première idée, dit-il, étoit de mettre incessamment mon locataire à la porte, car si malheureusement il s'avisoit de se tuer dans ma maison, il m'en résulteroit un embarras infini. D'un autre côté, si je le laisse aller, je risque de perdre ce qu'il me doit; au lieu que s'il meurt dans ma maison, j'ai un droit exclusif sur sa succession, & j'aurai du moins de quoi me payer. J'avois déjà pensé précédemment de l'envoyer en prison; mais qu'y aurois-je gagné? Il ne fait rien faire, & le peu de travail auquel on pourroit l'employer,

II Partie.

F

„ n'auroit pas de quoi acquitter ma prétention. J'ai donc cru devoir recourir à la voie de la douceur, & je lui ai déclaré positivement l'autre jour qu'il me falloit mon argent sur l'heure. Il me renvoya à la semaine prochaine; mais je lui ai donné à entendre que je n'étois pas homme à me laisser leurrer. Alors il me remit une bague qui, j'en suis sûr, vaut dix guinées entre freres; il me dit que pour tout au monde il ne voudroit pas s'en défaire; mais je me moque de ces balivernes, & je compte bien garder le bijou, jusqu'à ce que je sois satisfait. Qui fait d'ailleurs, ajouta la cadette des Branghton, comment cette bague lui est venue? Sans doute, mais n'importe, je pourrai toujours légitimer ma propriété."

Quels principes! mon cher Monsieur; quelle façon de penser! & je dois vivre avec ces gens-là! Mais écoutez la suite, s'il vous plaît.

M. Branghton le fils n'oublia pas d'ajouter son avis: „ je lui promets bien, dit-il, qu'à la première occasion je lui ferai boire un affront des plus sanglans; ha! si j'avois sçu que cet homme n'étoit qu'un gueux, comme je lui aurois rabattu les grands airs qu'il s'est donnés en arrivant!

„ Et quels airs,” demanda M^{me} Duval?

„ Vous n'avez pas d'idée, ma tante, des querelles que j'ai eues avec lui. Un jour entr'autres je lui dis, je ne me rappelle

„ plus à quel propos, que peut-être il n'a-
„ voit jamais eu ci-devant une aussi bonne
„ table que la nôtre. A cette seule parole
„ voilà-t-il pas qu'il se met dans une colère
„ de possédé; heureusement je n'y fis pas
„ grande attention: mais à l'avenir je saurai
„ bien l'obliger à filer plus doux.”

„ Oui, reprit Miss Polly, mais il a bien
„ changé depuis quelques jours; il ne se sau-
„ ve plus, il ne se cache plus; il est d'une hon-
„ nêteté charmante: on le voit toujours dans la
„ boutique, il monte & descend à tout moment,
„ il guette tous ceux qui entrent chez nous.

„ Vous voyez bien ce qu'il cherche, répon-
„ dit M. Branghton; c'est à Miss qu'il en veut.

„ Ah! parbleu, ajouta le fils, cela seroit
„ plaisant, s'il étoit devenu amoureux de ma
„ cousine.

„ Fi donc! repartit Miss Branghton; la
„ conquête d'un mendiant, j'en aurois honte
„ pour elle.”

Tel fut cet entretien, auquel je n'ai pas
pris grande part, comme vous voyez. L'arrivée de M. Smith donna une tournure
différente à la conversation. Miss Branghton me pria d'observer avec quel air dégagé
M. Smith se présentoit, & elle me demanda
si je ne lui trouvois pas la mine d'un homme
de distinction?

Il jugea à propos de nous interrompre:

„ venez, Mesdemoiselles, que je vous sépare; je ne souffre nulle part deux femmes l'une à côté de l'autre.” Et en même temps il fit passer poliment Miss Branghton sur une autre chaise, & il s'assit entre elle & moi.

(*M. Smith.*) „ N'est-il pas vrai, Mesdames, que vous voilà mieux placées que tantôt, & ne trouvez-vous pas que mon arrangement est très-bien imaginé ?

(*Miss Branghton.*) „ Je n'y ai rien à redire, pourvu que ma cousine en soit contente.

(*M. Smith.*) „ Oh! je me pique toujours d'étudier le goût du sexe, — c'est le premier de mes soins. Et d'ailleurs pouvois-je être de trop ici ? deux femmes, qu'auroient-elles à se dire ?

(*Le jeune Branghton.*) „ A se dire ? parbleu ! vous n'y pensez pas, comme si les femmes pouvoient manquer de matière à jaser. En avez-vous jamais vu qui soient chiches de paroles ?

(*M. Smith.*) „ Point de ces sorties, Monsieur Tom, en ma présence ; vous savez que je ne les aime pas, & que je suis le champion du sexe.”

Miss Branghton m'ayant offert ensuite quelques gâteaux, ce galant-homme s'avisa de me dire qu'à ma place il n'accepteroit jamais rien des mains d'une femme.

Je lui en demandai la raison.

„ Parce que je craindrois, dit-il, d'être empoisonnée par quelque rivale de ma beauté.

„ Je croyois, Monsieur, que vous n'aimiez pas les forties ?

„ Vous avez raison, Madame ; ce mot m'est échappé malgré moi : on ne réfléchit pas toujours à ce qu'on dit.”

Après cela on se jeta sur les endroits publics & sur les spectacles. Le jeune Branghton me demanda si j'avois vu la salle de *George* à Hampstead ?

Je lui répondis que je n'en avois jamais entendu parler.

(*Le jeune Branghton*). „ Tant mieux, Mifs, c'est un plaisir de plus qui vous attend, & je vous promets que vous en aurez. Nous irons voir cela un de ces dimanches, & moi je prétends régaler, mais c'est à condition que mes sœurs ne vous préviennent sur rien ; je veux vous menager une surprise, & puisque c'est moi qui paye, je crois qu'il m'est permis aussi de faire les conditions.

(*M. Smith*). „ Mais y pensez-vous, Monsieur Tom ? Voudriez-vous conduire Mademoiselle dans un endroit qui n'est fait que pour les gens du peuple ? Si c'étoit encore chez Don Saltero à Chelsea, passe pour cela. Connoissez-vous, Mifs, ce spectacle ? Non, Monsieur.

(*M. Smith*). „ J'aurai donc le plaisir de vous y accompagner ; vous y trouverez du

„ beau monde, j'en suis sûr; sans quoi je me
 „ garderois bien de vous proposer la partie.

(*M. Branghton pere.*) „ Avez-vous vu,
 „ cousine, les jets d'eau de Sadler?

„ Non, Monsieur,

(*M. Branghton.*) „ Vous n'avez donc rien vu?

(*Le jeune Branghton.*) „ Et que dites-vous
 „ de la Tour de Londres?

„ Je ne l'ai jamais vue.

(*Le jeune Branghton.*) „ Comment, jour
 „ de Dieu! vous n'avez pas vu la Tour? —

„ vous n'y êtes jamais montée?

„ Non, assurément pas.

(*Le jeune Branghton.*) „ Eh bien! il va
 „ loit tout autant ne pas venir à Londres.

(*Miss Polly.*) „ Vous n'avez donc peut-être
 „ pas été non plus au dôme de l'église de
 „ St. Paul?

„ Tout aussi peu.

(*M. Smith.*) „ Mais du moins, j'espère, au
 „ Vaux-hall & à Marybone?

„ Non plus, Monsieur.

(*M. Smith.*) „ Non! Dieu me pardonne,
 „ vous me surprenez. Le Vaux-hall est le
 „ premier de tous les plaisirs; je ne connois
 „ rien qui y soit comparable. Il faut que vous
 „ ayez vécu dans une singulière société à
 „ Londres. N'avoir pas vu le Vaux-hall, c'est
 „ n'avoir rien vu de la ville. En attendant

„ c'est à nous à vous venger, & à prendre
 „ meilleur soin de vos amusemens.”

Pendant le cours de ce *catéchisme*, on nomma encore plusieurs autres spectacles dont je n'ai pas retenu les noms; mais je répondois à chaque question par une négative, & mon ignorance désespéra beaucoup ces Messieurs.

„ Ah ça,” reprit M. Smith, quand on eut desservi le thé, „ commençons par montrer à
 „ Mademoiselle la différence qu'il y a de vivre avec des gens qui aiment à se divertir.
 „ Vive la joie! Où irons-nous, par exemple, ce soir? Quant à moi, je proposerois le
 „ théâtre de Foote, mais c'est aux Dames à
 „ choisir. Je n'ai d'autre volonté que la leur.

(*Miss Branghton.*) „ Il faut convenir que M. Smith est toujours d'une humeur charmante.

(*M. Smith.*) „ Eh! sans doute, j'aime à être de bonne humeur & rien ne m'en empêche; je suis sans soucis, sans femme! —
 „ ha, ha, ha, excusez, Mesdemoiselles, cette idée me fait rire.”

Personne n'ayant envie de contredire le projet de M. Smith, ni de répondre à sa famille, nous allâmes à Haymarket, où je vis représenter *la Pupille & le Commissaire*, qui me divertirent beaucoup.

Au sortir du spectacle tout le monde est venu souper ici.

L E T T R E XLV.

Suite de la Lettre précédente.

JE fus encore députée hier matin chez M. Branghton, conjointement avec M. Dubois; nous étions chargés de lier une partie pour la soirée; M^{me} Duval n'avoit pas trouvé à sortir la veille, & elle en a eu des vapeurs.

J'appergus en entrant dans la boutique mon malheureux Ecoffois assis dans un coin, un livre à la main. Il me reconnut d'abord, car je le vis changer de visage.

Je fis ma commission à M. Branghton, qui me répondit que M^{is}s Polly étoit dans la chambre d'en haut, mais que ses frere & sœur étoient partis. Je montai pour les attendre.

M^{is}s Polly étoit seule avec M. Brown; je fus un peu confuse de troubler ce tête à tête; ma présence ne parut cependant pas les gêner beaucoup. Les douceurs & les caresses de M. Brown n'étoient pas celles d'un amant discret & délicat, & sa maitresse n'avoit pas l'air de vouloir le tenir en respect. Je crus que j'étois ici un témoin superflu, & je leur dis que je descendrois pour voir si M^{is}s Branghton étoit revenue: ils n'eurent pas honte de me laisser aller.

Je retournai à la boutique & j'y retrouvai

l'étranger ; il avoit la tête penchée sur son livre , mais j'observai très-distinctement que ses yeux étoient fixés sur moi.

M. Dubois fit de son mieux pour nous entretenir dans son jargon Anglois jusqu'à l'arrivée des jeunes Branghton : ils parurent enfin.

„ Ciel ! que je suis fatiguée , ” s'écria la Demoiselle en entrant , & aussitôt elle s'empara de la chaise dont je venois de me lever pour la recevoir. M. Branghton fils , qui apparemment étoit aussi fort fatigué , fit la même politesse à M. Dubois : deux chaises & trois tabourets composoient tout l'ameublement de la boutique , & il n'en resta pas pour moi. M. Branghton ne jugeant pas à propos de se déranger , invita l'étranger de se lever , & lui cria : „ allons , Monsieur Macartney , prétez-nous votre tabouret.”

Choquée de cette grossièreté , je declinai le siege qui me fut présenté , & je priai Miss Branghton de partager le sien avec moi , puisque de cette façon nous ne dérangerions personne.

(*Le jeune Branghton.*) „ Hé ! voilà bien des complimens ; cet homme n'a-t-il pas eu tout le temps de se reposer.

(*Miss Branghton.*) „ Et s'il ne l'avoit pas eu , il lui reste une chaise là-haut dans sa chambre , & la boutique est à nous , je pense.”

J'étois indignée & je crus venger en quel-

que façon l'injure qu'on faisoit à M. Macartney, en lui rendant la chaise qu'il venoit de quitter. Je le remerciai de son attention, en l'assurant que je préférois de me tenir debout. Il n'osa plus se rasseoir, & il me salua respectueusement, avec la mine d'un homme qui n'est pas accoutumé à recevoir un traitement aussi honnête.

Je vis bientôt que cette légère marque de politesse de ma part envers cet infortuné devint un objet de risée pour les Branghton, & qu'à l'exception de M. Dubois tout le monde s'en moquoit. Ainsi, pour couper court, je priai qu'on fit réponse au message de Madame Duval, puisque j'étois pressée.

(*M. Branghton.*) „ Allons, Tom; — allons, Bidy; où avez vous envie d'aller ce soir? Votre tante & la cousine ont besoin de se divertir, comme vous voyez.

(*Miss Branghton.*) „ Eh bien! papa, ne pourrions-nous pas aller chez Don Saltero? M. Smith aime ce spectacle, & peut-être nous y accompagnera.

(*Le jeune Branghton.*) „ Il vaudroit mieux, selon moi; aller au théâtre de Hampstead.

(*Miss Branghton.*) „ Fi donc! je n'en veux pas.

(*Le jeune Branghton.*) „ Eh bien! vous vous en passerez: — personne ne vous presse d'être des nôtres; nous n'en ferons que mieux sans vous.”

Dans ce moment M. Smith revint au logis, & il alloit traverser la boutique sans s'arrêter, lorsqu'il m'y remarqua par hazard, & ne tarda pas à me complimenter & à me demander gracieusement des nouvelles de ma fanté, en protestant que s'il avoit pu se douter de ma visite, il auroit hâté son retour. Il fut singulièrement choqué de me voir debout, & il m'approcha au plus vite le siege que j'avois déjà refusé.

M. Branghton lui dit qu'il arrivoit à point nommé, puisque Tom disputoit avec sa sœur sur une partie qu'on devoit arranger pour le soir: qu'il s'agissoit seulement de savoir où nous irions.

(*M. Smith.*) „ Fi donc! Monsieur Tom,
 „ disputer avec une femme; cela n'est pas
 „ dans l'ordre. Quant a moi j'irai partout où
 „ ces Dames voudront, pourvu que Made-
 „ moiselle soit de la partie: (c'étoit de moi
 „ qu'il prétendoit parler.) Choisissez, Miss,
 „ je vous suivrai partout; mais pas à l'église
 „ pourtant, s'il vous plaît, car les sermons
 „ me font peur.

(*Miss Branghton.*) „ Mon idée étoit que
 „ nous allassions chez Saltero; n'êtes-vous
 „ pas du même avis?

(*M. Smith.*) „ Vous savez bien, Miss Bid-
 „ dy, que je me remettrai volontiers au choix
 „ des Dames, & je n'ai point de volonté à

„ moi ; mais il me semble pourtant qu'il fe-
 „ roit trop chaud aujourd'hui au café de
 „ Saltero : cependant décidez , Mesdames ;
 „ j'attends vos ordres.”

C'est un tic assez singulier que j'ai remarqué à cet homme : il prétend toujours se soumettre à l'avis de tout le monde , & il ne manque jamais de désapprouver celui qu'il n'a pas proposé : cela ne l'empêche pas de passer chez les Branghton pour un homme parfaitement bien élevé.

(*M. Branghton.*) „ Il n'y a qu'à aller aux
 „ voix & chacun dira alors son sentiment.
 „ Ah çà ! Biddy, dites à votre sœur qu'elle
 „ descende.

(*Miss Branghton.*) „ Vous pourriez aussi
 „ bien charger Tom de cette commission ;
 „ c'est toujours moi que vous choisissez pour
 „ faire des messages.” Il s'en suivit une dispute entre le jeune Branghton & sa sœur, dans laquelle celle-ci fut obligée de céder.

M. Brown & Miss Polly ayant jugé à propos de paroitre, cette dernière se plaignit beaucoup de ce qu'on la dérangeoit pour si peu de chose, qu'on auroit mieux fait de la laisser tranquille.

(*M. Smith.*) „ Allons aux voix, Mesdames,
 „ & c'est à vous, Miss, à commencer.” Ladessus il me demanda ce que je préférois, & il me dit en même temps à l'oreille que je

pouvois être sûre que mon choix seroit le sien, soit qu'il fût de son goût, ou non.

Je m'excusai & je lui fis sentir que n'ayant aucune idée des spectacles de Londres, il étoit juste que j'attendisse le sentiment de ceux qui les connoissoient mieux que moi. On eut de la peine à adopter cette réflexion; on recueillit cependant les voix. Miss Branghton se décida pour le café de Saltero; sa sœur, son frere & M. Brown pour des spectacles obscurs que je n'ai jamais entendu nommer; M. Branghton pere pour les jets d'eau de Sadler & M. Smith pour le Vaux-hall. Après que tout le monde eut prononcé. M. Smith me demanda ma voix, qui devoit être décisive. Comme M. Macartney n'étoit entré pour rien dans cette délibération, je résolus de lui faire politesse & de lui prouver que j'étois d'une meilleure trempe que le reste de cette société; je remarquai pour cette raison que les suffrages n'étoient pas complets.

M. Branghton eut la brutalité de me répondre qu'il ne voyoit pas lequel pouvoit nous manquer, à moins que je n'eusse envie de prendre celui du chat.

„ Non, Monsieur, répliquai-je; c'est ce „ lui de M. Macartney que je souhaite, s'il „ veut bien consentir à être des nôtres.”

Ils partirent tous d'un éclat de rire immodéré, & moi j'étois si indignée de cette con-

dtité révoltante, que je dis à M. Dubois que s'il ne vouloit pas me suivre, j'appellerois une voiture pour me retirer seule.

M. Dubois consentit d'abord à m'accompagner, malgré les efforts que M. Smith fit pour me retenir jusqu'à ce que la partie du soir fût arrangée.

Je lui répondis que je n'y étois pas intéressée, puisque je comptois rester chez moi; que d'ailleurs je priois M. Branghton de faire rendre réponse à Mme Duval quand il le jugeroit à propos. Après quoi je sortis de la boutique.

Cette entrevue a achevé de me dégoûter des Branghton; j'éviterai leur société autant que possible; mais je saisirai toutes les occasions pour distinguer l'infortuné Macartney. J'ai été fort contente de M. Dubois, qui témoigna ouvertement son mécontentement de la conduite indécente de ces gens.

Nous n'étions pas à dix pas de la maison, que M. Smith vint nous joindre pour me faire ses excuses, en protestant que tout ce qui s'étoit passé n'étoit qu'une *plaisanterie*, dont je ne devois pas être offensée; que si je croyois avoir à me plaindre des Branghton, il se chargeroit de ma satisfaction. Je le priai de ne pas s'en mettre en peine; mais je ne pus l'empêcher de me reconduire chez Madame Duval.

Elle fut très-fâchée du mauvais succès de notre négociation : un messager des Branghton nous apprit peu après, qu'on s'étoit déterminé pour l'endroit qu'on appelle le *White-Conduit* ; je voulus être dispensée de la partie ; mais il fallut en être malgré moi.

Je prévoyois que je passerois une soirée désagréable, & mon attente ne fut que trop remplie. Je tombai dans une foule de gens bruyans & mal-élevés, en un mot au milieu de la lie du peuple ; jugez combien je fus à mon aise ! Malheureusement les personnes de ma société y sembloient être parfaitement à leur place.

L E T T R E X L V I.

Continuation de la Lettre d'EVELINA.

Holborn, 17 Juin.

Monsieur Smith réussit hier à lier une partie pour le Vaux-hall. Madame Duxal, M. Dubois, les Branghton, M. Brown en étoient, & moi aussi ; car, malgré tous mes efforts, il faut que j'en passe par tout, ce qu'il veut.

Il fut convenu que nous partirions à huit heures en barque. Une course sur la Tamise étoit une nouveauté pour moi ; j'avoue que je fis le trajet avec un vrai plaisir.

Le jardin du Vaux-hall est beau, mais trop régulier; j'y voudrois moins d'allées tirées au cordeau, moins d'uniformité. L'illumination, & la société brillante qui s'assemble en cercle près de l'orchestre, offrent un coup d'œil admirable, & si j'avois été en meilleure compagnie, je crois que je me serois plu beaucoup dans cet endroit. Nous y avons une assez bonne musique, & entr'autres un concert de hautbois, qui fut supérieurement bien exécuté; cet instrument est d'un grand effet en plein air.

M. Smith s'attacha encore à me faire faire cour avec autant d'affiduité que de hardiesse; ~~En excédant bientôt~~ & je m'en tins au seul M. Dubois; il est honnête & respectueux, & depuis que j'ai quitté Howard-Grove, je n'ai pas fait la connoissance de personne de son sexe qui le vaille. Il parle à la vérité un Anglois à écorcher les oreilles, mais tant bien que mal il se fait comprendre; je suis trop timide pour risquer de parler le François, que je fais peu d'aillieurs. Au reste, je retire un double avantage de mes conversations avec M. Dubois; je me débarrasse par-là des autres personnages de cette société, & en même temps je fais plaisir à M^{me} Duval.

Nous étions à nous promener dans le voisinage de l'orchestre, quand j'entendis sonner une cloche; je ne connoissois pas ce signal

&

& M. Smith pour me l'expliquer, me fit courir à perte d'haleine jusqu'au bout du jardin : là il me fit entendre qu'on alloit faire jouer les eaux ; nous arrivâmes encore à temps pour jouir de ce spectacle , qui méritoit effectivement d'être vu. Ensuite on me fit faire quelques tours dans le jardin , où tous les objets m'étoient nouveaux ; mon ignorance & mes méprises amusèrent infiniment ceux qui étoient de notre partie.

Le soupé fut servi dans une des premières loges , & nous nous mîmes à table vers dix heures : on trouva beaucoup à redire à chaque plat , & cependant on les vuida jusqu'au dernier morceau. La conversation roula pendant le repas sur la cherté des vivres , & sur les profits que l'hôte pouvoit faire sur notre dépense. Après qu'on nous eut apporté du vin & du cidre , M. Smith s'écria : „ ah ça ,
 „ donnons-nous-en au cœur-joie : il en est
 „ temps ou jamais. Comment trouvez-vous ,
 „ Miss , notre Vaux-hall ?

(*Le jeune Branghton.*) „ Comment elle le
 „ trouve ! Admirable , je pense ; où voulez-
 „ vous qu'elle ait jamais vu un endroit comme
 „ celui-ci ?

(*Miss Branghton.*) „ Quant à moi , je m'y
 „ plais , parce qu'on y est en belle société.

(*M. Branghton.*) „ Convenez , Miss , que
 „ cette soirée est une fête pour vous ; je juge

II Partie.

G

„ que de longtemps vous ne vous êtes pas
„ divertie comme aujourd'hui.”

Je tâchai de leur marquer mon contentement : mais apparemment mes éloges ne leur parurent pas assez exaltés ; ils avoient l'air du moins d'en attendre davantage.

Le jeune Branghton ajouta à cette dissertation , que pour goûter véritablement le Vauxhall , il falloit y être à la clôture : „ cela fait ,
„ continua-t-il , une foirée délicieuse ! un
„ désordre , une confusion de monde , un
„ tintamarre ; ici des lampions brisés ; là des
„ femmes qui courent pêle-mêle : — oh !
„ sur ma foi , je ne manquerois pas la der-
„ niere foirée pour bien de l'argent.”

On demanda enfin le compte de la dépense , & nous nous levâmes. Les Demoiselles Branghton proposerent de prendre l'air pendant que les hommes régleroient l'écot. Madame Duval ne voulût point s'exposer dans la foule sans cavalier , & je refusai également.

„ Sans doute par la même raison ,” reprit Miss Polly , en jetant un regard significatif sur M. Smith.

Ce fut uniquement pour ne pas flatter la vanité de ce dernier , que je demandai à Madame Duval la permission de la quitter pour un instant : elle me l'accorda sans peine , & nous convînmes que nous la rejoindrions dans la salle.

Je fus d'avis de nous y rendre d'abord ; mais les Demoiselles furent d'avis qu'il falloit auparavant nous *divertir* encore un peu : avec cela elles parloient si haut & rioient avec si peu de ménagement, qu'elles attirèrent tous les regards sur nous.

„ Il faudroit, reprit l'aînée, que nous fassions un tour dans les allées sombres.

„ L'idée est bien trouvée, ajouta sa sœur ; nous nous y cacherons, & M. Brown croira que nous sommes égarées.”

Je leur fis sentir tout l'incongruité de ce projet, qui d'ailleurs nous exposoit à ne pas retrouver notre coteris du reste de la soirée : mes représentations furent inutiles & Miss Branghton me fit même entendre que je serois apparemment mal à mon aise sans cavalier. Cette ineptie ne me parut pas digne de réponse ; je me laissai entraîner machinalement malgré moi, & nous nous engageâmes assez avant dans une longue allée foiblement éclairée. Nous étions presque arrivées au bout, quand nous fûmes accostées par une troupe de jeunes-gens ; leur démarche, leurs cris, & leurs éclats de rire nous annoncèrent qu'ils étoient pris de vin ; ils nous entourèrent de manière que nous ne pûmes ni avancer ni reculer. Les Demoiselles Branghton poussèrent des cris, & j'étois excessivement effrayée ; mais ces Messieurs se moquèrent de notre

peur: l'un deux s'avisa de me prendre rudement par le bras, en me disant que j'étois une jolie petite créature.

J'eus le bonheur de me dégager d'entre ses mains, & je me sauvai en grande hâte pour rejoindre la compagnie que j'avois eu. l'imprudencé de quitter; mais avant que je pusse atteindre mon but, je fus arrêtée par une autre troupe d'hommes, dont l'un me coupa le chemin, en s'écriant: „ où courez-vous si vite, ma belle?" Un autre me retint par la main.

Effrayée & hors d'haleine, j'eus à peine la force d'articuler quelques paroles: „ au nom du ciel, Messieurs, m'écriai-je, laissez-moi passer."

A ces mots l'un d'eux s'approcha brusquement de moi, en disant d'un ton de surprise: „ ciel! quelle voix ai-je entendu-là?"

„ Celle d'une de nos plus jolies actrices, répondit un autre.

„ Non, repris-je, je ne suis point actrice; de grace! laissez-moi.

„ Par tout ce qu'il y a de sacré," continua le précédent, que je reconnus pour Sir Clément Willoughby: „ c'est elle-même.

„ Oui, Sir Willoughby, repliquai-je; laissez-moi, je vous en prie; je meurs de frayeur.

„ Messieurs," s'écria-t-il, en écartant ceux

qui me retenoient : „ laissez cette Dame, je „ la réclame.

„ Aha, ” répondirent-ils, en jetant de grands éclats de rire : „ Willoughby est un prince fortuné.” L'un d'eux s'emporta beaucoup, en jurant que je lui appartenais par droit de conquête, & qu'il soutiendrait ses titres.

Sir Clément les assura qu'ils se méprennent grossièrement, & promit de leur expliquer l'énigme une autre fois. Je lui donnai le bras & nous nous en allâmes au milieu des acclamations de ses compagnons.

Dès que nous les eûmes perdu de vue, Sir Clément n'eut rien de plus pressé que de demander de mes nouvelles : „ quel hasard, me „ dit-il, ma très-chère vie, quelle étrange „ révolution vous amène dans ces lieux-ci ?”

Honteuse & humiliée de ma situation, je gardai le silence. Ses questions réitérées me mirent cependant dans la nécessité de répondre, & je lui dis en bégayant : „ j'ai perdu, „ je ne fais comment, ma coterie.”

Il me pressa la main, en ajoutant d'un ton de voix passionné : „ ô ! que ne t'ai-je ren- „ contrée plutôt !”

Choqué d'une licence à laquelle je m'attendais si peu, je m'arrachai de ses mains : „ Est-ce-là, Monsieur, la protection que „ vous m'accordez ?”

Alors je remarquai ce que mon trouble

m'avoit empêché d'observer plutôt; il m'avoit fait passer dans une autre allée aussi sombre que la première: „ grand Dieu! m'écriai-je, où suis-je? quel chemin prenez-vous?

„ Un chemin, où nous n'avons point de témoins à craindre.”

Indignée de ce propos, je refusai de le suivre davantage.

„ Et pourquoi pas, mon ange?” reprit-il.

Je palpai de colère & le repoussai avec effort: „ osez-vous me traiter avec une telle insolence!

„ Insolence! répéta-t-il.

„ Oui, Monsieur; c'est le mot qui vous convient. Vous me connoissez; je devois espérer votre appui, & vous osez vous permettre. —

„ Vous me confondez. — Que venez-vous donc faire ici? — Est-ce ici la place de Miss Anville? — dans ces allées sombres! — sans être accompagnée! J'ai de la peine à en croire mes yeux.”

Je lui tournai le dos, & sans daigner lui répondre je courus en diligence vers l'endroit du jardin où je voyois des lumières & du monde. Il me suivit d'abord sans dire mot; puis il reprit: „ vous ne voulez donc pas m'expliquer ce mystère?

„ Non, Monsieur.

„ Ni souffrir que je l'interprète moi-même.”

Il me fut impossible de soutenir plus longtemps cette conversation; je pleurai à chaudes larmes.

Dans ce moment il se jeta à mes pieds:
„ Ô M^{is} Anville, la plus aimable des femmes, pardonnez-moi, — de grace, pardonnez si je me suis oublié; l'idée de vous avoir offensée me feroit mourir.

„ N'importe, pourvu que je retrouve mes amis, soyez sûr que jamais je ne vous reverrai, que je vous ai parlé pour la dernière fois.

„ Qu'ai-je donc dit, qu'ai-je donc fait, ma très-chère Dame, pour mériter tant de colere?

„ A quelle extrémité me croyez-vous donc réduite? vous profitez de l'absence de mes amis pour m'insulter.

„ Ah! pouvez-vous me croire capable d'une pareille bassesse! Je vous trouve dans une situation qui a lieu de me surprendre; je vous demande un mot d'explication & vous avez la cruauté de me le refuser.

„ Vous vous y êtes pris d'une façon qui ne devoit vous attirer que du mépris.

„ Du mépris! est-ce là le sentiment que j'inspire à M^{is} Anville?

„ C'est le seul que vous méritez.

„ Eh! tandis que vous savez, mon aimable amie, que je ne respire que pour vous, que personne ne vous adore aussi passionné-

„ ment, auffi tendrement que moi, pouvez-
 „ vous prendre plaisir à m'embarrasser, à me
 „ tourmenter de la forte? .

„ Vous vous trompez, Monsieur: vos em-
 „ barras & vous tourmens font purement ima-
 „ ginaires; ils peuvent *m'offenser*, mais je
 „ fuis loin d'y *prendre plaisir*.

„ Hélas! tant de hauteur peut-elle s'allier
 „ avec tant de douceur?”

Je ne répondis plus rien, & je continuai à marcher à grands pas pour sortir de l'allée. Sir Clément qui me suivoit de près, s'empara de ma main, & me supplia avec les plus vives instances de lui pardonner ce qui s'étoit passé. C'est uniquement pour me débarrasser de ses importunités que je me vis forcée de souscrire en quelque façon à sa priere; mais j'eus soin de le faire de la plus mauvaise grace possible, & je lui promets bien que je n'en ressentirai pas moins sa conduite.

Lorsque je fus de retour dans la salle, & que je n'eus plus rien à craindre pour ma propre sureté, mes inquiétudes se tournerent vers les Demoiselles Branghton que j'avois laissées dans un danger manifeste. Cette réflexion l'emporta sur un reste de vanité & je me déterminai à chercher au plus vite ma coterie. Ce ne fut pas sans me rappeler les précautions que j'avois prises à l'opéra, pour cacher à Sir Willoughby mes liaisons avec cette mé-

me société que j'allois rejoindre & qui étoit si différente de celles dans lesquelles il m'avoit vue précédemment à Londres.

J'apperçus bientôt Madame Duval & ses cavaliers; Sir Clément demeura stupéfait de me voir accompagnée de la sorte. On me demanda d'abord des nouvelles des Demoiselles Branghton. J'avouai que j'avois eu le malheur de les perdre dans l'une des grandes allées, où nous avions été insultées.

M. Branghton me reprocha dans les termes les plus grossiers, l'imprudence que nous avions commise. Je priai son fils de voler au secours de ses sœurs; il n'y consentit que sur les ordres réitérés de son père, qui partit avec lui: le Sr. Brown se mit aussi en devoir d'aller à la découverte de sa belle.

Mdme Duval ne s'apperçut qu'alors de la présence de Sir Clément; elle lui fit un accueil peu gracieux, & me dit: „ vous voilà „ dont revenue, mon enfant; je suis surpri- „ se que vous ayez choisi un tel conducteur.

„ Je suis fâché, répondit Sir Clément, si „ j'ai eu le malheur de vous déplaire; mais „ j'espère que vous ne m'enyierez pas l'hon- „ neur de vous avoir ramené Miss Anville, „ puisque j'ai eu l'avantage de lui être de „ quelque utilité.”

Mdme Duval se préparoit à répliquer, lorsque M. Smith vint l'interrompre; il me frappa



familierement sur l'épaule, & me dit d'un ton cavalier : „ haha ! je vous retrouve enfin, „ mon petit déserteur ; je vous cherche de „ puis une heure, comment avez-vous pu „ nous quitter.

Je me flattois qu'un regard imposant suffiroit pour réprimer les airs qu'il se donnoit ; mais son intelligence ne va pas si loin ; il continua sur le même ton : „ allons, Mademoiselle, cette mine chagrine ne vous va pas „ après le tour que vous nous avez joué ; „ considérez les peines qu'il m'en a coûté „ pour vous chercher.

„ Monsieur, c'est votre faute, & non la mienne, si vous les avez prises ; ” & en même temps je me tournai vers Madame Duval.

Peut-être y avoit-il trop de fierté dans ce procédé, mais je voulois éviter les conjectures malignes de Sir Clément, que je devinois assez par l'air de surprise qu'il affectoit. Il renoua sa conversation avec moi : „ vous „ n'êtes donc pas, Mademoiselle, avec les „ Mirvan ?

„ Non, Monsieur.

„ Y a-t-il longtemps que vous les avez „ quittés ?

„ Non, Monsieur.

„ Malheureux que je suis ! je comptois me „ rendre à Howard-Grove, & j'en ai déjà

„ écrit au Capitaine; mais mon séjour n'y
„ fera pas de longue durée. Resterez-vous
„ encore quelque temps en ville?

„ Je ne le crois pas.

„ M'est-il permis de savoir où vous irez
„ ensuite?

„ Cela n'est pas décidé jusqu'ici.

„ Pas décidé, dites-vous! Ne retournez-
„ vous pas chez les Mirvan?

„ En vérité, je n'en fais rien pour le pré-
„ sent.”

Pour me sauver la suite de cet interroga-
toire, je me mis à entretenir Mme Duval,
& je réussis de cette manière à réduire Sir Clé-
ment au silence.

Quand même le changement subit que Sir
Clément croit appercevoir dans ma situation,
pourroit excuser en quelque manière sa curio-
sité excessive, il n'en est pas moins vrai qu'en
homme bien élevé il devoit épargner tant de
questions indiscrettes. Il semble mesurer ses
égards aux sociétés que je fréquente; car,
malgré les familiarités qu'il s'est toujours per-
mises à mon égard, il ne s'est jamais oublié
jusqu'à ce point. Aujourd'hui il croit que les
temps ont changé & il change avec eux: tel
est, sans doute, le principe d'où il part, &
cette façon de penser le rabaisse dans mon
esprit plus que tous ses autres défauts.

Quel que fût mon embarras, je ne pus

m'empêcher de me divertir beaucoup du singulier rôle que jouoit M. Smith depuis l'apparition de Sir Clément; son ton suffisant & badin l'avoit quitté tout d'un coup, & il observoit le Baronnet d'un air de perplexité & d'inquiétude; la présence d'un homme si supérieur à lui par le rang & les manières, lui imposa une retenue respectueuse & le fit *rentrer dans le néant dont il avoit osé sortir.*

Pour échapper à une nouvelle conversation que Sir Clément étoit sur le point d'entamer, je m'amusai à examiner un des tableaux de la salle, & j'en demandai l'explication à M. Dubois.

„ Vous vous adressez bien mal, me dit
 „ Mme Duval; pourquoi ne pas consulter
 „ M. Smith qui connoît mieux le terrain?
 „ Venez, Monsieur, nous expliquer ces peintures.”

M. Smith, encouragé par cette distinction, reprit d'abord son ton d'importance, & s'avançant fierement vers nous, il se mit en devoir de satisfaire Mme Duval. „ Je connois,
 „ Madame, tous ces tableaux, & je suis d'ailleurs amateur de la peinture, qui en effet
 „ est une fort belle chose.

„ Eh bien! Monsieur, répliqua Madame
 „ Duval; expliquez-nous donc ce que signifie
 „ cette figure. (C'étoit un Neptune.)

„ Celui-là! ah! parbleu; comment s'ap-

„pelle-t-elle déjà? Eh! puis-je donc être
„assez stupide pour avoir oublié un nom,
„qui m'est aussi familier que le mien pro-
„pre. — En attendant je fais bien que c'est
„un général d'armée; toutes ces figures ré-
„présentent des généraux.”

Sir Clément se mordit les lèvres, & j'eus
moi-même toutes les peines du monde pour
ne pas éclater.

„Voilà cependant, dit Mme Duval, un
„singulier habillement pour un général.

„Cette figure, interrompit Sir Clément,
„me paroît si distinguée, que je la prendrois
„pour celle d'un feld-maréchal. Ne le
„croyez-vous pas, Monsieur?

„Oh! oui, Monsieur, c'est précisément
„cela; mais son nom m'est échappé. Vous
„vous le rappellerez peut-être.

„Non, en vérité; je n'ai pas beaucoup
„de connoissances parmi les gens de guerre.”

Le ton ironique de Sir Clément acheva de
déconcertér le pauvre M. Smith; & mortifié
du malheureux succès de sa tentative, il prit
le parti de se taire pendant le reste de la soirée.

Bientôt après M. Branghton nous ramena
sa fille cadette, qu'il avoit réussi à délivrer
d'entre les mains d'une troupe de jeunes inso-
lens: l'aînée, qui revint ensuite, n'avoit pas
été mieux traitée: le jeune Branghton & le
Sr. Brown nous rejoignirent aussi, & nous

nous disposâmes tous à partir. Il n'étoit plus question que d'arranger notre retour en ville. Madame Duval refusoit d'aller le soir en barque.

Sir Clément lui offrit son carrosse, mais cette proposition la mit fort en colere; elle lui répondit qu'elle se garderoit bien de se confier à un homme de sa trempe. Il fut décidé enfin que notre société se partageroit, & que M^{de} Duval, les Demoiselles Branghton, M. Dubois & moi, nous partions en voiture.

Jusqu'ici tout alloit à mon gré; je me flattois que Sir Clément seroit obligé de nous quitter, & par conséquent qu'il ne découvreroit pas ma demeure. Nous étions effectivement déjà montés en fiacre, lorsqu'il cria halte au cocher: „ c'est toi-même, misérable, lui „ dit-il, que j'ai arrêté pour me ramener.

Le cocher biaisa un moment, mais il finit par avouer que Sir Clément l'avoit réellement retenu, & qu'il l'avoit oublié. Il est évident qu'une piece d'argent glissée dans la main de cet homme opéra cet aveu; quelle petiteffe de la part de M. Willoughby!

Celui-ci étoit trop rusé pour ne pas mettre à profit cet événement; il nous représenta qu'il étoit absolument impossible de se procurer un autre carrosse dans le moment, & qu'ainsi il nous demandoit la permission de

prendre une petite place dans le nôtre; il y monta sans attendre notre réponse, & nous nous mîmes en route.

Nous eûmes fort peu de conversation en chemin; M^{me} Duval seule laissa tomber de temps en temps quelques phrases, dans lesquelles elle mêla les mots d'*impertinence*, d'*impudence*, de *hardiesse* &c. Heureusement ni Sir Clément, ni personne de nous autres, ne releva ses expressions.

Sir Clément témoigna beaucoup de surprise du quartier où l'on nous conduisoit, & il fut bien plus étonné encore lorsqu'il nous vit mettre pied à terre devant la maison d'un bonnetier. J'observois qu'il étoit attentif à *reconnoître la place*, vraisemblablement pour retrouver notre demeure. Il prit congé de nous, après avoir fait descendre du carrosse les Demoiselles Branghton, qui retournerent chez elles à pied accompagnées de M. Dubois.

Quelle fatale soiré! tout le monde en a été mécontent, excepté Sir Clément, qui parut de la plus belle humeur possible. Madame Duval est furieuse de l'avoir rencontré; M. Branghton gronde ses filles; celles-ci sont à murmurer de leurs aventures; leur frere se plaint de ce que la partie n'a pas été assez animée; M. Brown est fatigué, M. Smith mortifié, & moi-même j'ai essuyé toutes sortes de désagrémens & surtout celui d'avoir été

trouvée par Sir Clément en si mauvaise société.

Je suppose, Monsieur, que cette entrevue vous déplaira également; cependant je crois être à l'abri de ses visites; Madame Duval le hait trop pour l'admettre.

L E T T R E X V L I I .

Continuation de la Lettre d'EVELINA.

Holbron, 18 Juin.

Madame Duval s'est levée fort tard ce matin, & à peine avions-nous déjeuné à une heure, lorsque Miss Branghton, M. Smith & M. Dubois vinrent nous souhaiter le bon jour. Cet excès de politesse me surprit d'abord; mais je découvris bientôt le véritable sujet de leur visite; Miss Branghton & M. Smith étoient curieux de connoître celui qui m'avoit accosté la veille au Vaux-hall: ils insistèrent tous deux avec l'indiscrétion à laquelle ils m'ont déjà accoutumée.

Madame Duval intervint d'un ton d'autorité, & nous défendit à tous de parler de cet homme en sa présence: „ c'est, disoit-elle, „ un des plus mauvais garnemens qui existent, „ un complice du Capitaine Mirvan, qui s'entendoit avec lui pour m'assassiner, quoique „ je ne lui aie jamais fait le moindre mal.”

Au

Au moment où Madame Duval achevoit cette invective, la porte s'ouvrit & nous vîmes entrer Sir Clément Willoughby lui-même. Son apparition nous mit tous en confusion; on lui présenta une chaise; & on s'assit presque sans le vouloir.

Il adressa la parole à Madame Duval, en lui disant qu'il venoit prendre ses ordres pour Howard-Grove, où il comptoit se rendre demain matin. Et sans attendre sa réponse, il se tourna vers moi & me demanda s'il seroit assez heureux pour être chargé de quelque commission de ma part pour la famille Mirvan? Je lui répondis que je ne lui donnerois point cette peine, puisque j'avois écrit par la poste d'hier à mes amis de Howard-Grove.

„ Vous m'excuserez”, reprit-il en revenant „ à M^dme Duval, de ce que je ne vous ai pas rendu mes devoirs plutôt; mais j'ai absolument ignoré que vous fussiez en ville.”

Madame Duval n'avoit pas ouvert la bouche jusqu'ici; mais il étoit aisé de voir qu'elle étouffoit de colere: „ il faut l'avouer, s'écria-t-elle tout d'un coup, voilà une audace sans exemple.

„ Comment donc, répliqua l'intrépide Sir Clément, quelqu'un vous a-t-il offensé?”

Madame Duval sauta de sa chaise, & nous nous levâmes tous; Sir Clément fit semblant de vouloir se retirer, & insensiblement il en-

gagea une nouvelle conversation ; le calme fut rétabli & nous reprîmes nos places.

Il se plaignit de ce qu'il avoit choisi pour sa course à Howard-Grove le moment où nous en étions absentes.

„ Sans doute, interrompit M^{de} Duval,
 „ vous seriez charmé d'y retrouver quelqu'un
 „ qui puisse vous servir de plastron ; mais
 „ vous ne m'y rattraperez pas de sitôt : on
 „ vous connoît, Monsieur, & s'il vous ar-
 „ rivoit encore de me jouer de vos tours,
 „ foyez sûr qu'on aura recours à des juges de
 „ paix moins éloignés que M. Tyrell.”

Sir Clément fit l'ignorant, & protesta qu'il devoit y avoir de la méprise, puisqu'il ne comprenoit rien à une imputation si contraire au respect qu'il portoit à Madame Duval.

„ Vous voilà, continua-t-elle, devenu
 „ furieusement poli ; mais nous vous devi-
 „ nons : vous voudriez gagner pied ici com-
 „ me à Howard-Grove : il n'en sera rien,
 „ croyez-m'en.”

Les reproches de M^{de} Duval étoient mêlés de tant de grossièretés qu'elle réussit à réduire Sir Clément au silence. Son embarras n'flua singulièrement sur le reste de la compagnie, & tous ceux qui le moment auparavant sembloient interdits de respect pour sa présence, reprirent un air aisé & triomphant.

M^{de} Duval, encouragée par un succès

aussi complet, poursuivit sa pointe. L'aventure de la mascarade & de l'emprisonnement de M. Dubois fut rapportée fort en détail. Sir Clément assura *sur son honneur*, que toute cette conversation étoit une énigme pour lui. Ah! Sir Clément, est-ce à ce prix-là que vous mettez votre honneur!

Cependant sa situation empiroit de moment en moment; il se défendit mal & Mme Duval finit par l'accuser formellement d'avoir été l'un des hommes masqués qui l'avoient si indignement traitée; elle le menaça de faire appeler sur le champ un commissaire. Les Branghton & M. Smith ne gardoient plus le moindre ménagement; ils partirent tous d'un éclat de rire. Sir Clément, par un geste impesant les fit rentrer dans le devoir; mais il crut pourtant que le plus sage seroit de se retirer. Il s'approcha de moi, qui pendant toute cette scène étois demeurée spectatrice indifférente, & après m'avoir demandé si je lui permettrois du moins d'informer mes amis de Howard-Grove qu'il m'avoit laissée en bonne santé, il ajouta d'un ton de voix plus bas :
„ de grace, ma chere Miss Anville, qui sont
„ ces gens? par quel hazard vous trouvez-
„ vous dans de telles liaisons?”

Je lui répondis haut qu'il ne me restoit qu'à le prier de présenter mes civilités à la famille Mirvan. Il s'en alla de très-mauvaise humeur.

je suppose qu'il ne se pressera pas trop à répéter ses visites.

Madame Duval se félicite beaucoup d'avoir tiré de son ennemi une vengeance aussi éclatante, & elle promet un traitement tout aussi humiliant au Capitaine Mirvan à la première occasion. M. Smith est un peu inquiet de s'être moqué d'un Baronnet, & il nous déclarera qu'il auroit été plus circonspect s'il l'avoit connu. Le jeune Branghton regrette de ne pas lui avoir demandé sa pratique, & sa sœur nous assure qu'elle l'avoit d'abord pris pour un homme de distinction. Tout cela est très-fort dans le goût de mes personnages, tels que je vous les ai dépeints.

LETTRE XLVIII.

Suite de la Lettre d'EVELINA.

Depuis trois jours, Monsieur, nous menons un genre de vie tranquille & retiré. Le Vauxhall a dégoûté Madame Duval des endroits publics; mais comme il lui est impossible de rester longtems chez elle, elle a résolu ce matin de dissiper *ses ennuis* par quelque partie de plaisir. Nous sommes forties pour aller prendre les Branghton, & de-là nous

devions nous rendre aux jardins de Marybone.

Une grosse ondée nous a surpris en chemin & le temps sembloit se mettre à la pluie pour toute la soirée. Rendues à Snow-Hill j'ai retrouvé dans la boutique M. Macartney assis, un livre à la main, dans le même coin où je l'avois vu dernièrement; il me paroissoit plus triste & plus abattu que jamais; cependant j'ai cru remarquer que sa physionomie s'éclaircissoit un peu à notre arrivée. Je lui ai fait involontairement la première révérence; il s'est levé & m'a salué avec une précipitation qui marquoit sa surprise & son trouble.

Quelques minutes après, la famille est venue nous joindre; M. Smith étoit engagé en ville.

On délibéroit si nous sortirions malgré le mauvais temps; M. Branghton nous a conseillé de patienter encore, & de monter en attendant dans sa chambre. Son invitation a été acceptée, & je me préparois à le suivre quand je vis que M. Macartney qui avoit fermé son livre, me fixoit avec une attention particulière. Je m'apperçus qu'il desiroit de me parler, & pour lui en faciliter le moyen je revins sur mes pas, après que tout le monde se fut retiré de la boutique. J'espérois que cette démarche l'encourageoit à s'expliquer, mais elle ne fit qu'augmenter son embarras; il

se promenoit à grands pas & en soupirant; enfin il se jeta dans un fauteuil.

J'étois trop affectée pour être témoin de son angoisse, & j'allois le quitter, pour lui laisser le temps de se remettre. Il me rappela: „ Madame, au nom du ciel!” me dit-il.

Il s'interrompit, & je fis de mon mieux pour lui cacher le trouble dont j'étois moi-même agitée. Je me flattois qu'il en viendrait à une ouverture; j'étois sur le point de lui offrir ma bourse, si je n'avois craint de l'offenser. Comme il continuoit de garder le silence, je pris sur moi de lui demander s'il souhaitoit de me parler?

„ Oui, je le souhaitois, mais je n'en ai plus la force.

„ Une autre fois peut-être quand vous serez plus calme. —

„ Une autre fois!” reprit-il d'un ton lamentable: „ hélas! l'avenir ne m'offre que misère & desespoir.

„ Oh! Monsieur, ne vous abandonnez pas à des idées aussi accablantes. — Si vous désespérez ainsi de vous-même, comment pourrois-je —

„ Ah! Madame, qui êtes-vous? d'où venez-vous? par quel hazard semblez-vous être devenue l'arbitre du sort d'un malheureux comme moi?

„ Veuille le ciel que je puisse vous être utile!

„ Vous le pouvez !

„ Dites - moi comment !

„ Eh bien ! Madame, vous le saurez. La mort étoit l'unique ressource qui me restoit ; vous me l'avez enlevée, & j'ai acquis le droit de réclamer vos secours.

„ Achevez, Monsieur ; on va descendre, & vous n'avez plus de temps à perdre.

„ Oui, Madame, pourriez - vous donc voudriez - vous - mais je n'en doute pas - O Dieu ! je n'ai pas le courage de le lui dire.”

Je pris ma bourse en main, & je m'approchai de lui ; „ Monsieur, si en effet je puis vous servir, pourquoi me refuserez - vous cette satisfaction ? permettriez - vous -

„ Ah ! Madame, votre voix est celle de la pitié ; depuis longtems, Dieu le fait, je ne la connois plus.”

Dans le même moment j'entendis le jeune Branghton qui m'appeloit ; je saisis ce prétexte pour me retirer : „ que le ciel soit votre protecteur & votre consolateur !” Ce furent mes dernières paroles ; je laissai tomber la bourse, & je gagnai au plus vite l'escalier.

Je vous connois trop, mon cher Monsieur, pour craindre que vous désapprouviez cette bonne action ; je suis bien - aise cependant de vous dire que je puis me passer de nouvelles remises, puisque j'ai peu de dépenses à

faire, & que d'ailleurs je compte retourner bientôt à Howard-Grove.

Je dis bientôt! & je ne pense pas qu'à peine quinze jours soient expirés du long mois pendant lequel je suis condamnée à languir ici.

Les Branghton ont beaucoup plaisanté du tête à tête que j'avois eu avec le *fat Ecoffois*, (c'est ainsi qu'on le nomme;) mais j'étois trop émue pour faire attention à leurs sarcasmes. La partie de Marybone a été heureusement renvoyée à un autre jour, & nous sommes rentrées chez nous de fort bonne heure. J'ai laissé Madame Duval avec son fidele compagnon M. Dubois, & je me suis retirée dans ma chambre pour m'entretenir avec vous, le meilleur de mes amis.

Voilà, Monsieur, une journée que je finis avec un cœur bien content; j'ai contribué à soulager, autant qu'il dépendoit de moi, un infortuné; que le ciel en soit béni! j'espère qu'avec ce petit secours le pauvre M. Macartney pourra acquitter ce qu'il doit à ses hôtes.

L E T T R E X L I X.

M. V I L L A R S à E V E L I N A.

Berry-Hill.

Moi, vous désapprouver, ma chere Evelina, quand vous remplissez si bien votre devoir! Non, mon enfant, j'en suis bien éloigné; le trait d'humanité que vous me rapportez, fait l'éloge de votre cœur, & je rougierois de vous reconnoître pour ma fille si vous étiez moins sensible. En attendant il n'est pas juste que vous souffriez par vos libéralités; acceptez le billet ci-joint comme une marque de mon approbation, & comme une preuve du desir que j'ai d'appuyer vos bonnes intentions.

O ma chere Evelina, si ma fortune éga-
loit votre inclination à faire du bien, avec
quelle joie je la sacrifierois à soulager, par
vos mains, l'honnête homme indigent! mais
ne regrettons pas les bornes que nous pres-
crivent nos facultés; il suffit que nos bien-
faits soient proportionnés à nos moyens; la
différence du plus au moins ne sauroit être
d'un grand poids dans la balance de la justice.

D'après ce que vous me dites de l'infortuné
étranger, auquel vous vous intéressez si gé-

néreusement, je croirois presque que sa situation provient plutôt d'un manque de conduite que de quelque malheur réel. Si en effet il est aussi pauvre que les Branghton le prétendent; il devroit tâcher de rétablir ses affaires par une activité industrielle, au lieu de perdre son temps à lire dans la boutique de son créancier.

La scène des pistolets m'a fait frissonner; j'ai été étonné de votre courage & je l'ai admiré: soyez toujours aussi intrépide, lorsqu'il s'agit de secourir un malheureux; n'étouffez jamais la voix de la nature par timidité ou par scrupule. La douceur & la modestie sont à la vérité l'appanage principal de votre sexe, mais dans les conjonctures pressantes le courage & la fermeté n'en sont pas moins des vertus qui lui font honneur. Nous avons tous une même règle de conduite à suivre, mais nous n'avons pas tous des forces égales pour fournir notre carrière; l'essentiel est de faire ce qui est en notre pouvoir, & nous sommes à l'abri des reproches.

Cependant il y a quelque chose de trop mystérieux dans tout ce que vous avez vu & entendu de cet homme, pour que je me permette de juger mal de son caractère, qui d'ailleurs ne m'est pas assez connu. Il faut toujours tâcher d'interpréter en bien les cas douteux; c'est un précepte fondé sur les

flens de la société & sur les loix de l'humanité; vous remarquerez également, ma chere Evelina, que vos recherches, au sujet de cet étranger, doivent avoir des bornes; il y auroit de l'indiscrétion à les pousser trop loin.

Je ne saurois vous exprimer, au reste, touté l'indignation que m'a inspiré la conduite de Sir Clément Willoughby. Son insolence insupportable, & les soupçons odieux qu'il a osé former contre votre vertu m'ont irrité à un degré de violence dont mes passions usées ne me paroissent plus susceptibles. Il faut absolument rompre toute liaison avec lui; la douceur de votre caractère l'a flatté jusqu'ici d'une entiere impunité; mais sa conduite autorise, & même exige votre ressentiment; ne balancez pas à lui défendre votre porte.

Les Branghton, M. Smith & le jeune Brown, sont trop au-dessous de vous pour qu'ils puissent vous donner un déplaisir réel; seulement je suis fâché que mon Evelina passe son temps en aussi mauvaise société.

Le jour même où ce mois fatal expirera, j'enverrai M^{de} Clinton à Londres pour vous ramener à Howard-Grove: j'espère que votre séjour chez M^{de} Mirvan ne fera pas de longue durée, car je suis dans la plus grande impatience de revoir & d'embrasser mon enfant cheri.

ARTHUR VILLARS.

L E T T R E . L.

EVELINA à M. VILLARS.

Holborn, 27 Juin.

Je viens de recevoir, Monsieur, le présent gracieux que vous m'avez fait, & la lettre plus gracieuse encore dont il étoit accompagné. Jamais orpheline n'a été moins à plaindre que votre Evelina. Sans mere, & je dirois presque sans pere, ou plus malheureuse que si je n'en avois point; privée depuis mon enfance des deux premieres consolations de la vie, ai-je jamais eu sujet de pleurer mes pertes! Cette tendresse; cette indulgence, & ces soins qu'on attend de ses parens, m'ont ils jamais manqué. Ah! que ne sont-ce là les seules raisons que j'ai eues pour donner des regrets à ceux dont je tiens le jour. J'accepte, Monsieur, avec reconnoissance la marque généreuse de votre approbation, & je m'appliquerai à l'employer d'une maniere qui ne soit pas indigne de la confiance que vous me témoignez.

Vos doutes à l'égard de M. Macartney m'embarrassent un peu. Il n'a pas l'air d'un homme devenu malheureux par sa faute; mais avant que de quitter Londres, j'espere de

mieux connoître sa véritable situation, & lorsque j'aurai des preuves plus certaines du mérite que je lui suppose, je prendrai la liberté de le recommander à vos bontés.

Je suis prête à renoncer autant qu'il dépendra de moi à mes relations avec Sir Clément Willoughby ; mais, Monsieur, suis-je bien la maîtresse de lui *défendre ma porte* ? Miss Mirvan me marque qu'il est arrivé à Howard-Grove, qu'il a ramené la gaieté dans le château, & qu'il est toujours l'ami de cœur du Capitaine. Quant à moi, j'ai passé assez tranquillement mon temps depuis la dernière lettre que je vous ai écrite. Un gros rhume a obligé Madame Duval à garder la chambre & le mauvais temps m'a empêché de voir les Branghton. Le fils est venu faire deux ou trois visites, pendant lesquelles il s'est conduit, s'il est possible, encore plus ridiculement que de coutume ; il parle peu, sans faire presque la moindre attention à M^{de} Duval & il me regarde sans cesse en ricanant. Quelquefois il s'approche de moi, avec la mine d'un homme qui a un secret important à me révéler ; puis il s'arrête tout court, & me rit au nez. Oh ! quelles gens ! heureux le moment où je verrai arriver notre bonne M^{de} Clinton !

29 Juillet.

Hier matin M. Smith a passé ici pour nous

avertir que le bal de Hampstead auroit lieu le soir ! il offrit un billet à M^{me} Duval & un autre à moi. Je le remerciai de sa politesse, mais je lui fis remarquer qu'il avoit oublié bien vite que je n'avois nulle envie d'être de cette fête.

„ Bon Dieu ! Madame, qui auroit pu s'i-
 „ maginer que c'étoit sérieusement ? Venez
 „ joliment, & ne faites pas la revêche. Vo-
 „ tre grand'maman vous veillera de près, &
 „ vous n'aurez rien à risquer. Plus de pré-
 „ texte, je vous prie, quand les billets sont
 „ achetés.

„ Monsieur ! si votre intention étoit de
 „ me les présenter sans me laisser la liberté
 „ de vous en remercier, j'avoue que je vous
 „ en aurois moins d'obligation.

„ Vous êtes bien mordante, Madame, &
 „ il n'y a pas moyen de vous parler. Venez,
 „ votre grand'maman vous en fera la propo-
 „ sition, & alors, j'en suis sûr, vous serez
 „ moins cruelle.”

M^{me} Duval fut prompte à se déclarer en faveur de M. Smith ; elle me pressâ de laisser-là mes difficultés & d'accepter l'invitation, puisqu'elle étoit résolue de m'accompagner. Je lui fis des représentations, mais qui ne furent point écoutées : M. Smith lui remit les billets, & m'annonça d'un ton triomphant qu'il reviendrait de bonne heure. —

Je fus très-fâchée d'être forcée à contracter une espece d'obligation envers un jeune homme aussi présomptueux que M. Smith, mais je pris d'abord la résolution de ne pas danser avec lui, quelque choqué qu'il pût être de mon refus.

Il revint dans l'après-dînée, après avoir épuisé toutes ses ressources pour attirer mon admiration. Sa toilette étoit recherchée, quoique sans goût: mais l'air gêné que lui donnoit une parure à laquelle il n'étoit point accoutumé, & son affectation perpétuelle à jouer l'homme de condition, formoient un contraste ridicule avec ses manieres grossieres, & malgré tous ses efforts il étoit très-éloigné de faire ce qu'on appelle *bonne figure*.

Le jeune Branghton & sa sœur vinrent prendre le thé avec nous. Cette dernière ne put cacher l'émotion que lui causa la vue de M. Smith: je m'étois proposé de concerter avec elle les moyens de rompre la partie du bal, mais son humeur intraitable a dérangé ce projet. Elle mesura des yeux M. Smith & après m'avoir gratifiée d'un regard très-mécontent, elle alla boudier dans une croisée, répondant à peine aux questions de M^{me} Duval & me tournant le dos chaque fois que j'essayai de lui parler.

La vanité de M. Smith jouissoit véritablement du trouble de Miss Branghton, & il

n'eut pas seulement la discrétion de déguiser le plaisir qu'il y prenoit. Enfin le jeune Branghton, entama la conversation: „ vous „ voilà tous, nous dit-il, tirés à quatre épines; où comptez-vous donc aller?

(*M. Smith.*) „ Au bal de Hampstead.

(*M. Branghton.*) „ Au bal! haha! ma tante va au bal!

(*Mdme Duval.*) „ Oui, au bal. Je ne vois pas ce qui pourroit m'en empêcher.

(*M. Branghton.*) „ Et danserez-vous aussi, ma tante?

(*Mdme Duval.*) „ Et pourquoi non? mais en tout cas ce ne sont pas vos affaires.

(*M. Branghton.*) „ Peste! je voudrois être aussi de ce bal, ne fût-ce que pour voir danser ma tante. Mais la question sera de trouver un cavalier.

(*Mdme Duval.*) „ Vous êtes le plus insolent drôle que j'aie jamais vu, & je vous promets que je m'en plaindrai à votre pere.

(*M. Branghton.*) „ Eh! de quoi vous mettez-vous en colere, ma tante? Vous vous emportez pour un rien, & vous ne faites que gronder, précisément comme mes sœurs.

(*Miss Branghton.*) „ Parlez pour vous, mon frere, & laissez mon nom hors du jeu.

(*M. Branghton.*) „ Bon! ne voila-t-il pas déjà qu'elle se gendarme! il n'y a rien de

„ tel

„ tel pour les femmes que la dispute: c'est
 „ leur combat favori.

(*M. Smith.*) „ Fi donc! M. Branghton!
 „ vous vous oubliez; m'avez-vous jamais en-
 „ tendu parler aux Dames avec si peu d'é-
 „ gards?

(*M. Branghton.*) „ Eh! que m'importe.
 „ Vous êtes un petit-maître, & moi pas. Et
 „ puisque vous vantez tant votre politesse,
 „ vous trouverez de quoi l'exercer, en vous
 „ donnant pour danseur à ma tante. Hé! cela
 „ seroit une bonne scene.

(*Mdme Duval.*) „ Bonne ou mauvaise, vous
 „ n'en verrez rien; tout ce que je puis vous
 „ conseiller, c'est d'épargner vos plaisanteries
 „ que je goûte fort peu. D'ailleurs, que je
 „ dansasse avec M. Smith, il n'y auroit pas
 „ là de quoi crier au miracle!

(*M. Smith.*) „ Je croyois, Madame, que
 „ vous joueriez aux cartes, & que j'aurois
 „ l'honneur de danser avec Mademoiselle.”

Je saisis volontiers cette occasion pour lui
 déclarer que je ne danserois pas du tout.

(*Miss Branghton.*) „ Pas danser du tout!
 „ Oui, c'est à peu près dans ce dessein qu'on
 „ va au bal ordinairement.

(*M. Branghton.*) „ Bon, tenez ferme, cou-
 „ sine! M. Smith fera obligé de se contenter
 „ de ma tante: comme il sera capot!

(*M. Smith.*) „ Oh! je gage que Mademoi-

Il Partie.

I

„ felle changera d'idée. Elle ne m'échappera
 „ pas.

„ Vous vous trompez , Monsieur , inter-
 „ rompis-je , & permettez que je vous désa-
 „ buse ; ma résolution est prise , & j'y deme-
 „ rerai ferme : comptez là-dessus.

(*Miss Branghton.*) „ C'est donc une folie
 „ que d'aller au bal. Qu'y prétendez-vous faire ?
 „ Je n'y vais que pour complaire à M^{de}me
 „ Duval.

(*M. Branghton.*) „ Ma sœur voudroit bien
 „ être à votre place ; il y a déjà longtemps
 „ qu'elle fait les yeux doux à M. Smith.

(*Miss Branghton.*) „ Comment , vous osez !..
 „ votre impudence mériteroit un bon souf-
 „ flet. —

(*M. Smith.*) „ Ah ! ceci va trop loin ,
 „ Monsieur Tom ; il ne faut jamais trahir les
 „ secrets des Dames : laissez-le parler , Miss
 „ Biddy , il ne fait ce qu'il dit.

(*M. Branghton.*) „ Cependant je suis sûr
 „ que Bid donneroit le bout de son petit doigt
 „ pour être de ce bal ; mais M. Smith préfere
 „ la cousine , & en cela tout le monde fera de
 „ son avis.”

Pendant que Miss Branghton ripostoit aux
 forties de son frere par une réponse des plus
 vives , M. Smith me dit à l'oreille : „ com-
 „ ment pouvez-vous , Madame , avoir assez de
 „ cruauté pour être plus belle que vos cou-

» fines ? Peut-on en effet les regarder en votre
» présence ?

» Ne croyez pas ce qu'il vous conte, s'é-
» cria le jeune Branghton : c'est un méchant
» homme, & je vous répons qu'il ne vous
» épousera point ; car il m'a protesté plus
» d'une fois qu'il ne se marieroit jamais.
» D'ailleurs, s'il en avoit eu envie, Bid
» l'auroit soufflé il y a longtemps, & l'auroit
» remercié par-dessus le marché.

» Allons, Tom, reprit M. Smith ; point
» d'indiscrétion ; vous me mettez mal avec
» ces Dames : cependant si jamais je me ma-
» riais, ce seroit avec votre cousine.

Ce seroit ! — Et que pensez-vous, Mon-
sieur, de ce ton de hardiesse ? Un regard
d'indignation fut toute ma réponse, & je me
retirai à l'autre bout de la chambre.

Bientôt après M. Smith envoya chercher
une remise. Je m'approchai de Miss Branghton
pour lui dire adieu ; mais elle ne daigna pas
me répondre. Elle s'imagine sans doute que
j'ai été au devant des prétendues politesses de
ce fat ; que ne sait-elle combien je désirerois
d'en être dispensée !

Le bal se donnoit à Hampstead dans un ap-
partement qu'on appelle la *salle longue*. Cette
épithète lui convient parfaitement, car sa lon-
gueur est la seule chose qui le distingue.

Mdme Duval ayant engagé M. Smith pour

les deux premières danses, je fus quitte pendant quelque temps de ses importunités. On voyoit bien qu'il se seroit passé volontiers de cet honneur; mais M^{de} Duval ne démord pas aisément & M. Smith fut obligé de lui donner la main.

Je fus fort surprise quand je lui entendis dire qu'elle vouloit danser le menuet. C'étoit s'exposer ouvertement : elle fut même embarrassée d'en faire la proposition : M. Smith l'adressa au maître des cérémonies.

Elle accepta le premier venu qui se présenta, & pendant la danse je me crus trop heureuse de n'être point comte de ceux qui m'entouroient. Elle s'en acquitta on ne peut pas plus mal; & son âge, son ajustement brillant, & la quantité de rouge qu'elle avoit mise, lui attirèrent les regards, & je crois bien aussi les railleries de toute l'assemblée. M. Smith eut l'incivilité de se moquer publiquement d'elle, & de la couvrir de ridicules de son mieux. Il se tourna ensuite vers moi pour me dire combien il enrageoit d'avoir été forcé de danser avec M^{de} Duval. Je fis peu d'attention à ses propos, & je lui dis qu'il me convenoit moins qu'à tout autre d'écouter des plaintes de cette nature.

Lorsqu'elle vint nous retrouver, elle me déconcerta infiniment en me demandant comment je trouvois son menuet? Je lui répondis

en termes polis ; mais la froideur de mon compliment parut lui déplaire. Elle appela M. Smith pour danser une contredanse, & ils s'en allerent joindre les rangs. M. Smith s'avisâ de me dire avant que de partir, qu'il mourroit de honte si quelqu'un de ses connoissances le voyoit danser avec une vieille femme.

Je jouis de nouveau de quelques momens de tranquillité ; mais ce bonheur ne dura pas longtems. Un jeune écervelé vint me demander la faveur d'une *danse*. Sur mon refus il devint si importun que j'eus besoin de tout mon sérieux pour me débarrasser de lui.

La même proposition me fut répétée par plusieurs jeunes gens, dont l'extérieur & le langage me firent mal augurer de leur éducation & de leurs mœurs. Ma situation étoit très-désagréable ; j'étois restée seule, & cette circonstance n'étoit guere propre à tenir ces Messieurs en respect. Je fis tout ce que je pus pour écarter les soupçons qu'on auroit pu former, & pour mieux réussir je pris un air de fierté & de gravité qui en imposoit à tout le monde, & qui vous auroit sûrement amusé, Monsieur.

Je n'eus pas trop sujet de me réjouir du retour de ma société. M. Smith recommença ses instances pour m'engager à danser avec lui, & M^{me} Duval m'annonça qu'elle alloit se

mettre au jeu, & dès qu'elle eut arrangé sa partie, elle nous quitta.

Je ne vous rapporterai point la suite de notre entretien. M. Smith me tourmenta au point que lassé de lui faire résistance, j'aurois cédé infailliblement à ses prières, si je ne m'étois rappelé heureusement l'aventure de M. Lovel. Je pris donc le parti d'informer mon persécuteur qu'il ne tenoit plus à moi de le satisfaire, puisque j'avois déjà refusé plusieurs Messieurs en son absence: cet aveu le mit de fort mauvaise humeur, & il jugea à propos de me faire des reproches sur ce que je n'avois pas dit à ceux qui m'avoient demandée que j'étois déjà engagée.

L'indifférence totale avec laquelle je l'écoulois lui fit changer de conversation. En effet je ne pus gueres m'empêcher de me laisser aller à des distractions; je n'étois occupée dans ce moment que du souvenir des deux bals auxquels j'avois assisté précédemment. — Ma cotterie, — la conversation — l'assemblée; oh! quel contraste prodigieux.

Bientôt il réussit à réveiller mon attention par son extrême impertinence, il osa me parler de ce qu'il appeloit *l'admiration* que je lui inspirois, & il en vint à des explications si familières, que je me crus autorisée de lui témoigner mon mécontentement dans les termes les moins équivoques.

Mais quelle fut ma surprise quand je remarquai que cet homme n'attribuoit mon ressentiment qu'aux doutes que je pouvois avoir de la sincérité de ses propositions : „ soyez moins „ prompte, me dit-il ma chere Dame, mes „ vues sont honnêtes, je vous le proteste; „ pouvez-vous exiger qu'on se décide tout „ d'un coup pour une chose aussi sérieuse que „ le mariage! Perdre la liberté, se couvrir „ de ridicule aux yeux de ses amis, en vérité „ ce n'est pas une bagatelle. Jamais femme „ avant vous n'a pu me faire envisager l'état „ du mariage comme supportable; il m'a toujours paru un vrai enfer.

„ Votre opinion, Monsieur, sur ce sujet „ ne m'intéresse gueres, je vous l'avoue, & „ ce seroit perdre le temps très-inutilement „ que de discuter cette matiere avec vous.

„ Vous êtes un peu trop vive, Madame: „ qu'une femme aime l'état du mariage, cela „ est naturel; mais il n'en est pas de même „ de nous autres hommes. Mettez-vous, par „ exemple, à ma place; figurez-vous que j'ai „ toujours vécu dans un cercle d'amis, qui „ m'ont connu jusqu'ici des sentimens très- „ différens de ceux que je dois adopter au- „ jourd'hui: eh bien! Madame, croyez-vous „ qu'il soit si aisé que je tende après cela les „ mains aux chaînes du mariage.

Un raisonnement aussi sot & aussi arrogant, ne méritoit point de réponse.

„ Sans parler de Miss Bidley, que je n'au-
 „ rois pas seulement citée sans l'indiscrétion
 „ de son frere, vous pouvez être persuadée,
 „ Madame, qu'on m'a déjà proposé plusieurs par-
 „ tis avantageux. Il n'en est point dans ce grand
 „ nombre auquel je me fois donné la peine
 „ de penser deux fois. Vous seule avez réussi
 „ à me mettre dans vos fers. Cette victoire
 „ ne vous chatouille-t-elle pas un peu ?

„ Monsieur, lui répondis-je, vous vous
 „ trompez grossièrement, si vous vous imagi-
 „ nez que votre confiance m'inspire le moi-
 „ dre orgueil; loin de-là, vous me permet-
 „ trez de vous dire, que je me croirois infi-
 „ niment humiliée en vous écoutant davan-
 „ tage.” En même temps je le laisse, pour
 passer le reste de la soirée à côté de Mme
 Duval. Elle plaignit beaucoup mon ignorance
 quand elle apprit que j'avois refusé ceux qui
 m'avoient demandé à danser.

Le ton orgueilleux que je me suis permis
 envers M. Smith est tout-à-fait nouveau
 pour moi; mais il étoit nécessaire. Pouvois-
 je souffrir que cet homme me crût entièrement
 à sa disposition ?

Le parti que j'avois pris me procura du
 moins quelque repos. M. Smith cessa ses

importunités, & même il ne me parla plus de la soirée, sinon qu'en partant il me dit d'un air piqué: „ une autre fois, quand je prendrai des billets pour une Demoiselle, je ferai mes conditions d'avance, pour qu'elle ne me cede pas à sa grand'mere.”

C'est ainsi que finit cette partie si longtems projetée, dont je m'étois promis tout l'ennui qu'elle m'a effectivement donné.

L E T T R E L I.

Suite de la Lettre d'EVELINA.

JE viens de recevoir de la part de M. Macartney une lettre des plus intéressantes: & je vous l'adresse, mon cher Monsieur, persuadée que la lecture vous en fera plaisir. J'ai lieu plus que jamais de me réjouir de ce que j'ai fait pour cet étranger.

M. Macartney à Miss Anville.

MADAME,

Permettez que l'étranger infortuné, que vous avez retiré avec tant de générosité du bord du précipice, vienne, pénétré du sentiment de la plus parfaite reconnoissance, vous offrir, Madame, ses très-humbles actions de grâces, &

vous demander pardon de l'effroi qu'il vous a causé.

Vous m'ordonnez de vivre! Je le puis maintenant, car je ne suis plus pressé de quitter le monde depuis que votre cœur compatissant a daigné soulager ma misère, depuis que j'ai la persuasion de ne plus être confondu dans la foule des malheureux.

La bonté avec laquelle vous vous êtes intéressée à ma situation, me donne lieu de croire que peut-être vous ne feriez point fâchée, Madame, d'être informée des motifs qui m'ont conduit au coup désespéré que votre présence a détourné, je dirai presque par un miracle. Je vous dois le récit de mes malheurs; mais comme les détails dans lesquels je vais entrer pourroient révéler des secrets importants, je vous supplie de les regarder comme sacrés, malgré la précaution que j'ai prise de ne nommer personne.

Je suis né en Ecosse, où j'ai été élevé par les soins d'une mère, Angloise d'origine, & qui n'avoit point de parens dans ma patrie. Je fus l'objet de toute sa tendresse. Elle me disoit souvent que la vie retirée que nous menions & notre éloignement de sa famille, provenoient d'une mélancolie invincible dans laquelle l'avoit jeté le décès de mon père, mort subitement peu de temps avant ma naissance.

J'ai fait mes études à Aberdeen, où je me

liai d'amitié avec un jeune homme fort riche ; liaisons que j'envifageai comme le premier bonheur de ma vie , & qui devinrent pour moi une source de chagrins. Mon ami étant fur le point de quitter l'Académie , fe difpofa à voyager , & il fallut nous féparer. J'étois destiné à l'églife , & je n'avois d'autre fortune que celle que je pouvois acquérir par mes talens ; je n'ofois donc pas même former le projet de l'accompagner. Il est vrai qu'il fe feroit fait un plaisir de me défrayer , mais un pareil arrangement ne s'accommodoit gueres avec mes principes ; j'attachois trop de prix à l'amitié pour en ravaler la dignité par des obligations pécuniaires.

Nous entretenmes pendant deux ans une correfpondance fuivie , dans laquelle nous nous confiâmes tous nos fecrets. Mon ami ayant achevé fes courfes , m'écrivit de Lyon qu'il alloit retourner en Angleterre , & me preffa de venir le joindre à Paris , où il fe propofoit de faire quelque féjour. Le defir de le revoir après une fi longue abfence m'engagea à folliciter le confentement de ma mere ; elle eut l'indulgence de foufcrire à ma demande , elle parvint à fournir aux frais de mon voyage & je partis pour la France.

Le moment où j'embraffai cet ami de cœur fut le plus heureux de ma vie. Il m'introduifit dans plusieurs bonnes maifons , & les fixa

semaines que j'avois destinées à mon absence, étoient écoulées sans que je m'en fusse aperçu. Je dois avouer cependant que la société de mon ami n'étoit pas le seul sujet de ma félicité : je fis la connoissance d'une Demoiselle, fille d'un Anglois de distinction, & je pris avec elle des engagements dont je lui jurai mille fois l'éternelle durée. Elle sortoit justement du couvent où elle avoit été mise fort jeune &, quoique née en Angleterre, elle ne parloit pas même la langue de son pays. Sa figure & son caractère étoient également aimables ; mais ce qui me la rendit surtout infiniment chère, ce fut la générosité avec laquelle elle s'offrit à renoncer en ma faveur aux plus belles espérances.

Le moment de mon départ étant arrivé, l'idée terrible de quitter l'objet de ma tendresse m'assiégeoit nuit & jour. Je n'eus pas le courage d'informer son pere de nos liaisons ; il pouvoit se flatter raisonnablement de procurer à sa fille un établissement avantageux, & il n'auroit pas manqué de rejeter avec mépris l'offre de ma main. En attendant je conservois un libre accès dans la maison ; ma maîtresse y étoit confiée à la direction d'une veille gouvernante, que j'avois réussi à mettre dans mes intérêts.

Enfin un jour que son pere étoit parti, il rentra l'après-dînée au moment où nous y pen-

sions le moins, & c'est-là l'époque de la misère à laquelle j'ai été depuis en proie. Il avoit vraisemblablement écouté notre conversation, car il se jeta dans la chambre en furieux. Mais quelle fut la scène qui suivit! — Honteux de mes complots clandestins, convaincu de mes torts, il me fallut endurer les reproches les plus insultans. A la fin pourtant ses emportemens laisserent ma patience; — il me donna les épithetes de gueux, de *lâche Ecossois*. Je pris feu à ces mots, & je tirai l'épée: lui tout aussi alerte que moi, se mit en défense; je n'avois point affaire à un vieillard, mais à un homme dans toute la vigueur de l'âge & capable de me tenir tête. En vain sa fille implora sa clémence, en vain tâchai-je de réprimer ma colère pour le calmer; il continua ses reproches; ma personne; ma patrie furent chargées d'opprobres & d'ignominie; je ne pus plus contenir ma rage: nous nous battîmes, & je le blessai dangereusement.

J'étois au désespoir de ce qui venoit d'arriver. La jeune Demoiselle s'évanouit; la duegne attirée par le bruit me pressa de prendre la fuite, & promit de m'informer des suites de cet événement. Le tumulte qui s'éleva dans la maison m'avertit que je n'avois plus de temps à perdre, je m'éclipsai agité d'un trouble inexprimable.

Il étoit impossible que cette aventure de-

meurât cachée, j'en fis la confidence à mon ami. Vers minuit la duegne vint me rapporter que son maître étoit en vie, & que l'évanouissement de sa jeune maîtresse n'avoit point eu de suites. Mon éloignement devint d'une nécessité absolue; la duegne promit d'informer mon ami de la tournure que cette fâcheuse affaire pourroit prendre; & elle s'engagea de me faire parvenir des lettres par son canal. Dans ces circonstances je quittai Paris; les soins de mon ami favoriserent mon départ, & j'arrivai en Ecoffe. J'aurois préféré de m'arrêter en chemin pour être plus à portée de recevoir les nouvelles qui m'intéressoient, mais le mauvais état de mes finances me priva de cette satisfaction.

Ma situation déplorable n'échappa point à la pénétration de ma mere. Elle insista pour savoir les motifs de mon chagrin. Je ne pus me refuser à ses instances, & je lui fis un récit fidelle de tout ce qui s'étoit passé. Elle m'écouta avec une émotion visible; je lui nommai les personnes, & son effroi augmenta; enfin quand j'arrivai à la catastrophe, quand je lui dis que j'avois renversé mon adverfaire, elle s'écria: „ ah! mon fils, vous avez tué „ votre pere, ” & dans le même instant elle tomba sans connoissance à mes pieds. Je n'essayerai point, Madame, d'achever ce tableau cruel; un cœur tel que le vôtre me dispense-

ra aisément d'une tâche aussi pénible. Dès que ma mere eut repris l'usage de ses sens, elle me raconta des événemens qu'elle avoit espéré de couvrir à jamais d'une voile impénétrable. Hélas ! ce n'étoit point la mort qui lui avoit enlevé mon pere. — Lié avec elle par les seuls liens de l'honneur, il l'avoit abandonnée. — Notre établissement en Ecosse n'étoit point l'effet du choix de ma mere : — elle y avoit été reléguée par une famille justement irritée; pardonnez, Madame, si j'abrege cette narration.

Je succombai sous le poids de ma misere, & je passai une semaine entiere dans un délire perpétuel. Ma mere étoit encore plus à plaindre que moi : elle ne mit point de frein à sa douleur, se reprochant sans cesse le danger auquel sa trop grande réserve m'avoit exposé. Après bien des efforts je repris une affiette un peu plus tranquille ; mais ce repos fut bientôt troublé par d'autres inquiétudes, je ne recevois point de lettres de Paris, & quoique ce retard pût être causé par les vents contraires, il me paroissoit insupportable : vingt fois je fus sur le point de retourner en France à tout hasard. Enfin il arriva une masse qui me remit plusieurs lettres à la fois ; elles m'apportèrent des nouvelles capables de diminuer du moins mes chagrins les plus accablans, j'appris que je n'avois pas consommé l'horreur du

parricide; que mon pere étoit en vie; que dès que sa guérison seroit achevée, il se proposoit de faire un voyage en Angleterre pour y conduire ma malheureuse sœur, qui devoit se retirer chez une de ses tantes.

Je résolus aussitôt d'aller au devant d'eux à Londres, de révéler à mon pere irrité le secret de cette terrible aventure, & de le convaincre par-là qu'il n'avoit plus rien à craindre du choix fatal de sa fille. Ma mere goûta ce projet & me munit d'une lettre qui attes-toit la vérité de mes assertions. Comme je n'avois pas le moyen de fournir largement aux frais du voyage, je fis ma route de la maniere la moins coûteuse. Je me logeai dans un petit réduit, — que vous avez eu occasion de voir, Madame, & je me mis en pension chez mes hôtes.

C'est ici que je languissois dans l'attente de ma famille; mes espérances furent trompées, & je compris que j'avois fait une nouvelle imprudence en quittant aussi brusquement l'Écosse. Mon pere étoit retombé malade après avoir été guéri de sa blessure, & au bout de six semaines j'appris par une lettre de mon ami que le voyage avoit été différé pour quelque temps.

Mes finances étoient presque épuisées, & je me vis obligé, malgré moi, de recourir encore à ma mere pour la prier de m'aider à retour-

ner en Ecoſſe. Hélas ! la réponſe que je reçus n'étoit point de ſa main ; — une Dame qui pendant pluſieurs années avoit été ſa compagne, m'écrivit que ſon amie avoit été attaquée d'une fièvre maligne, & que nous avions eu le malheur de la perdre.

Vous jugerez aifément, Madame ; de l'impreſſion que devoient produire ſur moi tant de coups redoublés.

La Dame dont je vous parle, m'adreiſoit une lettre que ma mere avoit écrite pendant ſa maladie avec beaucoup de difficulté à un de nos proches parens ; elle y dépeignoit ma ſituation avec une tendreſſe vraiment maternelle, & elle ſupplioit ce parent d'employer ſes bons offices pour me procurer une place. Mais j'étois tellement abattu ſous le poids de mes malheurs, que je laiſſai écouler plus de quinze jours ſans penſer à remettre la lettre à ſon adreſſe. J'y fus contraint par néceſſité. Je me pourvus d'un habit de deuil, afin de paroître décemment, je me mis en devoir de chercher mon parent ; on me dit qu'il étoit hors de ville.

Dans cet état deſeſpéré mon orgueil, qui juſqu'ici s'étoit roidi contre l'adverſité, commença à plier, & je me décidai à réclamer les ſecours de l'amî, qui m'avoit offert mille fois ſes ſervices. — Je les avois toujours rejettés, & même dans ma triſte ſituation j'atten-

dis encore une semaine entière, avant que de me résoudre à lui envoyer une lettre que je regardois comme le tombeau de mon indépendance, tant il est difficile de se défaire des principes, ou, si vous voulez, des préjugés qu'on a une fois contractés.

Enfin réduit à mon dernier escalin, harcelé de la manière la plus insolente par mes hôtes, mourant presque de faim, je cachetai ma lettre & je sortis pour la mettre à la poste. Mais M. Branghton & son fils m'affaillirent dans leur boutique, ils m'insultèrent grossièrement, me menacèrent de me jeter en prison, si je ne les satisfaisois incessamment. Leur dureté me perça le cœur, je les priai de prendre patience jusqu'au lendemain, & je les quittai dans un accablement difficile à exprimer.

Je réfléchis alors que ma lettre arriveroit trop tard pour me sauver de l'ignominie dont j'étois menacé ; je la déchirai, & à peine pus-je prendre sur moi de prolonger d'une minute ma malheureuse existence.

Dans le désordre de mon esprit je conçus l'horrible dessein de faire le métier de voleur de grand-chemin ; je retournai au logis pour travailler à l'exécution de ce projet ; je ramassai celles de mes nippes dont je pouvois me passer le plus aisément, je les vendis, & j'achetai de l'argent que j'en tirai une paire de

pistolets, de la poudre & des balles. Mon intention n'étoit pas cependant d'employer ces armes contre les passans que je me proposois d'attaquer; je ne voulois m'en servir que pour les effrayer, ou même pour me délivrer d'une punition infamante, au cas que j'eusse le malheur d'être arrêté. Mon intention étoit de me procurer l'argent nécessaire pour payer M. Branghton, & pour retourner en Ecosse; après quoi je me flattois de découvrir par les papiers publics les personnes que j'aurois dépouillées, & de leur restituer ce que je pourrois leur avoir enlevé. Projet également horrible & insensé!

Incapable de commettre une bassesse, je n'envisageois qu'en tremblant l'exécution de mon plan; je me soutenois à peine en rentrant chez moi: les Branghton ne s'appercurent point de mon trouble.

Je termine ici mon récit, vous savez, Madame, mieux que moi ce qui s'est passé dans la suite. Mais pourrois-je jamais oublier ce moment, où, prêt à commettre le crime, je disposois ces armes qui étoient destinées, ou à ravir le bien d'autrui, ou à me donner la mort, vous vous précipitâtes dans ma chambre, pour retenir mon bras! Ce moment étoit auguste! Le doigt de la Providence sembloit me séparer encore de l'éternité! Vous me parûtes un ange descendu des cieux! Mon désordre,

& , s'il-m'est permis de l'ajouter , la beauté éclatante de votre figure , contribuerent à rendre l'illusion complète.

Maintenant , Madame , après m'être acquitté de la tâche qui m'étoit imposée envers vous , il m'en reste une à remplir qui me dédommagera de ce que la première a de pénible ; c'est de vous remercier , autant que je le puis , de votre bienfait généreux ; soyez sûre que j'en ferai un bon usage. Vous avez dessillé mes yeux ; je reconnois le faux orgueil qui m'a guidé jusqu'ici : à quels excès ne m'a-t-il point conduit ? Je méprisois les secours d'un ami , tandis que j'étois résolu de recourir aux moyens les plus déshonorans pour en extorquer d'un inconnu , aux risques de le réduire par-là à une situation aussi misérable que la mienne ! & dans le moment même où vous m'offrites vos bienfaits , quel combat cruel n'eus-je pas à soutenir , avant que de me résoudre à les accepter. Tels sont les sentimens avec lesquels je reçus vos dons.

J'ai remis entre les mains de M. Branghton une bague que je tiens d'une mere , dont le souvenir m'est infiniment cher : ce bijou garantit le montant de ma dette. Le présent que vous m'avez fait , Madame , suffira pour mon entretien , jusqu'à ce que je reçoive des nouvelles de mon ami , auquel je viens d'écrire. Le parent que j'attends ici , ne sauroit d'ailleurs différer son retour de longtems.

Il y auroit de l'extravagance à vous dire, Madame, que j'acquitterai jamais la dette que j'ai contractée envers vous; je n'en suis point capable! Le service que vous m'avez rendu est de nature à rendre toute rétribution impossible; c'est par vous que j'ai repris l'usage de ma raison; vous m'avez appris à vaincre ces passions qui me l'avoient ôtée; & si dorénavant je ne puis point éviter les calamités, je saurai du moins les supporter en homme! Ma gratitude pour vos bontés sera sans bornes; mais permettez en même temps, que j'envisage comme une avance l'argent que vous m'avez remis, & que je m'engage de vous le restituer, *quand je le pourrai.*

Je suis, Madame, avec le plus profond respect & une entière reconnoissance, &c.

J. MACARTNEY.

L E T T R E L I I .

Continuation de la Lettre d'EVELINA.

Helborn, 1 Juillet à 5 h. du matin.

J'ai à vous rendre compte, mon cher Monsieur, d'une aventure qui a occupé mon es-

prit pendant toute la nuit, & je me leve de grand matin pour vous en entretenir.

On étoit convenu hier que nous passerions la soirée dans les jardins de Marybone, où M. Torre, un célèbre étranger, devoit tirer un feu d'artifice: M^{me} Duval, les Branghton, M. Dubois, M. Smith, M. Brown & moi composions la partie.

Nous arrivâmes des premiers, M. Branghton ayant déclaré qu'il vouloit bien voir pour son argent & se dédommager de son mieux d'une dépense aussi frivole.

Notre société s'étoit dispersée en chemin, M. Brown & Miss Polly ouvrirent la marche; M. Smith avoit donné le bras à Miss Branghton & sembloit s'être proposé de se venger de mes refus du bal, car il réserva pour sa moitié toutes les attentions qu'il m'avoit témoignées ci-devant; Miss Branghton parut jouir de son triomphe, & se tourna souvent en arriere, pour voir si je faisois attention à l'heureuse intelligence qui subsistoit entre elle & M. Smith. M. Dubois accompagna Madame Duval: M. Branghton marcha seul; mais son fils s'appliqua avec d'autant plus d'assiduité à me rendre ses soins, & il me pressa beaucoup d'accepter son bras: je le remerciai, & je restai à côté de M^{me} Duval.

Le soi-disant jardin de Marybone ne se distingue ni par sa magnificence ni par la

beauté ; nous y mourions tous d'ennui, & j'attendis avec impatience le moment où la musique devoit commencer : on vint nous avertir que l'orchestre étoit prêt ; un certain M. Barthelemon joua un concert de violon avec autant d'habileté que de goût.

Le feu d'artifice étant sur le point d'être exécuté, nous courûmes en avant pour nous assurer de bonnes places ; mais la foule étoit si grande, que M. Smith nous conseilla de demander un banc pour nous y tenir debout. Nous en fûmes effectivement pourvues, & nos Messieurs nous quitterent tous, en promettant de venir nous rejoindre dès que le spectacle seroit fini.

Le feu d'artifice étoit d'une grande beauté : il représentoit l'histoire d'Orphée & d'Eurydice ; mais à l'endroit où par un regard fatal ces deux amans sont de nouveau séparés, il se fit une si violente explosion, que nous descendîmes toutes du banc pour reculer de quelques pas ; la quantité d'étincelles qui nous entoureroient, nous faisant craindre un accident.

Je m'étois malheureusement écartée un peu trop loin, & je ne m'en aperçus que lorsqu'un inconnu me dit : „ venez avec moi, „ mon enfant, je prendrai bien soin de vous.”

Ne retrouvant personne de ma société, je me sauvai en diligence vers l'endroit que je venois de quitter ; le banc étoit occupé par des

gens que je ne connoissois point: je me vis seule & abandonnée au milieu de la foule, je courus de tout côté sans savoir quel parti prendre. A tout moment j'étois accostée par quelque insolent, qui se croyoit autorisé par mon embarras à me lancer ses mauvaises plaisanteries, ou à me tenir des propos doucereux, également choquans.

Un jeune officier entr'autres eut la hardiesse de me prendre par la main, en me disant: „ vous êtes jolie, ma petite, & je vous engage dans ma compagnie.”

Je m'arrachai d'entre ses bras, & me réfugiai vers deux Dames qui passoient dans ce moment; je les suppliai de m'accorder leur protection.

Elles me reçurent avec un grand éclat de rire. „ Venez parmi nous,” me répondirent-elles & elles prirent mes deux bras.

„ D'où peut vous venir une telle frayeur?” continuerent-elles d'un ton ironique. Je leur racontai ingénument ce qui venoit de m'arriver, & je les priai de m'aider à chercher mes amis,

„ Oh! vous n'en manquerez pas, ma chère, tant que vous serez avec nous.” Je les assurai que les miens reconnoitroient obligamment les services qu'elles voudroient bien me rendre. Mais, Monsieur, je ne tardai pas à me convaincre dans quelles mains j'étois tombée; les éclats perpétuels de ces femmes,

leur conversation , leurs manieres, tout me prouva que je n'avois à attendre d'elles qu'insultes & deshonneur. Jugez de ma situation !

Je guettois le moment où je pourrois échapper à ces deux méchantes créatures. Elles me firent mille questions, qui j'étois ? d'où je venois, &c. ? Je leur fis des réponses vagues. Mais quelle fut ma consternation, quand je vis arriver Mylord Orville qui s'avançoit vers nous !

Je ne saurois vous exprimer tout ce que je sentis dans ce moment ; quand même j'aurois eu le malheur d'être tombée dans l'état de dégradation que mes campagnes pouvoient faire soupçonner, je n'aurois pu sentir davantage ma honte.

Heureusement le Lord passa outre sans faire attention à nous ; je crus cependant remarquer qu'il jeta un coup-d'œil de notre côté.

L'une de ces femmes me demanda si je connoissois ce *jeune homme* ? Je lui dis que non, pour éviter toute explication.

Quelques minutes après, j'entendis à ma grande satisfaction la voix de M. Branghton : „ Dieu soit loué ! m'écriai-je , voici quel-
„ qu'un de notre partie : ” & aussitôt je le joignis pour prendre son bras. Je remerciai les deux femmes de leur politesse & leur fis entendre que je ne prétendois pas les incommoder davantage.

Dans le même moment je retrouvai M^{me} Duval & les Demoiselles Branghton, qui toutes étoient fort curieuses de savoir ce que j'étois devenue; je leur promis que nous en parlerions une autre fois. Il m'importoit d'écartier ces deux femmes, qui continuèrent toujours à prêter une attention indiscrette à notre conversation; elles eurent même la hardiesse de nous proposer d'être des nôtres; personne ne les refusa, & je n'osois rien dire moi-même. Il me fallut de nouveau consentir à m'associer avec elles.

Comme si tout avoit conspiré à me couvrir de confusion, le hasard voulut que nous rencontraissions encore le Lord Orville. — Cette fois-ci il m'aperçut. — Sa présence fut un coup de foudre pour moi! je n'avois pas le courage de le regarder en face; il s'approcha vers moi & nous nous arrêtames tous.

Il eut la bonté de me saluer, & il me fixa d'une manière qui exprimoit assez sa surprise; je crus cependant lire dans ses yeux un certain *intérêt* qu'il sembloit prendre à ma situation, & cette idée est la seule consolation que j'aie eue dans cette horrible soirée.

Je n'ai point retenu ce que Mylord Orville me disoit, j'étois trop émue pour l'écouter avec attention; je fais seulement que je gardois le silence, & qu'après une courte pause il me quitta.

Je ne réussirai jamais, Monsieur, à vous dépeindre tout ce que je souffrois. Je suppliai Mme Duval de me tenir séparée du reste de la société, & de permettre que je demeurasse seule avec elle. Le Lord étoit encore trop près de nous pour que cette démarche eût pu lui échapper; il revint sur ses pas. Cette complaisance me dédommagea en grande partie des chagrins que j'avois essuyés; elle me prouva dans un homme du caractère réservé & tranquille d'Orville, que mon embarras lui faisoit quelque peine: c'est ainsi du moins que j'interprétois son retour.

Il m'en fit ses excuses avec une politesse à laquelle je ne suis plus habituée de longtemps; il me demanda des nouvelles de Mme Mirvan & de sa famille. La conjecture flatteuse que j'avois formée me rendit le courage; je lui répondis avec aisance. Notre conversation fut bientôt interrompue par un éclat de rire indécent de la part des Demoiselles Branghton: j'en rougis; Mylord Orville leur lança un regard plein d'indignation & ne dit plus rien.

Mme Duval, à qui les apparences en imposent si facilement, avoit pris jusqu'ici les deux femmes qui s'étoient mises de notre partie pour des personnes du bon ton; elle commença cependant à concevoir de la défiance, & elle jugea à propos d'arrêter une loge pour y



attendre M. Branghton. Nous y fûmes suivies par ces créatures hardies, & Mylord Orville me souhaita le bon soir d'un air de gravité qui me perça le cœur. Je n'eus pas la force de lui répondre, mais pour peu que ma physionomie ait été d'accord avec mes sentimens, elle devoit porter l'empreinte d'une profonde mélancolie. J'ai lieu de croire qu'il s'en aperçut, car il ajouta avec douceur : „ si „ Miss Anville daignoit me donner son adresse, je lui demanderois la permission de lui rendre mes devoirs avant que de quitter Londres.”

Cette question inattendue acheva de me décontenancer; je lui dis en tremblant que je demurois dans Holborn: il me fit une révérence, & s'en alla.

Que doit-il penser de cette aventure! toutes les apparences sont encore contre moi! Avec un peu de présence d'esprit je lui aurois d'abord expliqué le mystère, je lui aurois avoué par quel étrange hasard je m'étois trouvée dans cette horrible société; — mais, je ne fais-jamais ce que je fais.

Je n'ai guere d'autres particularités à vous marquer du reste de la soirée. Cette rencontre fatale absorba toutes mes pensées, & elle sera également le seul objet dont je vous entretiendrai aujourd'hui. Les deux malheureuses, qui m'avoient tourmentée toute la soirée, con-

tinuerent à nous être fort à charge, & elles s'amuserent surtout à tourmenter le jeune Brown. Nous ne fûmes débarrassées d'elles qu'à l'arrivée de M. Branghton, qui par ses manières polies parvint bientôt à les chasser. Nous nous retirâmes peu après.

Quelles que soient les conjectures de Mylord Orville sur cette affaire, elles ne fauroient manquer de tourner à mon désavantage. M'avoir trouvée avec des femmes de cette espece, quelle honte ! Jusqu'ici j'ai toujours eu la vanité de souhaiter qu'il ne me vît point avec les Branghton & M^dme Duval, & maintenant je me croirois trop heureuse, de n'avoir pas paru devant lui en bien plus mauvaise société. — Joignez à cela l'adresse de ma demeure : quel concours de circonstances fâcheuses ! Mais je ne veux point vous fatiguer par les réflexions humiliantes qui se présentent en foule à mon esprit. Peut-être viendra-t-il me faire la visite qu'il m'a promise, & alors je saisirai sûrement cette occasion pour lui expliquer tout ce que mon aventure offre de choquant. Cependant, comme je ne lui ai point indiqué au juste la maison que nous habitons, il aura de la peine à me découvrir ; je lui ai dit simplement que je demurois dans *Hobborn*, & l'embarras de ma réponse l'empêcha de me demander d'autres renseignements. Que faire ? Il faut prendre mon mal en patience.

En attendant je dois rendre justice à Mylord Orville, & je suis confirmée plus que jamais dans la haute idée que j'ai toujours eue de son honnêteté & de sa délicatesse. Quelle différence entre sa conduite & celle d'un Sir Clément Willoughby : il avoit pour le moins autant de sujet que celui-ci, de prendre mauvaise opinion de moi ; cependant, avec quelle circonspection ne m'a-t-il pas traitée ? & s'il parut surpris de me trouver dans une situation aussi peu conforme à celle où il m'avoit vue précédemment, du moins il ne s'en est pas prévalu pour m'insulter. Loin de-là, je suis persuadée qu'il ne peut refuser sa pitié à une jeune personne tombée en apparence dans cet état avilissant. Mais quels qu'aient été ses doutes & ses soupçons, il est certain qu'ils n'influèrent en rien sur sa conduite ; il me parla avec les mêmes égards & la même politesse qu'il m'avoit témoignés autrefois quand je fis sa connoissance chez M^{de} Mirvan, dans des conjonctures plus favorables. Quoi qu'il en soit, quittons ce sujet.

Dans tous les revers que je rencontre, il m'est doux, mon cher Monsieur, d'être convaincue que votre tendresse & votre protection me restent toujours. Ah ! si ma plume pouvoit exprimer la force de mes sentimens, avec quelle chaleur ne vous dirois-je pas combien je suis votre dévouée

EVELINA.

L E T T R E L I I I .

Suite de la Lettre d'EVELINA.

Excédée d'ennui & de mauvaise humeur, incapable de toute application quelconque, je ne sus faire rien de mieux, après avoir fini ma lettre d'hier, que de regarder par la fenêtre ; j'y attendois tranquillement l'instant où il plairoit à M^{de} Duval de m'appeler à son déjeuner, quand tout à coup l'apparition d'un équipage brillant me réveilla de mon indolence ; je vis en même temps Milord Orville qui mit la tête à la portière, & je me retirai aussitôt, mais ce ne fut pas, je crois, sans avoir été remarquée ; du moins la voiture tourna vers notre maison.

J'étois très-mal à mon aise, — l'idée de recevoir seule le Lord Orville, — la persuasion où j'étois qu'il ne venoit que chez moi, — mon desir de lui expliquer la malheureuse aventure d'hier, — la mortification que me donnoit ma situation actuelle ; — toutes ces réflexions se présenterent à la fois à mon esprit, & me préparèrent mal à la visite qui m'arrivoit.

Je m'étois attendue que le Lord se feroit annoncer, mais la servante peu accoutumée

au cérémonial, vint me dire qu'il y avoit en bas un grand seigneur dont elle avoit oublié le nom & qui demandoit à me parler: en même temps je vis entrer Mylord Orville lui-même.

Si du temps où je vivois encore dans le cercle du beau-monde, j'ai admiré les manières distinguées & le bon goût de ce gentilhomme, je vous laisse à juger, Monsieur, combien il devoit me frapper davantage, aujourd'hui où je me vois reléguée dans une classe de gens qui n'ont aucune idée de ce que c'est que politesse ou bienséance!

Je suis sûre que je reçus le Lord assez gauchement, & cela est facile à comprendre; le rôle que j'avois à jouer devant lui, n'étoit ni aisé, ni brillant. Après les premiers complimens d'usage il me dit; „ je m'estime heureux de trouver Miss Anville chez elle, & „ ce qui m'est bien plus agréable encore, de „ pouvoir lui parler sans témoins.”

Je lui fis une révérence; il m'entretint alors de M^{de} Mirvan, de mon séjour à Londres & de quelques autres sujets indifférens, qui me laisserent heureusement le temps de me remettre. Après quoi il entama la conversation.

„ Si Miss Anville me permet de passer „ quelques minutes avec elle, je prendrai „ la

„ la liberté de l'informer du principal motif
„ de ma visite.”

Nous primes des sieges & il continua ainsi.

„ Je ne fais comment justifier la franchise
„ avec laquelle je vais vous parler; — mais;
„ Madame, je me repose uniquement sur vo-
„ tre bonté; elle m'excusera mieux que je ne
„ pourrois le faire moi-même.

Je lui répondis par une inclination de tête.

„ Je ferois au désespoir de passer pour in-
„ discret, & cependant j'en cours les risques.

„ Vous indiscret! non, Mylord, la chose
„ est impossible.

„ Votre indulgence, Madame, m'inspire
„ du courage, & je vais m'expliquer sans
„ détour.”

Il s'arrêta de nouveau: j'étois trop attenti-
ve pour penser à l'interrompre; enfin il bais-
sa les yeux, & d'une voix timide & entrecou-
pée il me dit: „ ces Dames avec lesquelles
„ je vous vis hier, les connoissiez-vous dé-
„jà, & vous êtes-vous jamais trouvée dans
„ leur société?

„ Non, Mylord, je les ai vues pour la
„ première & dernière fois.”

Nous nous levâmes tous deux; & il ajou-
ta d'un ton très affectueux: „ pardonnez,
„ Madame, ce que ma question peut avoir de
„ trop brusque; mais je ne savois pas trop
„ comment amener cette matière; je n'ai d'au-

II Partie.

L

„ tre excuse à alléguer que mon estime pour
 „ M^{de} Mirvan, & l'intérêt sincère que je
 „ prends à votre propre bonheur. Malgré
 „ cela peut-être j'ai été trop loin.

„ Je suis très-sensible, Mylord, à l'hon-
 „ neur que vous me faites, mais ———

„ Permettez-moi, Madame, de vous as-
 „ surer, qu'il n'est pas dans mon caractère
 „ de m'ingérer à donner des avis. Je n'aurois
 „ point risqué de vous déplaire, si je n'avois
 „ été persuadé que vous pensez trop bien pour
 „ vous offenser sans raison.

„ Non, Mylord, je ne me crois point of-
 „ fensée; mais je suis affligée de me voir dans
 „ une situation malheureuse, qui m'oblige à
 „ recourir à des explications également péni-
 „ bles & humiliantes.

„ Madame, c'est sur moi que doivent ré-
 „ tomber tous vos chagrins, si j'ai pu vous en
 „ causer: je n'ai point cherché d'explication,
 „ puisque je n'avois point de doute. Miss
 „ Anville ne m'a pas compris, & elle se fait
 „ du tort à elle-même: souffrez que je vous
 „ dise à cœur ouvert dans quelle intention je
 „ suis venu ici.”

„ Nous reprîmes nos places, & je le laissai
 continuer.

„ J'avoue sans peine que j'ai été excessive-
 „ ment surpris de vous rencontrer hier au soir
 „ avec deux femmes, qui assurément ne m'e-

„ ritoient pas l'honneur de se trouver avec
„ vous ; il ne me fut pas aisé de deviner par
„ quel étrange accident vous étiez tombée en
„ aussi mauvaise société : cependant, malgré
„ mon incertitude, je ne me suis point per-
„ mis la moindre conjecture à votre désavan-
„ tage ; j'étois sûr que vous n'aviez aucune-
„ idée du caractère de ces femmes, & j'ai
„ partagé les regrets que vous auriez lorsque
„ vous les connoissez de plus près. En at-
„ tendant je n'aurois point osé vous en parler
„ avec tant de franchise, je ne vous aurois
„ point entretenu de mon propre chef sur un
„ sujet aussi délicat, si je ne savois combien
„ la crédulité est compagne de l'innocence ;
„ je craignois qu'on ne vous trompât. Un
„ certain sentiment auquel je n'étois pas le
„ maître de résister, m'a pressé de vous aver-
„ tir d'être sur vos gardes ; mais je ne me
„ pardonnerois point la liberté que j'ai prise,
„ si j'avois eu le malheur de vous faire de
„ la peine.”

L'orgueil que sa première question m'avoit inspiré, fit place actuellement à une plus douce émotion, & pénétrée de reconnaissance, je lui racontai ingénument le mieux que je pus, de quelle manière j'avois joint ces deux malheureuses. Il écouta mon récit avec une attention si obligeante, y sembla prendre tant d'intérêt, & me remercia dans des termes si

polis, de ce qu'il appeloit ma condescendance, que je rougis presque de lever les yeux sur lui.

Peu après la servante vint me dire que le déjeuné m'attendoit dans la chambre de Madame Duval.

Le Lord se leva aussitôt: „ je crains, dit-il, que ma visite n'ait été trop longue; „ mais qui a ma place auroit pu être moins „ indiscret?” Puis prenant ma main, & la pressant contre ses levres, il ajouta: „ Miss „ Anville me permet-elle de sceller ainsi ma „ paix?” Et il se retira.

Généreux Mylord Orville! quelle conduite désintéressée! quelle délicatesse dans ses procédés! il cherche à me donner de bons conseils, & il craint en même temps de blesser ma sensibilité! — Dois-je regretter encore l'aventure de Marybone, puisqu'elle m'a valu une visite si agréable? Eussé-je été mille fois plus humiliée! eussé-je effuyé des allarmes bien plus vives! — une telle marque d'estime (car j'ose l'appeler ainsi) de la part de Mylord Orville, suffiroit pour compenser toutes mes peines.

En effet, mon cher Monsieur, ma situation actuelle exigeoit quelque consolation; d'autant plus que depuis sa visite il est survenu deux nouveaux incidens, qui vraisemblablement me susciteront encore des embarras.

Pendant le déjeuner Madame Duval me demanda si j'aimerois à me marier, & elle ajouta que M. Branghton lui avoit proposé une alliance entre son fils & moi. Surprise & choquée d'une pareille ouverture, j'assurai M^{me} Duval, que si M. Branghton pensoit sérieusement à moi, il perdoit son temps.

„ J'avois moi-même, repliqua-t-elle, d'au-
„ tres vues pour vous, & c'est dans cette
„ intention que j'espérois de vous conduire
„ à Paris; mais puisque ce projet rencontre
„ tant de difficultés, il me semble que vous
„ ne sauriez mieux faire que d'accepter le
„ parti qui se présente aujourd'hui : vous
„ m'appartenez l'un & l'autre, je vous laisse-
„ rai mon bien, & de cette façon je vous
„ aurai pourvus tous deux.”

Je la suppliai de ne point suivre un plan incompatible avec mes idées; puisqu'à mes yeux le jeune Branghton étoit un personnage absolument insupportable: mais elle continua ses exhortations & ses réflexions, sans faire, selon sa coutume, la moindre attention à mes objections. Elle me recommanda du ton le plus impérieux de tenir le jeune Branghton en suspens; qu'il ne falloit ni accepter, ni rejeter son offre, jusqu'à ce qu'elle pût voir ce qu'il y auroit à faire pour moi: elle observa d'ailleurs que le jeune homme avoit déjà été tenté souvent de me déclarer lui-même ses

intentions, mais que n'en ayant pas le courage, il l'avoit priée de préparer les voies.

Je ne me fis pas le moindre scrupule de lui avouer mon aversion pour une semblable proposition; mais mes représentations furent inutiles, & elle finit, comme elle avoit commencé, c'est-à-dire en me disant qu'il faudroit bien me résoudre à l'épouser, *si je ne trouvois pas mieux.*

Je suis décidée à ne prendre conseil dans cette ridicule affaire que de moi-même; & au fond elle ne m'inquiete gueres.

Un autre sujet de mécontentement me vient de la part de M. Dubois, qui à ma grande surprise saisit cet après-dînée le moment où Madame Duval étoit absente, pour me glisser un billet.

Cet écrit renferme une déclaration non équivoque de son attachement pour moi: M. Dubois y dit qu'il n'auroit jamais eu la présomption de me faire cet aveu, s'il n'avoit appris par Madame Duval qu'elle destinoit sa main au jeune Branghton: — alliance dont l'idée lui paroissoit insoutenable. Il me supplie d'excuser sa témérité, me fait mille protestations d'un respect inviolable, & s'en remet, pour la décision de son sort, au temps & à ma compassion.

Cette démarche de M. Dubois me fait une vraie peine; j'avois si bonne opinion de lui!

En attendant il ne me sera pas difficile de le rebuter: Madame Duval ne saura rien du billet; elle n'en seroit pas trop contente, à ce que je crois.

L E T T R E .LIV.

Continuation de la Lettre d'EVELINA.

3 Juillet.

J'ai payé cher le bonheur passager d'une courte matinée!

Les Branghton proposerent hier une partie pour les jardins de Kensington, & j'y fus entraînée malgré moi, comme cela m'arrive toujours. On prit une remise jusqu'à Piccadilly, & de-là nous continuâmes notre chemin à pied par Hyde-park: en toute autre société cette promenade m'eût fait plaisir. Les jardins de Kensington me plaisent beaucoup, & je les préfère à ceux du Vauxhall.

Le jeune Branghton étoit extrêmement importun, il ne me quitta pas plus que mon ombre; ma froideur & l'air réservé que j'affectois, sçurent cependant le tenir en respect, & il ne fut point question du sujet odieux auquel Madame Duval m'avoit préparée. Une seule fois quand je me fus éloignée de quel-

ques pas du reste de la société, il s'avisa de me demander si sa tante ne m'avoit rien dit? Je ne lui répondis point, & il en resta-là. M. Smith & le Sr. Brown n'étoient point de cette partie: le pauvre M. Dubois voyant que je l'évitois, en parut fort attristé.

J'apperçus à quelque distance Mylord Orville qui se promenoit avec des Dames, & je me cachai derrière Miss Branghton pour l'éviter; je n'aurois pas voulu qu'il me retrouvât dans un endroit public, avec une société dont je n'avois pas sujet de me vanter.

Mon dessein réussit, & je ne le revis plus; d'ailleurs la pluie survint, & nous quittâmes bientôt le jardin. Nous fûmes obligés de nous retirer dans une taverne pour nous mettre à l'abri du mauvais tems; nous y rencontrâmes deux domestiques, dont je crus reconnoître la livrée; & effectivement ils appartenoient à l'équipage de Mylord Orville.

Je crus bien faire, en priant Miss Branghton de ne point m'appeler par mon nom. Cette précaution étoit superflue: car parmi ces gens-ci je n'ai point d'autres noms que ceux de *cousine* ou de *miss*; mais les choses les plus innocentes suffisent souvent pour m'occasionner des embarras.

Ma demande excita la curiosité de Miss Branghton, & elle me pressa vivement

pour en favoir la raison ; je ne pus m'empêcher de lui dire que je connoissois le Lord Orville. Cet aveu m'entraîna à d'autres explications, & Miss Branghton fit tant par ses importunités, que je lui racontai en détail de quelle maniere j'étois entrée en relation avec ce Seigneur. Je n'eus pas plutôt satisfait à ses questions indiscrettes, qu'elle appella sa sœur :

„ imagine - toi , Polly , Miss a danfé avec
 „ un Lord.

„ Hé ! s'écria celle-ci, qui l'auroit cru !
 „ Et que vous a - t - il dit , Miss ? ”

Leur caquet attira bientôt l'attention de Madame Duval, ainsi que celle de toute la coterie, & mon Histoire passa de bouche en bouche.

Le jeune Branghton dit, qu'à ma place il profiteroit du carosse du Lord, pour me faire ramener en ville.

(*M. Branghton.*) „ Cet avis est bien trouvé ; cela s'appelleroit tirer partie de ses connoissances ; & nous épargnerions la dépense d'un fiacre.

(*Miss Polly.*) „ Ah ! je le voudrois de tout mon cœur ; j'aimerois bien aller dans un équipage.

(*Mdme Duval.*) „ Je vous promets que cette idée me revient beaucoup, & je n'y vois point de difficultés. Faisons appeler le cocher.

„ Pas pour tout au monde , répondis-je ,
 „ la chose est impossible.

„ Bon ! on voit bien , mon enfant , reprit
 „ Madame Duval , que vous n'avez aucune
 „ idée de l'usage du monde ; laissez-moi faire.”
 Puis s'adressant à l'un des domestiques : „ je
 „ vous prie , Monsieur , de faire avancer le
 „ cocher ; j'ai à lui parler.”

Le laquais la regardâ , mais sans bouger.

„ De grace , Madame , lui dis-je , ayez
 „ la bonté de renoncer à ce projet ; je ne
 „ connois pas assez Mylord Orville pour
 „ prendre une telle liberté.

„ Taisez-vous , petite ignorante ! & si ce
 „ valet ne veut point appeler le cocher , j'irai
 „ le chercher moi-même.”

Le domestique lui rit au nez , & Madame
 Duval sortit pour faire signe au cocher d'a-
 vancer. Il arriva en effet ; j'employai tous
 mes soins pour prévenir l'incongruité qu'on
 alloit commettre , & pour engager Madame
 Duval à prendre une remise ; mais à quoi ser-
 vent les représentations avec cette femme ! elle
 poussa sa pointe avec d'autant plus d'opiniâ-
 treté , qu'elle apprit par les propos des laquais
 que Mylord Orville se trouvoit au palais de
 Kensington , & qu'il n'auroit pas besoin de
 sitôt de son carrosse.

Madame Duval demeura exposée à la risée
 de ces valets , & le cocher lui demanda si

Mylord lui avoit donné la permission de se servir de sa voiture ?

„ Peu importe ! lui répondit-elle, un Seigneur aussi galant que lui aimeroit mieux que nous en fissions usage, plutôt que de nous laisser mouiller jusqu'aux os : mais attendez, votre maître saura vos impertinences ; cette jeune Demoiselle le connoît très-bien.

„ Sans doute, ajouta Miss Polly, puis- qu'elle a dansé avec lui.”

Les domestiques s'étoient conduits assez grossièrement, & les plaintes qu'on menaçoit de porter au Lord, les intimidèrent un peu ; l'un d'eux s'offrit d'aller au palais pour prendre les ordres de son maître.

Cette idée fut saisie avec empressement ; jeus beau protester, Madame Duval ne m'écouta plus, & chargea le laquais en mon nom d'un message pour Mylord Orville. „ Vous lui direz que Miss Anville, cette même Demoiselle avec laquelle il a dansé dernièrement, lui demande sa voiture pour se faire conduire à Holborn.”

Le domestique fut bientôt de retour, & rapporta que son maître me faisoit ses complimens & m'assuroit que son carrosse étoit entièrement à ma disposition.

Je fus sensible à cette politesse ; mais le souvenir de la conduite inconsidérée qui y avoit

donné lieu, m'occupa bien davantage. Madame Duval & les Demoiselles Branghton n'eurent rien de plus pressé que de monter en voiture; il fallut me résoudre à les y suivre.

Rendues chez nous, les Branghton demandèrent au cocher qu'il les ramenât à Snow-Hill. Les domestiques, devenus plus polis, obéirent sans répliquer; je ne m'en mêlai plus, persuadée que mes remontrances seroient parfaitement inutiles, & je me retirai dans ma chambre.

Je n'ai guere passé une nuit plus inquiète. A peine avois-je réussi à me remettre bien dans l'esprit de Mylord Orville, & voici déjà un nouvel accident qui gâte tout. Que pensera-t-il? — Faire trophée de sa connoissance, divulguer que j'ai dansé avec lui, — prendre avec lui des libertés que je ne me permettrois pas même avec des amis intimes, — payer d'impertinence les égards distingués qu'il m'a témoignés: — tels sont les reproches qu'il est en droit de me faire! & j'en rougis.

Mais ce n'est pas tout: une seconde scene, pire que la précédente, m'étoit encore réservée, & je vais vous en rendre compte.

Je reçus ce matin la visite du jeune Branghton: il prit en entrant un air important qui ne lui est pas ordinaire, & en s'avançant fièrement vers moi, il me dit: „ j'ai à vous faire, Miss, les complimens de Mylord Orville.

„ De Mylord Orville ? ” repris-je fort
„ étonnée.

„ Oui, de lui-même. Je viens de faire
„ sa connoissance; c'est bien le Seigneur le
„ plus aimable que j'aie jamais vu.

„ Que veut dire ceci ? expliquez-vous.

„ Il faut que vous sachiez, Miss, qu'hier
„ en vous quittant il nous est arrivé un pé-
„ tit accident, qui cependant ne m'inquiète
„ plus, puisqu'il ne tire pas à conséquence.
„ Nous rencontrâmes dans le voisinage du
„ quartier de Snow-Hill une charette, &
„ pouf ! ne voilà-t-il pas qu'elle donne con-
„ tre la voiture & brise une des roues. Pour
„ comble de malheur la glace étoit levée; je
„ n'y avois pas fait attention, & en voulant
„ ouvrir la portiere, j'y tombe à pleine tête,
„ & j'en ai reçu comme vous voyez une
„ blessure au front.”

Je m'embarrassai peu dans ce moment-ci de
la Blessure de M. Branghton, & je ne pensai
qu'à écouter la fin de ce récit; il continua en
ces termes: „ nous fîmes tous capots, com-
„ me vous pouvez croire; & le cocher pré-
„ tendoit qu'il n'étoit pas en état de recon-
„ duire le carrosse à Kensington. Que faire ?
„ Les domestiques partirent pour informer leur
„ maître de ce qui s'étoit passé, & mon pere,
„ craignant le ressentiment de Mylord Orvil-
„ le, m'y a envoyé ce matin pour lui faire nos

„ excufes. Les laquais m'avoient enfeigné fa
 „ demeure, & je me fuis rendu chez lui au
 „ quarré de Barkeley. La belle maifon ! J'é-
 „ tois embarrassé de paroître devant un Sei-
 „ gneur & j'avois préparé d'avance un beau
 „ compliment : fes domestiques ne voulurent
 „ point m'annoncer ; ils me dirent que leur
 „ maître étoit occupé. J'allois m'en retour-
 „ ner, quand j'imaginai un expédient qui me
 „ réuffit à merveille ; je leur dis que je venois
 „ de votre part.

„ De ma part ?

„ Oui, Mifs, car vous n'auriez pas voulu
 „ que j'euffe fait tout ce chemin pour rien.
 „ Je priai donc le portier de dire à Mylord
 „ que quelqu'un demandoit à lui parler de la
 „ part de Mifs Anville.

„ Et qui vous en a donné la permiffion ?

„ Eh bon Dieu ! ne vous fâchez pas, Mifs ;
 „ vous ferez contente, quand vous apprendrez
 „ comme tout a tourné à bien. Dès qu'on
 „ m'eut annoncé, je fus introduit fur le
 „ champ ; il me fallut paffer une haie de
 „ domestiques, & une enfilade de chambres
 „ fans fin. Je tirai mauvais préfage de toute
 „ cette magnificence, & je m'attendois à
 „ trouver un maître trop fier pour me par-
 „ ler ; mais il ne l'eft pas plus que moi, & il
 „ m'a traité comme fi j'étois fon égal. Je le
 „ priai donc d'excuser ce qui s'étoit paffé,

„ & je l'assurai que la glace n'avoit été cas-
„ sée que par malheur. Il me répondit que
„ c'étoit une bagatelle, à laquelle il ne pen-
„ soit plus; qu'il espéroit seulement que vous
„ aviez été heureusement rendue chez vous,
„ & que vous n'aviez point été effrayée de
„ cet accident. Je l'assurai qu'il ne vous étoit
„ arrivé aucun mal, & que vous m'aviez
„ chargé de lui faire vos complimens.

„ Mais qui vous en a prié?

„ Ah! j'ai fait tout cela de ma propre tête,
„ pour le persuader d'autant plus que c'étoit
„ vous qui m'envoyiez chez lui. Mais j'au-
„ rois dû commencer par vous dire que
„ les gens de Mylord m'avoient conté qu'il
„ alloit demain hors de ville; & qu'il se
„ proposoit de faire de grandes emplettes pour
„ le mariage de sa sœur: alors le voyant si
„ affable, il me vint dans l'esprit de lui of-
„ frir mes services: nous nous recomman-
„ dons, Mylord, lui dis-je, au cas que vous
„ n'avez pas encore donné votre parole; mon
„ pere est orfevre, & il sera fier s'il vous
„ plaisoit de lui accorder votre pratique. Miss
„ Anville, qui est notre cousine, vous en aura
„ obligation.

„ Vous me poussez à bout, ” m'écriai-je
en sautant de ma chaise, „ vous m'avez fait
„ un sanglant affront, & je ne veux plus en-
„ tendre parler de vous.” Je me retirai aussi-
tôt dans ma chambre.

J'étois furieuse, & dans une espèce de délire; je me crus perdue sans ressource dans l'esprit du Lord Orville: l'espérance dont je m'étois flattée de le revoir & de me justifier à ses yeux, s'évanouissoit avec le projet du voyage qu'il alloit entreprendre; il ne me restoit que la crainte de demeurer pour toujours l'objet de son mépris.

Cette idée étoit un coup de poignard pour mon cœur; — je ne pus la supporter, je — Mais je rougis de continuer, Monsieur. Vous me blâmez, & cependant je ne me douterois pas d'avoir mérité des reproches, si je ne sentoie une secrète répugnance à vous avouer la démarche que je me suis permise. Cette inquiétude seule me fait appréhender que j'aie manqué à mon devoir. J'ai déjà fait ma confiance à Miss Mirvan, avant que de vous en écrire: me pardonneriez-vous ce passeroit? me pardonneriez-vous le projet que j'avois formé de ne vous en point parler du tout? Mais j'ai bientôt reconnu que par une telle conduite je me rendrois coupable d'une noire ingratitude, & j'aime mieux risquer d'encourir votre censure, que de vous tromper. Ces détours vous auront peut-être déjà fait deviner de quoi il est question. Dans un premier moment de vivacité j'ai adressé une lettre à Mylord Orville. Lisez-la, Monsieur; je vous la transcris, mot à mot.

„ My-

„ MYLORD,

„ Je suis on ne peut pas plus confuse d'un
 „ message qui vous a été fait hier en mon
 „ nom; & je dois me justifier de l'indiscré-
 „ tion dont vous êtes en droit de m'accuser.
 „ C'est sans mon consentement qu'on vous a
 „ demandé votre carrosse, & je ne m'y trou-
 „ vai pas lorsqu'il a été endommagé: je n'ai
 „ pas donné lieu non plus à la visite de l'im-
 „ portun qui s'est présenté ce matin à votre
 „ porte; tout ceci s'est passé à mon insçu.
 „ Je regrette infiniment l'embarras qui vous
 „ a été causé; mais je vous proteste, Mylord,
 „ que je n'entre pour rien dans cette affaire,
 „ si ce n'est en prenant la liberté de vous
 „ faire mes excuses par ces lignes.

„ Je suis,

„ Mylord,

„ Votre très-humble servante

EVELINA ANVILLE.

J'avois chargé la servante de faire rendre ce
 billet au quarré de Barkéley; mais je me ravisai
 le moment après, & j'allois descendre pour le
 reprendre, quand j'entendis la voix de Sir
 Clément Willoughby, qui demandoit à me
 parler. On me céla conformément aux or-
 dres de Madame Duval: pendant ce temps la

servante avoit déjà remis le billet entre les mains d'un messager, & celui-ci étoit parti avant que j'eusse eu le loisir de rétracter ma commission.

J'attendis avec impatience le retour du messager : il me rapporta que Mylord Orville n'étoit pas chez lui. — Qui fait s'il me répondra? — peut-être viendra-t-il me voir, — peut-être aussi l'affaire en restera-t-elle là : en attendant, cette incertitude, me met mal à mon aise.

L E T T R E L V.

Suite de la Lettre d'EVELINA.

4 Juillet.

Maintenant vous pouvez, mon cher Monsieur, m'envoyer M^{de} Clinton en toute sûreté ; le plutôt sera le mieux : rien ne s'oppose plus à mon départ de Londres ; peut-être seroit-il heureux pour moi que je n'y fusse jamais venue !

Madame Duval m'a chargé ce matin d'aller à Snow-Hill, pour inviter les Branghton & M. Smith à passer la soirée chez elle. M. Dubois, qui a déjeûné avec nous, fut prié de

m'accompagner. J'acceptai cette commission malgré moi ; car je me souciois peu de me trouver seule avec M. Dubois, & tout aussi peu de rencontrer le jeune Branghton. Un autre motif plus pressant ajoutoit d'ailleurs à ma répugnance ; j'espérois de recevoir une réponse de Mylord Orville, je me flattois même de sa visite : néanmoins il fallut me soumettre aux ordres de Madame Duval ; le moyen de lui tenir tête !

Le pauvre M. Dubois n'ouvrit pas la bouche en chemin, & je supposé que cette promenade ne nous amusoit gueres, ni l'un ni l'autre. Nous trouvâmes toute la famille assemblée dans la boutique. M. Smith s'adressa à Miss Branghton ; dès qu'il me vit, & lui fit toutes sortes de galantries : vous voyez, Monsieur, que ma conduite du bal de Hampstead a eu un bon effet, & je m'en réjouis. D'un autre côté, j'eus à essuyer les importunités du jeune Branghton ; il ricana sans cesse, & me fixa si impertinemment ; que pour me débarrasser de lui je me vis obligée de quitter mon air de réserve avec M. Dubois & de lier conversation avec lui.

M. Branghton le pere jugea aussi à propos de prendre la parole : „ J'ai appris avec peine, me dit-il, par mon fils, que vous avez désapprouvé notre conduite à l'égard de Mylord Orville ; mais je voudrois bien sa-

„ voir ce que vous y trouvez à redire; il me
 „ semble que nous avons arrangé le tout pour
 „ le mieux.

„ Bonté! ajouta le fils, il falloit voir Miss,
 „ dans quelle colere elle étoit, & avec quel
 „ emportement elle quitta la chambre.

„ Il est trop tard, leur répondis-je, pour
 „ discuter cette matiere; seulement je vous
 „ prierai de ne plus vous servir dorénavant
 „ de mon nom, sans que j'en sois avertie.
 „ Au reste, que voulez-vous que je dise à
 „ Madame Duval; lui ferez-vous l'honneur
 „ de venir?

„ Quant à moi, reprit M. Smith, je remer-
 „ cie la vieille Dame; je n'ai plus envie d'être
 „ sa dupe; elle m'excusera.”

Les autres promirent de venir, & je me
 retirai. En sortant de la boutique j'entendis
 que M. Branghron disoit à son fils: „ courage,
 „ Tom! elle fait la prude.” Je fus à peine à
 dix pas de la maison, que le jeune homme me
 suivit.

J'affectois de ne point le regarder, & pour
 l'éviter avec d'autant plus de décence, je m'en-
 tretins avec M. Dubois, qui devint plus gai
 que jamais; malheureusement il interpréta à
 faux cette légère attention de ma part.

On m'annonça en rentrant qu'il m'étoit
 venu pendant mon absence deux visites, dont
 on me rendit les cartes. J'y lus les noms de

Mylord Orville, & de Sir Clément Willoughby. Ce dernier m'intéresse peu : mais je regrette infiniment d'avoir manqué le Lord ; il fera parti vraisemblablement à l'heure qu'il est, & je ne le reverrai plus.

Le jeune Branghton étoit venu me rejoindre à la porte de la maison ; il observa que Mylord Orville nous avoit suivis tout le long du chemin. Je n'eus rien de plus pressé que de monter l'escalier, & le Sieur Branghton trouva bon de s'en retourner, après avoir dit à M. Dubois, que je lui paroissais trop fière aujourd'hui, & qu'il croyoit bien faire en me laissant tranquille.

Il auroit été à souhaiter que M. Dubois eût pris le même parti ; mais il jugea à propos de me relancer de nouveau dans la chambre à manger, où il m'avoit vu entrer.

„ Vous ne l'aimez donc pas, ce garçon, „ Mademoiselle, me dit-il.

„ Non, en vérité, & je le déteste ; sa présence me donne des maux de cœur.”

„ Ah ! vous me rendez la vie, ” s'écria-t-il avec transport en se jetant à mes pieds.

Dans le même instant Madame Duval ouvrit la porte.

Il se releva au plus vite, honteux & confus de cet accident. Mais comment vous dépeindrai-je la rage de Madame Duval ? Elle livra un assaut des plus furieux, & sa langue la servit

avec une volubilité merveilleuse ; ses reproches sembloient être dictés par la jalousie ; M. Dubois fut accusé d'infidélité. Il se défendit foiblement par des subterfuges, & Madame Duval lui ayant ordonné de fuir sa présence, il lui céda prudemment le champ de bataille. J'eus à mon tour un rude choc à soutenir ; elle me prodigua les titres de *seductrice*, d'*ingrate*, de *fille rusée* ; elle me fit entendre que je n'irois point avec elle à Paris, & qu'elle ne se mêleroit plus de mes affaires, à moins que je ne consentisse incessamment à épouser le jeune Branghton.

Quelque effrayée que je fusse de la colere de Madame Duval, cette dernière proposition me rendit tout mon courage ; je lui déclarai rondement que sur cet objet je ne lui obéirois jamais. Cette réponse ne fit que l'irriter davantage, & elle me montra la porte.

Telle est la situation dans laquelle je me trouve actuellement. Je me dispenserai de voir les Branghton cette après-dinée, & je souhaite de ne les plus revoir du tout. En attendant je suis fâchée d'avoir déplu à Madame Duval, quoique ce ne soit point par ma faute.

Mais ce qui est très-certain, c'est que je serai fort aise quand je pourrai quitter cette ville ; il n'y a plus rien qui m'y attache. Lord Orville est le seul que j'aurois désiré de revoir encore ; un moment d'entretien auroit

réparé bien des choses; je lui aurois expliqué alors ce que je n'ai fait qu'effleurer dans mon billet. En attendant c'est toujours une consolation pour moi qu'il ait cherché à me parler avant son départ; cette attention prouve du moins qu'il n'a pas été entièrement mécontent de moi.

Adieu, mon cher Monsieur: bientôt je pourrai vous demander votre bénédiction; bientôt le temps reviendra, où je pourrai rapporter à votre affection toute ma joie & tout mon bonheur.

L E T T R E L V I.

M. VILLARS à EVELINA.

Berry-Hill, 7 Juillet.

Soyez la bien-venue, mille fois la bienvenue, ma très chère Evelina! le meilleur & le plus tendre de vos amis vous recevra à bras ouverts. M^{me} Clinton part en diligence pour vous remettre ces lignes, & pour vous ramener directement chez moi; car je ne saurois me résoudre à rester plus longtemps séparé de vous, l'enfant chéri de mon cœur. C'est vous, mon Evelina, qui devez faire la consolation de mes vieux jours; c'est de vous que j'attends l'adoucissement de tous mes maux,

voire présence est nécessaire à ma tendresse paternelle : ainsi j'espère que vos dignes amis de Howard-Grove voudront bien m'excuser, si je les prive de la visite que vous leur destiniez avant votre retour à Berry-Hill.

J'ai bien des choses à vous dire, plusieurs réflexions à faire sur vos dernières lettres, dont divers passages m'ont donné de l'inquiétude ; mais ces remarques feront l'objet de nos conversations. Hâtez-vous, mon enfant, de venir retrouver l'endroit qui vous a vu naître, où vous avez passé votre heureuse jeunesse, où vous n'avez connu ni peines ni regrets. — O puissent-ils n'approcher jamais de cette paisible habitation !

Adieu, ma très-chère Evelina, Je souhaite que votre empressement à me revoir, égale le plaisir avec lequel je vous attends. \

ARTHUR VILLARS.

LE T T R E L V I I .

E V E L I N A à *Miss* M I R V A N .

Berry-Hill, 14 Juillet.

Vous ferez surprise, ma chère Marie, & j'ose même croire un peu affligée, quand à la

place de votre amie vous ne recevrez qu'une lettre, qui n'exprimera que bien foiblement les sentimens du cœur qui l'a dictée.

En vous écrivant vendredi, j'attendois à chaque instant M^{me} Clinton, avec laquelle je me propoisois de partir pour Howard-Grove. Elle arriva; mais il fallut changer mon plan, car elle m'apporta de la part du meilleur ami que jamais orpheline aït trouvé, une lettre pleine de tendresse, qui m'enjoignoit de retourner incessamment à Berry-Hill.

J'ai obéi, & vous me pardonnerez si je vous avoue que ce fut de bon cœur; le pouvois-je autrement après une si longue séparation, sans être la plus ingrate des filles? Et cependant, ma chere Marie, quoique j'eusse *souhaité* de quitter Londres, l'accomplissement même de ce désir n'a point contribué à mon bonheur; j'avois senti une impatience inexprimable pour revenir ici, & cependant une profonde tristesse m'a suivie sur la route. Vous auriez de la peine à me reconnoître; — hélas! je ne me reconnois plus moi-même. Peut-être en vous voyant aurois-je essayé de verser dans votre sein tous les secrets de mon cœur, & alors. — Mais reprenons le récit de mon voyage.

M^{me} Clinton remit à Madame Duval une lettre de M. Villars, par laquelle il la prioit de consentir à mon départ: j'en obtins d'a-

bord la permission : mais lorsqu'elle vit que je quittois Londres avec tant de facilité, & qu'elle se persuada que M. Dubois m'étoit réellement indifférent, elle commença à s'adoucir un peu, & elle me déclara que si elle n'avoit connu de pareils sentimens, elle n'auroit point souffert que je m'enterrasse de nouveau à la campagne; qu'elle n'avoit pensé à me renvoyer que pour punir M. Dubois.

Les Branghton sont venus prendre congé de moi; mais n'en parlons plus: la patience m'échappe quand je pense à ces gens, qui sont la cause de tout le trouble qui m'a accompagnée ici.

Mon abattement fut tel pendant tout le voyage, que j'eus toutes les peines du monde à faire revenir la digne M^{de} Clinton de l'idée que j'étois malade: hélas! je me trouvois dans une assiette d'esprit plus accablante qu'aucune souffrance du corps.

Lorsque je fus arrivée à Berry-Hill, — lorsque la voiture s'arrêta devant la maison, ô! ma chère, comme le cœur me battoit de joie! Et lorsque le plus respectable des hommes parut à la fenêtre; quand je le vis lever ses mains vers le ciel, sans doute pour le remercier de mon heureuse arrivée, ô! quelle fut mon émotion! — J'ouvris moi-même la portière pour voler dans ses bras. Il s'étoit disposé à venir à ma rencontre, mais à l'in-

stant où je mis les pieds dans la chambre, il retomba dans son fauteuil, poussant un profond soupir, & prononçant d'un air *rayonnant* de plaisir ces seules paroles: „ *je te rends gra-*
„ *ces, ô mon Dieu!*”

Dans l'effusion de ma tendresse, je n'eus rien de plus pressé que de mélancer à ses genoux; je les embrassai, je baisai ses mains, je les arrosai de mes larmes, mais je n'eus pas la force de parler; il me reçut dans ses bras paternels, me pressa sur son cœur, & la tête appuyée sur mes joues, il eut de la peine à articuler les bénédictions que son ame bienfaisante répandoit sur moi.

O Miss Mirvan! chérie de la sorte du meilleur des hommes, ne devois-je pas être heureuse? — Devois-je connoître d'autre désir que celui de mériter ses bontés? — N'allez pas croire cependant que je sois ingrate; non, je ne le suis point, quoique l'état actuel de mon esprit me rende incapable, pour le moment, d'apprécier, comme je le devois, les bienfaits de la Providence.

Je cherche envain à mettre de l'ordre dans ce que j'écris; mes idées sont trop confuses aujourd'hui.

Le local influe bien peu sur notre bonheur! Je m'étois flattée qu'une fois rendue à Berry-Hill je retrouverois la tranquillité; mais je me suis trompée, & jusqu'ici le repos n'a rien de commun avec votre Evelina.

Je rougis de cet aveu. Excusez-vous, Marie, le sérieux de cette lettre? Mais je m'impose une contrainte si violente vis-à-vis de M. Villars, que j'ai cru devoir la quitter en m'entretenant avec vous. Adieu, ma chère Miss Mirvan.

J'ajoute encore un mot : ne vous laissez point abuser par le ton de cette lettre; n'imputez à personne la mélancolie dont je m'accuse; ne vous imaginez point que mon cœur est trop facile à recevoir des impressions : c'est à moi seule, & non à des causes étrangères, qu'il faut attribuer la situation où je me trouve. Rien n'est plus vrai; croyez-en votre affectionnée.

E V E L I N A.

P. S. Je vous supplie de faire agréer mes excuses à Lady Howard, & à Madame votre mère.

L E T T R E L V I I I .

Continuation de la précédente.

Berry-Hill, 21 Juillet.

Vous m'accusez d'être mystérieuse, &, puisque vous le dites, je dois croire que

j'ai mérité ce reproche ; — en attendant vous ne savez pas, ma chere, combien il m'en coûte de me justifier. — Mais je ne connois point le moyen de résister à vos instances obligantes, & je vais vous confier tous mes secrets ; ma réserve seroit d'autant plus déplacée que j'y perdrois la premiere, car j'espere bien que votre amitié & votre affection contribueront à me soulager. Soyez sûre que si mes chagrins partoient d'une autre source, je n'aurois pas balancé un instant à vous ouvrir mon cœur ; mais la situation dans laquelle je me trouve est telle, que je voudrois la cacher non-seulement au monde entier, mais à moi-même, si cela se pouvoit. — Venons au fait, puisqu'il faut parler.

En vérité, je ne fais comment m'y prendre pour vous l'expliquer ; j'essaie vingt tours de phrase, & aucune ne veut se prêter à mes idées ; je fais un effort pour entrer en matiere.

Ah ! Miss Mirvan, eussiez-vous jamais cru qu'un homme qui sembloit-être formé pour servir de modele, — qui approchoit de la perfection, — qu'un homme d'une politesse achevée, — d'une douceur de mœurs au-dessus de toute comparaison, — l'eussiez-vous cru, Miss Mirvan, qu'un *Mylord Orville* auroit pu me traiter avec indignité ?

C'en est fait ! jamais je ne m'en fierai aux apparences, — jamais je n'en croirai mon

foible jugement, — jamais, je ne me persuaderai que, pour être homme de bien, il suffit d'être aimable. Quelles maximes cruelles la connoissance du monde n'inspire-t-elle pas! — Mais, tandis que je m'abandonne à mes réflexions, j'oublie que je vous ai laissée en suspens.

J'avois précisément achevé la dernière lettre que je vous ai écrite de Londres, quand la servante du logis m'apporta un billet. Le laquais qui le lui avoit remis, avoit dit qu'il repasseroit le lendemain pour prendre la réponse.

Ce billet, — mais jugez-en vous-même, ma chère; le voici :

A Miss Anyville.

„ J'ai lu avec transport la lettre dont vous
 „ m'avez fait le cadeau hier matin, ô la plus
 „ aimable des femmes ! Je suis fâché que
 „ l'accident survenu à mon carrosse ait pu
 „ vous inquiéter un moment, mais j'ai été
 „ très-flatté en même temps, de la manière
 „ obligeante dont vous exprimez votre em-
 „ barras. Croyez-moi, ma chère enfant, je
 „ suis très-sensible à la bonne opinion que
 „ vous avez prise de moi; elle m'honore &
 „ me pénètre de tendresse & de gratitude. Je
 „ serai fier de continuer la correspondance.

„ que vous avez commencée avec tant de
 „ complaisance, & j'espère que vous fentez
 „ trop le prix de cette faveur, pour que
 „ vous pensiez à me la retirer. Je désire
 „ passionnément de mettre à vos pieds les ex-
 „ pressions de ma reconnoissance, & de vous
 „ payer le tribut qui est dû à vos charmes &
 „ à vos perfections. Marquez-moi, je vous
 „ supplie, jusqu'à quand vous comptez rester
 „ en ville. Le domestique par lequel j'en-
 „ verrai prendre votre réponse, est chargé
 „ de me l'apporter en poste. Je l'attendrai
 „ avec une impatience que rien ne peut éga-
 „ ler, si ce n'est de vous assurer de vive voix
 „ combien je suis, ma belle enfant,

Votre sincère admirateur

ORVILLE.

Quelle lettre! chaque ligne est un outrage.
 Vous savez, ma chere amie, en quels termes
 je lui ai écrit; méritois-je une telle réponse?
 Ce qui m'humilie le plus, c'est de m'être attiré
 volontairement cet affront. Mon intention
 n'étoit que de lui faire une simple excuse; je
 croyois la lui devoir, je croyois la devoir à
 moi-même, & à en juger par sa lettre ne droit-
 on pas que la mienne contenoit l'aveu de sen-
 timens propres à exciter son mépris?

Je me retirerai dans ma chambre, au moment

où la lettre me fut rendue; je la parcourus rapidement, & je l'avoue, elle me fit plaisir. Incapable de soupçonner une incongruité de la part de Mylord Orville, je n'observai pas d'abord ce que sa réponse renferme de choquant; je ne m'arrêtai qu'à ce qu'il m'y disoit d'obligeant, & je fus si peu maitresse de mes mouvemens, qu'il me fallut du temps pour me remettre. Je me promenai à grands pas dans ma chambre, & je me demandai à diverses reprises: „ seroit-il possible que „ Mylord Orville t'aimât?”

Mais ce songe fut bientôt dissipé & je me réveillai pour éprouver des sensations très-différentes. Une seconde lecture du billet me dessilla les yeux, je ne le reconnus plus, chaque parole me parut changée, chaque phrase choisie pour me faire rougir; mon étonnement fut extrême, & je n'en revins que pour m'abandonner à une juste indignation.

Je ne me fais point de peine d'avouer que j'ai commis une faute en écrivant à Mylord Orville; mais étoit-ce à lui de m'en punir? Si je l'ai offensé, ne pouvoit-il pas prendre le parti de garder le silence? Si la démarche que je me suis permise lui sembloit déplacée, ne devoit-il pas l'excuser par mon âge & par mon défaut d'expérience?

Oh! Marie, comme je me suis trompée sur le compte de cet homme! ma plume

essayeroit en vain de vous exprimer la haute idée que j'avois de lui; si je l'avois moins estimé, je ne me serois point tant précipitée de lui écrire: malheureuse précipitation! combien elle me cause de regrets,

Quoi qu'il en soit, je devrois peut-être me réjouir, plutôt que de me chagriner, puisque cette affaire me découvre à fond le caractère de Mylord Orville & écarte une trop grande partialité qui m'aveugloit sur ses défauts, & ne me laissoit voir que ses vertus & ses bonnes qualités. Si j'avois été plus longtems dans l'erreur, si j'avois eu le loisir de me fortifier dans les préjugés favorables que j'avois adoptés, qui sait à quelles extrémités mes fausses idées m'auroient conduite! — Je crains que mon danger n'ait déjà été plus grand que je ne le croyois, & je n'y saurois penser sans trembler. Mon cœur n'étoit que trop enclin à recevoir des impressions qui, si elles avoient pris racine, suinoient pour toujours mon repos & mon bonheur.

Quelque disposée que je sois à chasser de mon esprit la mélancolie qui l'assiege, & à vous présenter, mon amie, des images plus riantes, je n'y saurois réussir; car, indépendamment de l'humiliation que je souffre, j'ai encore un autre sujet de chagrin; hélas! ma chere Marie, j'ai troublé la tranquillité du meilleur des hommes;

II Partie.

N

Je n'ai pas eu le courage de lui montrer cette cruelle lettre; je ne pouvois me résoudre d'avilir à ses yeux, celui que peu auparavant j'avois élevé jusqu'aux nues. Mon premier plan fut de garder par devers moi le secret que vos instances amicales viennent de m'arracher; aujourd'hui je voudrois que je n'en eusse jamais fait un mystère à M. Villars; que doit-il penser du sérieux, qui, malgré moi, & contre ma coutume, m'accompagne partout?

Ce que je trains le plus, c'est qu'il ne s' imagine que mon séjour à Londres m'ait dégoûté de la campagne. Tout le monde s'apperçoit que je ne suis plus la même; mon visage est pâle & défait, ma santé dérangée. On me le dit, on glose: mais ces critiques ne me toucheroient pas, si elles n'attiroient en même temps l'attention de M. Villars; chacun de ses regards me parle du tendre intérêt qu'il prend à ma situation.

Dans un entretien que j'ai eu aujourd'hui avec lui sur mon voyage de Londres, il a fait mention de Mylord Orville. J'en ai été tellement décontenancée que j'ai cherché à détourner immédiatement la conversation; il l'a continuée malgré cette défaite, & à ma grande surprise il a fait le panégyrique du Lord dans les termes les plus forts, prônant surtout sa conduite décente & honnête à Marybone.

J'avois les joues en feu, & bien de la peine à contenir mon dépit. Pouvois-je en effet entendre louer tranquillement par le meilleur des hommes, celui dont je m'étois fait autrefois l'idée la plus flatteuse, & qui, par sa conduite, m'a détrompée si cruellement!

Je crains d'apprendre ce que M. Villars aura pensé de mon silence & de mon embarras, mais j'espère qu'il ne touchera plus cette matière. En attendant j'aurois des reproches à me faire, si je me livrois à une mélancolie qui devient *contagieuse* pour le respectable vieillard, dont le contentement me tient à cœur par devoir. Je suis reconnoissante de ce qu'il n'a point persisté à sonder ma plaie, & je tâcherai de la guérir par la conviction que j'ai de n'avoir pas mérité l'affront qu'on m'a fait essuyer. Mais n'est-il pas triste, ma chère, de vivre dans un monde trompeur, où il faut se défier de ce qu'on voit, de ce qu'on entend & même de ce qu'on sent!

L E T T R E L I X.

Suite de la précédente.

Berry-Hill, 29 Juillet.

Vous m'embarrassez, ma chère Marie, avec vos badinages, & je ne fais pas trop comment

y répondre ; il n'en est pas moins vrai cependant que vos soupçons, loin d'être fondés sur des faits, ne sont que l'ouvrage de votre imagination. Je ne mérite point le reproche de foiblesse que vous me faites, & pour lever vos doutes, il ne me reste qu'à tâcher de me mettre au-dessus de mes chagrins ; j'y vais travailler sérieusement.

Vous me témoignez votre surprise de ce que cette affaire peut troubler mon bonheur, tandis que le cœur n'y est pas intéressé. Et croyez-vous réellement, vous qui connoissez la haute idée que j'avois prise de Mylord Orville, qu'une révolution aussi étonnante dans son caractère puisse m'être indifférente ? Une lettre telle que la sienne m'eût choquée même de la part d'un étranger ; donc je devois à bien plus forte raison y être sensible, lorsqu'elle me vient de l'homme dont je l'attendois le moins.

Vous êtes bien-aïse, dites-vous, de ce que j'ai laissé la lettre sans autre réponse : m'eût-il écrit dans les termes les plus respectueux, je me serois bien gardé de pousser cette correspondance plus loin ; l'air mystérieux avec lequel ce billet fut remis, & le projet de renvoyer son domestique le lendemain, suffisoient pour m'inspirer de la défiance. Je suis naturellement ennemie des menées sourdes, & de tout ce qui craint le grand jour, quoique

dans la démarche dont il s'agit, j'aie eu le malheur de m'écarter du droit chemin, que j'ai été accoutumée de suivre depuis ma plus tendre enfance.

Il prétend que j'ai engagé un commerce de lettres avec lui? & comment peut-il me supposer un tel dessein? me croire aussi hardie, aussi effrontée, aussi sotté? J'ignore si son valet est repassé le lendemain, mais je me réjouis d'avoir quitté Londres avant l'heure marquée, & sans avoir laissé de message. Qu'avois-je à dire d'ailleurs! c'eût été faire trop d'honneur à une telle lettre, que d'en tenir le moindre compte à l'auteur.

Mais je n'en reviens pas; comment a-t-il pu l'écrire? Oh! ma chere Marie, qu'est-ce qui l'a engagé à offenser une fille qui auroit mieux aimé mourir que de lui faire de la peine? Quelle licence dans son style! observez avec quel peu de ménagement il a entrecoupé ses prétendus remercimens & ses expressions de reconnoissance! Qui auroit soupçonné un homme aussi modeste en apparence, d'être capable d'une telle vanité!

Je regrette de plus en plus la retenue que je me suis imposée envers M. Villars; je ne comprends rien à mon opiniâtreté: dans les premiers temps je sentoie une répugnance insurmontable de publier cette affaire, — aujourd'hui, je suis honteuse de convenir que

- j'ai un secret à révéler! Mais je mérite punition, c'est par une fausse délicatesse que j'ai gardé le silence; car puisque Mylord Orville lui-même n'étoit pas jaloux de soutenir son caractère, étoit-ce à moi de le sauver aux dépens du mien?

Dans le moment présent, où le premier choc est passé, & où je commence à envisager l'affaire sous son vrai point de vue, je crois que je serois tranquille, si j'étois moins tourmentée par mes amis du voisinage; tout le monde crie contre moi, on dit que mon humeur a changé, que je suis d'un sérieux à glacer, que ma santé tombe à vue d'œil. Ces remarques n'échappent point à M. Villars, & il en gémit. Un nuage épais couvre son front respectable aussi souvent qu'on parle de moi, & ses regards expriment en même temps sa tendresse & son inquiétude; j'en souffre d'autant plus que je suis la seule cause de ses chagrins.

Madame Selwyn, qui possède une très-belle terre à trois milles de Berry-Hill, & qui a toujours eu pour moi beaucoup d'amitié, fera dans peu un tour à Bristol; elle a proposé à M. Villars de m'y conduire pour rétablir ma santé. Il étoit embarrassé, s'il devoit m'y laisser aller ou non; mais j'ai décliné cette offre sans balancer, en protestant que l'air pur de notre habitation contribuerait plus que tout

autre au retour de mes forces. Il m'a remercié de ce que je voulois bien consentir à ne pas le quitter ! Que de bonheurs ! Puissé-je, comme il me l'écrivoit dans l'effusion de son cœur, devenir réellement la consolation de ses vieux jours !

Je ne demande plus d'être séparée de lui. Sérieuse à Berry-Hill, je serois malheureuse partout ailleurs. La présence de M. Villars m'aidera à retrouver la gaieté de mon caractère, & avec un léger effort je suis presque sûre d'y réussir : la bienveillance d'un ami tel que lui me rend du courage ; j'oublierai mes soucis dans la douceur de son commerce, & sa piété me servira d'exemple. Je sais que je lui dois tout, & ses bienfaits ne pesent point à ma reconnoissance ; loin de-là je fais consister ma gloire & ma satisfaction à me rappeler la somme des obligations qui me sont imposées envers lui.

Il étoit un temps où je pensois qu'il existoit un homme, qui, lorsque l'âge auroit mûri son esprit, brilleroit parmi ses semblables avec ce même éclat de vertu qui distingue à mes yeux le digne M. Villars ; éclat infiniment supérieur aux bluettes passageres du bel-esprit & de l'imagination, puisqu'il a pour but le bien-être du genre humain, sans se borner à brîguer une vaine & stérile admiration ! Mais quelle étoit

mon erreur! que j'ai mal jugé! que j'ai été cruellement trompée!

Je n'irai point à Bristol, malgré les sollicitations pressantes de M^{de} Selwyn; je ne veux plus voir le monde: le peu de mois que j'ai passé dans ses tourbillons, ont suffi pour m'en dégoûter; j'en déteste jusqu'au nom même.

J'espère aussi de ne plus revoir Mylord Orville: accoutumée à le considérer depuis notre première connoissance, comme un *être supérieur à son espece*, sa présence pourroit me faire oublier mon ressentiment & ses torts; car comment pourrois-je, ma bonne amie, voir le Lord Orville & être mécontente de lui!

Je l'aimois en sœur; — je lui aurois confié chaque pensée de mon cœur, s'il m'avoit demandé ma confiance: telle étoit l'idée que j'avois de son honneur, de sa délicatesse & de son caractère. Mille fois je me suis dit que cet homme n'avoit d'autre vue, d'autre étude, que la prospérité & la félicité de son prochain; mais je n'y penserai plus, — je n'en parlerai plus, — je n'en écrirai plus.

Adieu, ma chere amie.

L E T T R E L X.

Continuation de la précédente.

Berry - Hill, le 10 Août.

Vous vous plaignez de mon silence, ma chere Mifs Mirvan; mais que voulez-vous que j'écrive? Je n'ai point d'évenemens à vous marquer, & mon imagination n'est pas assez vive pour suppléer au défaut des matieres. Aujourd'hui cependant j'ai de quoi étoffer une lettre, puisque j'ai à vous rendre compte d'une conversation que j'eus hier avec M. Villars.

Nous avons dîné ensemble, & depuis mon retour je ne me rappelle pas d'avoir passé une heure aussi gaie; après le repas il ne se retira pas dans son cabinet selon sa coutume; il continua à discourir avec moi, pendant que je travaillois, & vraisemblablement il ne m'auroit pas quittée de toute la matinée, si nous n'avions été interrompus par la visite d'un fermier, qui venoit lui demander conseil au sujet de quelques affaires domestiques; ils sortirent l'un & l'autre.

Dès que je fus seule, ma pauvre tête s'aperçut de l'effort qu'elle avoit fait pour soutenir la conversation & je me sentis fatiguée; je laissai-là mon ouvrage, & les bras appuyés sur la table, je m'abandonnai de nouveau à

mes réflexions, que j'avois réuffi à endormir pendant un moment: à ce calme fuccéda une tristesse involontaire, qui s'empara de toute mon ame.

J'étois dans cette attitude quand M. Villars rentra dans la chambre; je ne lui avois point entendu ouvrir la porte, & je le vis tout d'un coup, devant moi, me fixant d'un air attentif. Je me recueillis au plus vite, & en me levant avec précipitation, je m'écriai: „le „ fermier Smith est-il parti, Monsieur?

„ Ne vous dérangez pas, „ me répondit-il gravement, je retourne tout de suite dans „ mon cabinet.

„ Vous ne resterez donc pas avec moi, „ comme je l'espérois?

„ Comme vous l'espérez! Et étoit-ce effectivement ce que vous attendiez?”

Cette question étoit trop inattendue, pour que je pusse y répondre d'abord. Mais lorsque je vis qu'il se disposoit à s'en aller, je le suivis & je le suppliai de demeurer. „ Non, „ me dit-il avec un sourire forcé: „ non, ma „ chere, je ne veux point troubler vos méditations.”

Je fus bien plus déconcertée, & pendant que je cherchois à lui répondre, il sortit. Mon cœur l'accompagna, mais je n'eus point le courage de le suivre. L'idée d'une explication, amenée d'une manière si sérieuse, m'é-

pouvanta. Je me souvins des soupçons que vous aviez conçus au sujet de mon inquiétude présente, & je craignois que M. Villars ne l'interprétât de même.

Seule & pensive, je passai le reste de la matinée dans ma chambre. J'essayai de paroître gaie au dîné; mais M. Villars lui-même étoit sérieux, & je ne pus suffire seule à la conversation. Dès qu'on eut desservi il se mit à lire & je m'assis dans une croisée. Je crois y être restée près d'une heure. Toutes mes idées rouloient sur le moyen de dissiper les doutes de M. Villars, sans l'informer des circonstances qu'il me coûtait tant de lui avoir cachées. Mais, tandis que je formois ainsi mon plan pour l'avenir, j'oubliois le moment présent, & j'étois tellement absorbée dans l'objet de mes spéculations, que je ne fis nulle attention au mauvais effet que devoit produire mon air rêveur & distrait. Enfin après un moment de réflexion, je regardai autour de moi, & je m'apperçus que M. Villars avoit mis son livre de côté, pour m'observer à son aise. Aussitôt je revins de ma léthargie, & sans savoir ce que je disois, je lui demandai s'il avoit lu?

„ Oui, ” me répondit-il après une petite pause, „ oui, mon enfant, je viens d'étudier un livre qui m'afflige & m'embarrasse.”

Je compris de quel livre il prétendoit parler,

& vous sentez bien que je ne fus pas prompt
à répliquer.

„ Qu'en pensez-vous, continua-t-il, si nous
„ lisons ensemble ? Voulez-vous m'aider à
„ débrouiller ce que le sujet a d'obscur ? ”

Je pouffai un profond soupir, &, s'appro-
chant de moi, il me dit d'un ton ému : „ mon
„ enfant, je ne saurois être plus longtemps
„ témoin indifférent de vos chagrins ; — vos
„ soucis ne sont-ils pas les miens ? est-il juste
„ d'ailleurs que vous m'en laissiez ignorer la
„ cause, puisque j'en partage l'effet ?

„ La cause, Monsieur ! & quelle cause,
„ je vous prie ? — Je ne fais pas, j'ignore
„ moi-même. —

„ Ne craignez pas, ma très-chère Evelina ;
„ de vous ouvrir à moi ; parlez-moi à cœur
„ ouvert : — je vous promets une pleine
„ indulgence pour tout ce que vous me con-
„ ferez. Avouez-moi donc quel est le sujet
„ qui nous afflige réciproquement ; qui fait si
„ je n'aurai pas à vous donner des conseils
„ qui puissent adoucir vos maux.

„ Vous êtes trop bon, Monsieur ; mais en
„ vérité je ne vous comprends pas.

„ Je sens, ma chère, qu'il vous en coûte
„ de vous expliquer ; je vais voir si je puis
„ attraper votre secret en devinant.

„ Monsieur, la chose est impossible ? Per-
„ sonne ne devineroit, ne s'imagineroit ja-

„ mais. ” — Je m’interrompis brusquement, car je remarquai que par ce qui m’étoit échappé, j’étois convenue qu’il existoit un *secret à deviner*; heureusement que M. Villars ne prit pas garde à ma bévue.

„ Mais que j’essaie du moins; peut-être
„ suis-je meilleur devin que vous ne pensez,
„ & si j’en crois les probabilités, je vous
„ assure, ma chere, que je ne suis pas fort
„ éloigné du but. — Ah cà, sois de bonne
„ foi, mon enfant, & parle-moi sans réserve;
„ — n’est-il pas vrai qu’après la vie
„ tumultueuse & dissipée que tu as menée à
„ Londres, la campagne te paroît aujourd’hui
„ un séjour ennuyant, insipide?

„ Non assurément, je l’aime plus que jamais,
„ & plus que jamais je desirerois de ne l’avoir
„ point quitté!

„ Oh! mon enfant, pourquoi ai-je consenti
„ à ce voyage? Ma raison s’y est toujours
„ opposée; mais je manquois de courage pour
„ tenir contre les instances qu’on me faisoit
„ de toutes parts.

„ Oui, Monsieur, j’ai à me reprocher
„ l’indiscrétion avec laquelle je vous ai arraché
„ votre consentement: mais j’en suis assez
„ punie!

„ Ces réflexions viennent trop tard; tâ-
„ chons seulement de nous épargner du re-
„ pentir pour l’avenir, & de tirer quelque

„ utilité de nos fautes passées.” Il prit alors un siège, & m’invita de m’asseoir à côté de lui; puis il continua en ces mots: „ Que je
 „ poursui ve mes conjectures : regrettez-vous
 „ peut-être la perte des amis que vous avez
 „ laissés en ville ? — la privation de leur so-
 „ ciété vous fait-elle de la peine ? — l’idée
 „ de ne pas les revoir de sitôt vous cha-
 „ grine-t-elle ? — par exemple , Mylord Or-
 „ ville —.”

Je ne pus plus rester sur ma chaise, & je me levai pleine de confusion: „ non, mon
 „ cher Monsieur, ne m’en demandez pas da-
 „ vantage; — je n’ai rien à vous avouer,
 „ rien à vous dire; — & si j’ai été pendant
 „ quelque temps plus sérieuse qu’à l’ordinaire,
 „ c’est uniquement par hasard; je ne saurois
 „ en alléguer la raison. Vous faut-il un autre
 „ livre, Monsieur ? — ou bien souhaitez-vous
 „ de reprendre celui-ci ?

Il garda un silence absolu, pendant que je faisois semblant de m’occuper à chercher un livre; ensuite il continua en poussant un soupir: „ hélas! je ne le vois que trop; mon
 „ Evelina m’a été rendue, mais je n’ai point
 „ retrouvé mon enfant.”

Ce mot me toucha vivement: „ oui,
 „ Monsieur, m’écriai-je, elle vous appartient
 „ plus que jamais. Sans vous, le monde
 „ seroit pour elle un désert, & la vie un

„ fardeau: — pardonnez lui, — & daignez
„ être encore une fois le dépositaire de toutes
„ ses pensées.

„ Il n'y a qu'elle qui puisse savoir com-
„ bien je désire sa confiance, & quel est le
„ prix que j'y attache; mais de la lui extor-
„ quer, de la lui arracher, c'est à quoi ma
„ droiture & mon amitié ne consentront
„ point. Je suis fâché d'avoir tant insisté!
„ laissez-moi, mon enfant; & tâchez de vous
„ remettre, nous nous reverrons vers l'heure
„ du thé?

„ Voulez-vous donc refuser de m'écouter?

„ Non, mais je ne voudrois point vous con-
„ traindre; depuis longtemps j'ai observé que
„ vous aviez des chagrins, je les ai partagés,
„ & je me suis défendu de vous en parler,
„ car j'espérois que le temps & l'éloignement
„ de ce qui peut troubler votre repos, amene-
„ roient un changement; mais, hélas! votre
„ affliction augmente, — votre santé se déran-
„ ge, — en un mot, vous n'êtes plus la même.

„ Oh! ma chère Evelina, une telle altération
„ fait saigner mon cœur. Faut-il que je voie
„ mon enfant chéri, celle que j'avois élevée
„ pour être l'appui de ma vieillesse; faut-il
„ que je la voie succomber elle-même sous
„ le poids d'une douleur secrète! — faut-il
„ qu'elle me cache ses soucis, à moi qui de-
„ vrois les partager! — Mais, retirez-vous,

„ ma chere, allez dans votre chambre; nous
 „ avons besoin tous deux de nous remettre;
 „ une autrefois nous reprendrons cette con-
 „ versation.

„ Ah! Monsieur, ” m’écriai-je d’un cœur
 pénétré, „ souffrez que je reste avec vous.
 „ Ne me croyez pas dépourvue jusqu’à ce
 „ point de reconnoissance.

„ Qu’il n’en soit pas question ” interrompit
 M. Villars: „ ce ne sont pas des reproches
 „ que je prétends vous faire, & je serois
 „ fâché que vous doutassiez un instant du
 „ droit naturel & légitime que vous avez à
 „ tout ce que je possède. Mon intention
 „ n’étoit pas de vous toucher; je ne cherchois
 „ qu’à vous soulager: mais l’inquiétude que
 „ je ressens moi-même m’a conduit trop loin,
 „ & j’ai eu tort d’insister avec tant de force.
 „ Consolez-vous, mon enfant; le tems adou-
 „ cira vos chagrins & tout ira bien.”

Il me fut impossible de retenir plus long-
 temps mes larmes; j’en versai un torrent; mon
 cœur brûloit de tendresse & de reconnoissance:
 mais j’étois accablée de l’idée que je m’étois
 rendue indigne de ces sentimens généreux.
 Monsieur, „ lui dis-je d’une voix étouffée,
 „ vous êtes la bonté même; je ne mérite pas
 „ tant de faveurs; je suis incapable de m’ac-
 „ quitter envers vous, de ce que je vous
 „ dois: — mais du moins mon cœur sent le
 prix

„ prix de vos bienfaits, & il vous en rend
 „ ses actions de grace.

„ Ma très-chère enfant, je ne puis vous
 „ voir pleurer; séchez vos larmes, si c'est
 „ pour moi qu'elles coulent: ce spectacle m'aff-
 „ flige; pensez-y, mon Evelina, & rassurez-
 „ vous, je l'exige.

„ Eh bien! Monsieur,” ajoutai-je en me
 jetant à ses genoux, „ dites donc que vous
 „ me pardonnez, que vous pardonnez ma
 „ retenue, que vous me permettrez de vous
 „ ouvrir les pensées les plus secrètes de mon
 „ cœur; acceptez la promesse solemnelle que
 „ je vous fais de ne jamais vous manquer de
 „ confiance! mon pere, mon protecteur, mon
 „ unique & mon meilleur ami, que je chéris
 „ & que je respecte, dites que vous pardonnez
 „ à votre Evelina, & elle s'appliquera à
 „ mieux mériter vos bontés.”

Il me releva & m'embrassa tendrement; il
 m'appela sa seule joie, son unique espérance
 sur la terre, l'enfant de son cœur; il me serra
 dans ses bras, & tandis que je fondois en
 larmes, il tâcha de me consoler dans les
 termes les plus affectueux. Le moment où
 j'écartai cette réserve déplacée que je m'étois
 follement imposée envers le meilleur des hom-
 mes, fut aussi celui où il me rendit toute son
 amitié; le souvenir de cette réconciliation me
 sera cher à jamais.

II Partie.

Q

Revenus à nous-mêmes, nous reprîmes tranquillement nos places, & M. Villars sembloit attendre l'explication que je lui avois fait espérer, j'étois extrêmement embarrassée pour entamer ce récit; il vit ma confusion, & pour me l'épargner il me demanda avec le ton d'une aimable plaisanterie, si je voulois le laisser *deviner* encore? J'y consentis par mon silence.

„ Je vous parlois tantôt, si je ne me trompe,
 „ du regret que vous devez avoir eu à quit-
 „ ter ceux qui vous ont fait à Londres un
 „ accueil si distingué; il me sembloit naturel
 „ que vous fussiez affligés de ne pas les
 „ revoir, & de ne pas pouvoir répondre,
 „ suivant vos desirs, à leur amitié. De telles
 „ réflexions sont propres à faire impression
 „ sur un cœur aussi sensible que celui de mon
 „ Evelina. — Vous ne me dites rien, ma
 „ chère; — voulez-vous que je vous nom-
 „ me ceux que je crois mériter le plus vos
 „ regrets?”

Je gardai toujours le silence, & il continua,
 „ Parmi les personnes dont parle votre jour-
 „ nal de Londres, il n'en est point qui paroisse
 „ dans un jour plus avantageux que Mylord
 „ Orville; peut-être

„ Je sais, Monsieur, où vous en voulez
 „ venir, & j'ai craint longtemps que ce ne
 „ fût-là l'objet de vos soupçons; mais je

„ vous proteste que vous êtes dans l'erreur :
 „ je hais ce Lord Orville ; il est le dernier
 „ pour qui je ferois prévenue.”

Je m'arrêtai ; M. Villars me fixa avec un
 air de surprise qui me fit rougir : „ Vous
 „ haïssiez Mylord Orville !” répéta-t-il.

Et sans chercher d'autre réponse , je tirai
 de mon porte-feuille la lettre que je lui remis :
 „ tenez , Monsieur , voyez combien les écrits
 „ de cet homme différent de son langage.

Il la lut & relut plus d'une fois avant que
 de parler ; puis il ajouta : „ je suis tellement
 „ étonné , que je ne fais pas ce que je lis.
 „ Quand avez-vous reçu cette lettre ?”

Je le lui dis , & il la parcourut encore une fois.
 „ Il n'y a qu'une seule excuse à alléguer en
 „ faveur du Lord ; il faut qu'il ait été pris de
 „ vin , lorsqu'il a écrit cette singulière lettre.

„ Mylord Orville pris de vin ! lui capa-
 „ ble d'un excès ! — Mais oui , Monsieur , il
 „ n'y a rien que je ne croie de lui.

„ Je ne puis concevoir qu'un homme dont
 „ la conduite a été marquée au bœuf de la
 „ plus grande délicatesse , qu'un homme qui
 „ dans toutes les occasions a montré les senti-
 „ mens les plus estimables , ait pu se résou-
 „ dre à insulter aussi ouvertement & aussi in-
 „ solamment ; une jeune-fille pleine de mo-
 „ destie. Mais , ma chère , vous eussiez dû
 „ mettre cette lettre sous enveloppe , & la

„ lui renvoyer sur le champ. Un tel ressentiment auroit été digne de votre caractère, & l'auroit mis en état de justifier le sien. Je suis sûr qu'en relisant son billet le lendemain, il en auroit été honteux & auroit reconnu sa faute.”

En effet, ma chere Marie, pourquoi cette idée ne m'est-elle pas venue? Une pareille démarche auroit pû me valoir les excuses de Mylord Orville, & m'épargner des humiliations qui toutes retomboient à sa charge. Il est vrai qu'en adoptant la conjecture de M. Villars, le Lord auroit eu de la peine à se rétablir dans la haute opinion que j'avois eu la foiblesse de prendre de lui, puisque l'aveu de son intempérance l'auroit mis à mes yeux au niveau du commun des hommes: mais da moins mon orgueil auroit été satisfait.

Supposé que Mylord Orville m'ait écrit effectivement dans un instant où il n'étoit pas le maître de toute sa raison, dois-je être encore sensible à son offense, tandis que j'ai pour moi l'approbation d'un vieillard respectable, qui ne connoit le vice & ses excès que par ouï-dire? Sa bonté, & les éloges qu'il a bien voulu me donner me rendent le courage & me consolent infiniment. „ Votre indignation, me dit-il, est une preuve de votre vertu; vous vous êtes représenté Orville comme un homme sans défaut; tout

„ sembloit annoncer son mérite , & vous avez
„ cru que son caractère répondoit à ce que
„ les apparences en promettoient ; innocent
„ & sans fraude , pouviez-vous prévoir ses
„ artifices ? Vos espérances ont été trompées ,
„ & vous en avez été d'autant plus affligée ,
„ que vous vous attendiez peu à une pareille
„ révolution.”

Ces paroles resteront gravées dans mon esprit, elles me serviront de consolation & d'encouragement. La conversation que je viens d'avoir avec M. Villars, m'a, sans doute, beaucoup affectée ; mais elle contribuera à dissiper mes chagrins. La réserve est l'ennemie du repos, & dans quelque faute que je puisse tomber à l'avenir, je ne me permettrai plus de dissimuler. Je voue à ma chère Marie & au digne M. Villars une confiance sans bornes.

Quoique je me sente actuellement soulagée, il s'en faut pourtant que je sois telle que je devrois être ; j'ai mis bien du temps à écrire cette lettre ; dans peu vous en recevrez, j'espère, de plus gaies.

Adieu, ma douce amie ; je vous prie surtout de laisser ignorer nos secrets à Madame votre mère. Elle veut du bien à Mylord Orville, & ce n'est point par moi qu'elle doit apprendre combien peu il mérite l'honneur qu'elle lui fait.

L E T T R E L X I.

Continuation de la précédente.

Bristol, le 28 Août.

Vous serez surprise, ma chère Marie, de me trouver à l'endroit d'où je date ma lettre; mais j'ai été bien malade, & M. Villars qui croyoit entrevoir du danger, a insisté pour que j'accompagnasse Madame Séfwyn à Bristol; il a même prié cette Dame d'accélérer son voyage.

Nous avons fait la route à petites journées, & j'ai été moins fatiguée que je ne le craignois. Nous sommes dans un pays délicieux; les plus beaux environs, un air pur & un temps favorable, contribueront à me rendre la santé: je me sens déjà beaucoup mieux, relativement aux indispositions du corps, s'entend.

Je ne puis vous exprimer avec quel regret je me suis séparée du respectable M. Villars, ce n'étoit plus le voyage de Howard-Grove; alors j'étois toute entière à mes espérances: je pleurois, & j'étois contente; je m'inquiétois de le quitter, & je pressois en même temps mon départ. Les circonstances ne sont plus les mêmes aujourd'hui; nulle satisfaction

agréable ne se méloit à mes soucis ; plus d'espérances, plus d'attentes ; je quittois ce que j'avois de plus cher au monde, & cela pour un motif qui, j'ose le dire, m'intéresse peu, pour le rétablissement de ma santé. Encore si c'est été pour aller voir ma douce Marie & sa mere, j'aurois eu moins de peine à me séparer de lui.

Mdme Selwyn a pour moi mille attentions obligantes ; c'est une femme adroite, mais on seroit tenté d'accuser son intelligence d'être un peu trop *mille* ; il est fâcheux que ses manieres méritent la même éphithete ; en tâchant d'acquérir la solidité de l'autre sexe, elle a perdu toute la douceur du nôtre. Cependant comme je n'ai ni le talent ni le courage d'argumenter avec elle, je n'ai pas à me plaindre d'elle personnellement : son exemple me prouve de plus en plus, combien la douceur est une qualité indispensable pour les femmes ; celles qui en manquent, m'embarassent presque plus que la société des hommes. M. Villars n'aime pas trop Mdme Selwyn, & il a désapprouvé plus d'une fois son penchant à la satire ; je crois même qu'il ne m'a laissé partir avec elle qu'à contre-cœur, & qu'il y a été déterminé par la seule idée que l'usage des eaux de Bristol me feroit du bien. Mdme Clinton est aussi avec moi, de sorte que je suis on ne peut pas mieux soignée,

Je continuerai à vous écrire avec autant d'exactitude que si vous étiez ma seule correspondante; je donnerai peut-être moins d'étendue à mes lettres, mais vous savez que je dois partager mon temps entre vous & M. Villars; il s'attend à recevoir de mes nouvelles, dans le plus grand détail, & rien n'est plus juste que de le contenter; mon devoir m'y oblige, & ma chère Mifs Mirvan m'excusera volontiers, si je suis un peu moins exacte avec elle, pour l'être d'autant plus avec un ami respectable auquel j'appartiens en entier.

Fin du second Volume.



00695596







